

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

421

**RÉPERTOIRE**  
**DES**  
**THÉÂTRES ÉTRANGERS.**  
**TOME 23.**

---

**THÉÂTRE ALLEMAND.**  
**TOME 3.**

---

IMPRIMERIE DE COSSON.

**OEUVRES**  
**DRAMATIQUES**  
**DE**  
**F. SCHILLER,**

**TRADUITES DE L'ALLEMAND.**

**TOME III.**



**PARIS,**  
**A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,**  
**RUE CHABANNAIS, N° 2,**  
**près la rue Neuve-des-Petits-Champs.**

**1822.**

R. 103207



# **DON CARLOS,**

**INFANT D'ESPAGNE.**

**DRAME EN CINQ ACTES.**

---

## PERSONNAGES.

PHILIPPE II , roi d'Espagne.

ÉLISABETH DE VALOIS , son épouse.

DON CARLOS , prince royal.

ALEXANDRE FARNÈSE , prince de Parme ,  
neveu du roi.

CLAIRE EUGÉNIE , infante , âgée de trois ans.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS , grande-maitresse de la cour.

LA MARQUISE DE MONDEJAR ,  
LA PRINCESSE D'EBOLI ,  
LA COMTESSE DE FUENTÈS , } dames de  
la reine.

LE MARQUIS DE POSA , chevalier  
de Malte ,  
LE DUC D'ALBE ,  
LE COMTE DE LERME , colonel  
des gardes-du-corps ,  
LE DUC DE FERIA , chevalier de  
la Toison-d'Or ,  
LE DUC DE MEDINA-SIDONIA ,  
amiral ,  
DON RAYMOND DE TAXIS ,  
grand-maitre des postes , } grands  
d'Espagne.

DOMINGO , confesseur du roi .

Le Grand-Inquisiteur du royaume.

Le Prieur d'un couvent de Chartreux.

Un Page de la reine.

DON LOUIS MERCADO , médecin de la reine.

Dames , grands d'Espagne , pages , officiers ,  
gardes , et autres personnages muets.

# DON CARLOS.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Le Jardin royal d'Aranjuez.

CARLOS , DOMINGO.

DOMINGO.

**L**es beaux jours d'Aranjuez sont à leur fin. Votre altesse royale va quitter ces lieux , la tristesse toujours empreinte sur le front ; rien n'aura pu dissiper ses ennuis. Renoncez à ce sombre silence ; ouvrez votre cœur au cœur d'un père. Le roi ne saurait acheter trop cher le bonheur de son fils , de son fils unique. (*Carlos regarde la terre et se tait.* ) Vous que le ciel a comblé de ses faveurs, est-il un seul de vos vœux qui ne soit pas exaucé ? Il est présent à ma mémoire ce jour où dans les murs de Tolède le fier don

Carlos reçut l'hommage des grands et des princes qui se disputaient l'honneur de lui baiser la main ; ce jour où six royaumes tombèrent à ses pieds. Une vive rougeur colora son jeune visage ; son cœur méditait les plus nobles pensées , et son regard , plein de joie en se promenant au loin sur la foule , sembla nous dire : « Je suis satisfait. » ( *Carlos se détourne.* ) — Ce chagrin muet et terrible qui se peint sur votre front , impénétrable à toute la cour , et dont l'Espagne s'est effrayée , a déjà coûté bien des nuits au roi , bien des larmes à votre mère.

CARLOS , *vivement.*

Ma mère ! Dieu ! puis-je pardonner à qui l'a faite ma mère !

DOMINGO.

Prince !

CARLOS *passe la main sur son front.*

Révérénd père , j'ai été bien malheureux par les liens maternels ; ma première infortune a été , lorsque je vis la lumière du jour , de donner la mort à ma mère.

DOMINGO.

Est-il possible , prince , que vous vous impu-  
tiez ce malheur ?

CARLOS.

Et ma seconde mère , ne m'a-t-elle pas ravi l'amour de mon père ? A peine daigna-t-il jamais me sourire. Tout mon mérite à ses yeux fut

d'être fils unique ; elle lui a donné une fille. — Qui sait ce que recèle le lointain avenir ?

DOMINGO.

Non , prince , vous ne parlez pas d'après votre cœur ; lorsque toute l'Espagne adore sa reine , vous pourriez la haïr ! Vous vous défieriez de son cœur ! Et quoi , prince , la plus belle des femmes , une reine dont la main vous avait été promise ! Non , cela n'est pas possible ; on ne le croira jamais ; don Carlos ne peut haïr celle que tout le monde aime ; Carlos ne peut démentir son noble cœur. Prenez garde , prince , qu'elle ne soit jamais informée de vos préventions contre elle : cette nouvelle l'affligerait.

CARLOS.

Croyez-vous ?

DOMINGO.

Ne vous souvient-il plus du dernier tournoi à Saragosse , où l'éclat d'une lance atteignit le roi ? La reine , au milieu des dames de sa cour , était assise au grand balcon du palais. Tout à coup on s'écrie : « Le roi est blessé. » Chacun se précipite ; un murmure sourd et confus parvient jusqu'aux oreilles de la reine. — « Est-ce le prince ? » demande-t-elle , et elle veut s'élancer du haut du balcon. — « Non , dit-on , c'est le roi lui-même.... » Qu'on lui porte des secours , répond-elle en reprenant ses sens. (*Après un moment de silence.*) Vous êtes pensif ?

CARLOS.

J'admire cette aimable légèreté du confesseur du roi, qui possède et commente si bien les anecdotes de la cour. (*D'un air sérieux et sombre.*) Cependant j'ai toujours entendu dire que ceux qui observent les actions d'autrui pour les raconter ensuite ont causé plus de maux en ce monde, que l'assassin avec le poison et le poignard. Vous pouviez, seigneur, vous épargner cette peine. Si vous attendez des remerciemens, retournez vers le roi.

DOMINGO.

Vous faites bien, prince, d'être prudent avec les hommes; mais il y a des bornes en tout.... Faites une distinction entre les flatteurs et vos amis: je vous suis tout dévoué.

CARLOS.

Gardez-vous d'entretenir mon père de ce qui s'est passé ici, autrement la pourpre romaine...

DOMINGO.

Comment?

CARLOS.

Oui. — Mon père ne vous a-t-il pas promis le premier chapeau de cardinal que donnera l'Espagne?

DOMINGO.

Prince, vous vous moquez...

CARLOS.

Que le ciel me préserve de me moquer de l'homme redoutable qui peut sauver ou damner mon père !

DOMINGO.

Je ne me permettrai pas , seigneur , de chercher à pénétrer les motifs cachés de vos chagrins. Seulement je prie votre altesse de se souvenir que l'église ouvre aux remords de la conscience un asile dont les abords sont fermés aux monarques , où les erreurs restent ensevelies sous le sceau du sacrement. Vous m'entendez, prince: j'en ai dit assez.

CARLOS.

Non ; Dieu me garde de confier de pareils dépôts !

DOMINGO.

Prince , cette méfiance... Vous méconnaissiez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS, *le prenant par la main.*

Et bien, terminons; vous êtes un saint homme, tout le monde le sait..... mais ; s'il faut vous le dire, vous vous intéressez trop à moi. Votre chemin pour parvenir au saint Siège est encore bien long, mon révérend père ; trop savoir pourrait vous embarrasser. Dites cela au roi qui vous a envoyé ici.

DOMINGO.

Qui m'a envoyé !...

CARLOS.

Oui. — Je sais, je sais très-bien que je suis trahi dans cette cour..... que tous les yeux me surveillent ; je sais que Philippe a vendu son fils à ses plus bas valets, et qu'il paie au délateur chaque mot échappé de ma bouche plus généreusement qu'il ne récompense une bonne action. Je sais.... Mais je me tais ; mon cœur s'épancherait, et je n'en ai déjà que trop dit.

DOMINGO.

Le roi part ce soir pour Madrid : déjà la cour se rassemble. J'ai l'honneur, prince...

CARLOS.

Il suffit ; je le suivrai. (*Domingo sort. Après quelque silence.*) O père malheureux, non moins malheureux que ton fils ! Déjà le soupçon, à la morsure envenimée, déchire ton cœur ; ta malheureuse prévoyance hâte la plus terrible des découvertes, et quelle sera ta fureur quand tu l'auras faite !

## SCÈNE II.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS.

MAIS qui vient ? que vois-je, anges tutélaires !  
Mon cher Rodrigue !

POSA.

Cher Carlos !

CARLOS.

Est-il possible ! est-ce toi ? Oui, c'est toi. Je te serre dans mes bras , je sens palpiter ton sein contre le mien. Maintenant le bonheur m'est rendu ; dans cet embrassement mon cœur malade trouve la guérison : je suis dans les bras de Rodrigue.

POSA.

Vous souffrez ! Vous parlez de guérison , du bonheur qui vous est rendu ! Quel malheur va finir, et que puis-je pour vous ?

CARLOS.

Et qui te ramène si promptement des murs de Bruxelles ? à qui dois-je cette surprise ? Puis-je le demander ? ô dieux ! — Pardonne à l'ivresse de ma joie, divine Providence ; c'est toi que je dois remercier : tu savais que Carlos était sans son ange ; tu lui envoies celui-ci , et je le demande encore !

POSA.

Pardon, cher prince, si à ces transports si vifs je réponds avec quelque froideur. Ce n'était pas ainsi que je retrouvais autrefois le fils de Philippe. Une rougeur que je ne puis définir anime ses joues pâles, et ses lèvres sont tremblantes. Que dois-je croire, cher prince ? Vous

n'êtes pas ce jeune homme au grand courage vers lequel me députe un peuple de héros que l'on opprime ; car ce n'est plus Rodrigue , ce n'est plus le compagnon des jeux de mon enfance , qui se présente à vous ; c'est l'envoyé de l'univers qui vous embrasse ici. Les provinces flamandes gémissent à vos pieds et vous demandent hautement leur délivrance. C'en est fait de cette belle contrée. Albe , cet impitoyable bourreau du fanatisme , s'avance vers Bruxelles , armé des lois espagnoles. C'est sur vous , sur le petit - fils de l'empereur Charles que repose tout l'espoir de ce glorieux pays. Tout est perdu si votre grande âme ne respire plus pour l'humanité.

CARLOS.

Tout est perdu !

POSA.

Grand Dieu , que viens-je d'entendre ?

CARLOS.

Le passé est loin de nous. Oui , il me souvient aussi d'un Carlos dont l'âme s'enflammait au nom seul de liberté. Depuis long-temps il n'est plus : celui qui est devant toi n'est plus le Carlos que tu as connu dans les murs d'Alcala ; qui prétendait dérober le paradis au créateur et gouverner l'Espagne en Dieu ! Projets d'enfant , et pourtant nobles et sublimes , vous avez disparu comme un songe !

ROSA.

Un songe , prince ! — Ce n'était qu'un songe ?

CARLOS.

Laisse - moi pleurer , ami, seul ami qui me reste ici - bas ; laisse - moi pleurer , je n'ai plus que toi dans ce monde... Partout où s'étend le sceptre de mon père , partout où ses flottes abordent , dans l'univers entier il n'est pas un lieu , pas un seul où je puisse me soulager par des larmes : c'est ici le seul. Cher Rodrigue , par tout ce qu'il y a de plus sacré , laisse-moi dans celui-ci. (*Posa s'appuie sur lui avec sensibilité.*) Imagine - toi que je suis un orphelin que tu as recueilli au pied du trône. Fils d'un roi , je ne connais pas le doux nom de père. — Ah ! s'il est vrai , ce que mon cœur me dit , que d'un million d'êtres tu es le seul qui puisse me comprendre ; s'il est vrai que la nature créatrice renouvella Carlos dans Rodrigue , et à l'aurore de notre vie monta sur le même ton le tendre instrument de nos âmes , si une larme qui soulage mon malheur t'est plus précieuse que la faveur de mon père...

ROSA.

Ah ! plus précieuse que l'univers.

CARLOS.

Je suis tombé si bas , je suis si misérable qu'il faut que je te rappelle les jours de notre en-

fance , et te supplie d'acquitter la dette que dès lors tu contractas envers moi , et qui était restée en oubli. Lorsque tous les deux élevés loin du faste de la cour nous croissions ensemble comme deux frères , je n'avais d'autre chagrin que celui de voir mon esprit éclipsé par le tien. Je résolus enfin de te vouer une amitié sans bornes puisque je renonçais à l'espoir de t'égalier. Je commençai par te fatiguer de ma tendresse et de mes caresses ; tu répondis froidement à mes avances ; j'étais souvent devant toi et tu ne me voyais même pas. Des larmes abondantes roulaient dans mes yeux lorsque devant moi tu pressais dans tes bras des enfans tes égaux. Pourquoi ceux-ci seulement ? m'écriais-je tristement : et moi aussi je t'aime ! Mais toi , froid et sérieux, tu fléchissais le genou : Voilà , me disais-tu , ce que je dois au fils d'un roi.

POSA.

Ah , prince ! cessez de me rappeler ces jeux de notre enfance qui me font encore rougir.

CARLOS.

Je n'avais pas mérité cela de toi ; tu pouvais affliger , déchirer mon cœur , mais jamais l'éloigner de toi. Trois fois tu repoussas le prince et trois fois il revint à toi, humble et suppliant, demandant ton amitié et t'offrant la sienne. Un événement fit ce que Carlos n'avait pu faire. Il arriva dans nos jeux que ta balle tomba sur les

yeux de ma tante, la reine de Bohême. Elle crut que cela n'avait pas été fait sans dessein, et courut tout éplorée se plaindre au roi. Toute la jeunesse du palais se rassemble; on la somme de nommer le coupable. Le roi jure qu'il fera punir cette faute d'une manière terrible, fût-ce même sur son propre fils. Tu étais non loin de moi, pâle et tremblant. Je perce la foule, et me jetant aux pieds du roi : Voici le coupable, m'écriai-je, accomplis ta vengeance sur ton fils.

POSA.

Ah ! prince, que me rappelez-vous ?

CARLOS.

Le roi tint sa parole ; et devant la cour, devant les valets, malgré la compassion de tous, ton Carlos fut traité comme le plus vil esclave ; je te regardais et ne pleurais point. La douleur me faisait grincer les dents, mais je ne pleurais point. Le sang du fils du roi jaillissait sous la verge inexorable ; je te regardais et ne pleurais point. Tu viens à moi pleurant amèrement, et presque inanimé tu t'écries : Oui, oui, mon orgueil est vaincu ; je m'acquitterai quand tu seras roi.

POSA, *lui donnant la main.*

Oui, Carlos, je m'acquitterai. Le vœu de l'enfant, l'homme le renouvelle aujourd'hui. Je

m'acquitterai, peut-être mon heure va-t-elle sonner ?

CARLOS.

Oui, dans ce moment même... Le temps est venu, le jour est arrivé de t'acquitter. J'ai besoin d'amitié. Un secret terrible est dans mon cœur ; il va s'en échapper. Je veux lire ma condamnation sur ton front épouvanté. Ecoute, frémis, et ne me réponds rien. Je suis amoureux de ma mère !

POSA.

O mon Dieu !

CARLOS.

Non, ne m'épargne point. Parle, dis qu'il n'est pas dans ce vaste univers une infortune égale à la mienne. Parle : ce que tu peux me dire, je l'ai deviné. Un fils aimer sa mère!... Les préjugés, l'ordre de la nature, les lois de Rome condamnent cette passion. Mes désirs sont criminels ; ils s'élèvent contre les droits de mon père ; je le sens, et cependant j'aime. Le délire ou l'échafaud, voilà le but qui se présente à moi. J'aime sans espoir, comme un furieux qui méprise la vie : je ne m'aveugle pas sur mes dangers, et cependant j'aime.

POSA.

Et la reine connaît-elle votre amour ?

CARLOS.

Pouvais-je le lui découvrir ? Elle est épouse de

Philippe, elle est reine, et nous sommes en Espagne. Surveillée par mon père, asservie aux usages d'une étiquette rigoureuse, comment puis-je l'aborder sans témoins? Huit mois se sont écoulés depuis que le roi m'a rappelé des écoles, depuis que je suis condamné à la voir chaque jour et à rester muet comme la tombe. Ah! ces huit mois sont le prélude des supplices de l'enfer. Depuis que ce feu embrase mon sein, mille fois l'aveu de mon amour a expiré sur mes lèvres; mille fois il est resté au fond de mon cœur. O Rodrigue! une seule minute, un seul instant d'entretien!....

POSA.

Hélas! et votre père, prince?

CARLOS.

Malheureux! pourquoi me le rappeler? Parle-moi des angoisses de la conscience, ne me parle pas de mon père.

POSA.

Vous haïssez votre père!

CARLOS.

Non, non, je ne le hais point, mais à ce nom la terreur s'empare de mon âme. Est-ce ma faute à moi si une éducation servile a détruit dans mon cœur les germes de la tendresse filiale? J'avais six ans lorsque pour la première fois cet homme terrible qu'on appelait mon

père parut à mes yeux. C'était un matin ; il signait debout quatre sentences de mort. Dans la suite je ne l'ai vu que quand on avait à m'annoncer quelque punition ; mais je sens que je m'emporte ! terminons cet entretien.

POSA.

Non, prince, ouvrez-moi votre cœur tout entier ; vous souffrez ; les paroles vous soulageront.

CARLOS.

Souvent j'ai combattu contre cette fatale passion ; souvent à minuit, lorsque mes gardes dormaient, je me suis agenouillé devant l'image de la reine des cieux, et les yeux baignés de larmes je lui ai demandé un cœur filial : mais ma prière n'a pas été écoutée. Ah ! Rodrigue, résouds cette énigme de la Providence : pourquoi entre mille pères m'a-t-elle donné celui-ci ; et à lui, pourquoi ce fils entre mille autres fils meilleurs... ? La nature ne trouva jamais dans son sein deux contrastes plus opposés ? comment put-elle unir par un nœud si sacré les deux extrêmes du genre humain, lui et moi ! Caprice effroyable du destin ! Pourquoi deux hommes qui s'éviteront sans cesse se rencontrent-ils dans un même amour ? Rodrigue, tu vois ici deux astres ennemis qui dans le cours des siècles se touchent une seule fois, s'entrechoquent et se fuient pour l'éternité.

POSA.

Un noir pressentiment m'agite.

CARLOS.

Et moi, des songes affreux me poursuivent comme les furies de l'enfer ; l'agitation de mon esprit enfante d'épouvantables projets. Habile à me tourmenter j'erre dans un labyrinthe de sophismes jusqu'à ce qu'enfin je m'arrête aux bords de l'abîme. O Rodrigue ! si je pouvais ne pas reconnaître en lui mon père ? Rodrigue ! je vois à la pâleur de ton front que tu m'as compris ; si je pouvais ne pas reconnaître en lui mon père, qu'aurais-je à craindre du roi ?

*POSA, après un moment de silence.*

Puis-je vous faire une prière, mon cher Carlos : quels que soient vos projets, quelles que soient vos résolutions, promettez-moi de ne rien entreprendre sans consulter votre ami. Me le promettez-vous ?

CARLOS.

Oui, je te promets tout, tout ce que l'amitié me commandera. Je me jette dans tes bras.

POSA.

La cour, dit-on, va retourner à Madrid ; le temps presse ; si vous désirez avoir avec la reine un secret entretien, ce ne peut être qu'au château d'Aranjuez. Là solitude de ces lieux, l'éti-

quelle moins sévère de la campagne pourraient peut-être vous favoriser.

CARLOS.

C'était aussi mon espoir ; mais hélas ! il a été vain.

POSA.

Il n'est pas encore tout-à-fait perdu. Je vais me faire annoncer chez elle. Si elle est en Espagne ce qu'elle fut à la cour de Henri , elle me recevra avec bonté , avec confiance. Je chercherai à lire dans ses yeux ce que Carlos peut espérer.—Croyez-vous que cet entretien la trouve prête à m'écouter? —Il faudra éloigner les dames.

CARLOS.

La plupart me sont dévouées ; surtout la marquise de Mondejar, dont le fils est un de mes pages.

POSA.

C'est très-bien ; ne vous éloignez pas , prince ; vous paraitrez au premier signal.

CARLOS.

Oui , oui. Cours , vole.

POSA.

Je ne perdrai pas un instant. Nous allons nous revoir , prince :

## SCÈNE III.

Une contrée champêtre coupée par une allée,  
et terminée par le pavillon de la reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS,  
LA PRINCESSE D'EBOLI et LA MAR-  
QUISE DE MONDEJAR.

LA REINE *à la marquise.*

JE VEUX que vous restiez près de moi, mar-  
quise ; la joie de la princesse m'a tourmentée  
toute la matinée. Voyez ; à peine peut-elle ca-  
cher combien elle est heureuse de quitter la  
campagne.

EBOLI.

Je ne le nierai pas , madame ; je reverrai Ma-  
drid avec plaisir.

MONDEJAR.

Votre majesté n'éprouverait-elle pas le même  
plaisir ? s'éloignerait-elle à regret d'Aranjuez ?

LA REINE.

Oui , de ce beau pays... ce lieu est pour moi  
l'univers ; je lui ai depuis long-temps donné la  
préférence. Ici me sourit la simple nature que  
j'aimais dans ma jeunesse ; ici je retrouve les  
jeux de mon enfance , et je crois respirer l'air  
de ma chère France. Ne m'en voulez point ;

chacun sent battre son cœur au souvenir de sa patrie.

EBOLI.

Que ce lieu est solitaire et triste ! on se croit vraiment à la Trappe.

LA REINE.

Oh ! bien au contraire, Madrid est cent fois plus triste à mes yeux. — Qu'en dit la duchesse ?

OLIVARRÈS.

Je pense que depuis que l'Espagne a des rois l'usage est de passer un mois au château d'Aranjuez, un autre au Pardo, et l'hiver à Madrid.

LA REINE.

Oui, duchesse ; entre nous il ne peut y avoir de dissentimens.

MONDEJAR.

Que Madrid va être brillant ! Déjà la place Mayor est préparée pour un combat de taureaux, et l'on nous promet un auto-da-fé.

LA REINE.

Un auto-da-fé ! et c'est la douce Mondejar qui me l'annonce.

MONDEJAR.

Et pourquoi pas ? Ce sont des hérétiques qu'on livre aux flammes du bûcher.

LA REINE.

Sans doute Eboli ne pense pas ainsi ?

EBOLI.

Moi, madame ! — Ne me croyez pas moins attachée à ma religion que la marquise de Mondejar ?

LA REINE.

Ah ciel ! je ne me croyais plus en Espagne... Cessons cet entretien. Nous parlions de la campagne ; le mois s'est écoulé bien rapidement, ce me semble. Je me promettais beaucoup de plaisirs dans ce séjour, et mon attente a été trompée : ainsi s'évanouissent tous les projets.... Cependant on a été au-devant de tous mes vœux.

OLIVARÈS.

Princesse Eboli, l'espoir du comte de Gomez est-il fondé ? Pourrons-nous bientôt le féliciter comme votre époux ?

LA REINE.

Ah ! oui, je l'avais oublié, duchesse. (*A la princesse.*) On m'a priée d'intercéder en sa faveur, mais cela est-il bien possible ? L'époux que j'offrirai à mon Eboli doit mériter son bonheur.

OLIVARÈS.

Il le mérite, madame ; c'est un homme qui a droit de prétendre à tout ; le roi l'honore de ses bontés.

LA REINE.

Oui, cela est beaucoup pour lui, mais il im-

porte aussi de savoir s'il sait aimer et s'il mérite qu'on l'aime. Eboli, répondez.

*EBOLI, troublée, et les yeux fixés en terre, se jette enfin aux pieds de la reine.*

Grande reine! ayez pitié de moi; au nom de Dieu ne souffrez pas que je sois sacrifiée.

LA REINE.

Sacrifiée! C'en est assez: levez-vous. Il en coûte trop cher d'être sacrifiée. Depuis quand avez-vous de l'éloignement pour le comte?

*EBOLI, se relevant.*

Depuis plusieurs mois; le prince Carlos était encore à l'université.

LA REINE *l'examine avec des yeux pénétrants.*

Et pourriez-vous dire par quels motifs...

*EBOLI, avec vivacité.*

Mille pour un, madame.... Non, jamais cela ne sera.

LA REINE, *d'un air sérieux.*

Un seul motif suffit. Vous ne pouvez l'estimer: c'en est assez. (*Aux autres dames.*) Je n'ai point encore embrassé l'infante d'aujourd'hui. Marquise, amenez-la moi.

OLIVARÈS, *regardant sa montre.*

Il n'est pas encore l'heure, madame.

LA REINE.

Il n'est pas l'heure encore où je puis être

mère ? Cela est bien malheureux ! N'oubliez pas du moins de m'avertir lorsque cette heure sera venue.

( *Un page paraît et parle à l'oreille de la grande-maîtresse, qui se tourne vers la reine.* )

OLIVARÈS.

Madame, le marquis de Posa...

LA REINE.

Posa !

OLIVARÈS.

Il arrive de France et des Pays-Bas, et demande l'honneur de vous remettre des lettres de la reine-mère.

LA REINE.

Mais est-il permis de recevoir... ?

OLIVARÈS, *après quelques réflexions.*

Ce cas particulier n'est pas prévu dans mes instructions ; elles ne portent pas si un grand d'Espagne peut remettre à la reine, dans son jardin, des lettres d'une cour étrangère.

LA REINE.

Alors je puis en prendre sur moi tout le risque.

OLIVARÈS.

Je vous prie, madame, de me permettre du moins de m'éloigner pendant ce temps.

LA REINE.

Je vous le permets. ( *La grande-maîtresse s'éloigne, et la reine fait un signe au page, qui sort aussitôt.* )

## SCÈNE IV.

LA REINE , LA PRINCESSE D'EBOLI , LA  
MARQUISE DE MONDEJAR et LE MAR-  
QUIS DE POSA.

LA REINE.

CHEVALIER , je vous revois avec plaisir sur la  
terre d'Espagne.

POSA.

Jamais je ne l'ai nommée ma patrie avec plus  
d'orgueil.

LA REINE *le présente à ses deux dames.*

C'est le marquis de Posa qui , dans le tour-  
noi de Reims , rompit une lance contre mon  
père et fit trois fois triompher mes couleurs. Le  
premier de sa nation , il me fit sentir la gloire  
d'être reine d'Espagne. (*Se tournant vers le  
marquis.*) Lorsque nous nous vîmes pour la  
dernière fois au Louvre, vous ne pensiez pas alors,  
chevalier , qu'un jour vous seriez mon hôte en  
Castille,

POSA.

Non, grande reine. J'étais loin de penser alors  
que la France eût pu se priver pour l'Espagne  
du seul bien que nous pussions lui envier.

LA REINE.

Du seul bien ? Fier Espagnol ! Et vous dites  
cela devant une fille de la maison de Valois ?

POSA.

Je puis le dire devant vous, madame, puisque vous nous appartenez.

LA REINE.

Votre voyage, m'a-t-on dit, vous a conduit en France. Quelles nouvelles m'apportez-vous de mon auguste mère et de mes frères chéris ?

*POSA lui remet des lettres.*

J'ai trouvé la reine-mère succombant sous le poids des maladies ; elle ne formait plus de vœux que pour le bonheur de sa fille.

LA REINE.

Sa fille doit trouver son bonheur dans l'affection d'une famille qu'elle chérit elle-même... Vous avez vu bien d'autres cours dans vos voyages, chevalier, bien des pays différens, des mœurs diverses ; et maintenant êtes-vous résolu à vivre dans votre patrie entièrement à vous-même ; en prince plus puissant dans vos paisibles domaines, que le roi Philippe sur son trône ; en sage, en philosophe..? Je doute que le séjour de Madrid ait des attraits pour vous. La ville de Madrid cependant est très-tranquille.

POSA.

C'est un bonheur dont le reste de l'Europe ne jouit pas.

LA REINE.

J'ignore, je le vois, jusqu'aux querelles qui

divisent la terre. Quelle est cette fleur magnifique qui brille avec tant d'éclat? (*A la princesse Eboli.*) Princesse, voulez-vous me l'aller cueillir. (*La princesse s'en va; la reine parle plus bas au marquis.*) Je me trompe, chevalier, ou votre retour a fait un heureux de plus.

POSA.

J'ai retrouvé bien triste, bien abattu, quelqu'un qui ne demande qu'une chose au monde.  
(*La princesse Eboli revient avec la fleur.*)

EBOLI.

Puisque le chevalier a parcouru tant de pays, il a sans doute des événemens remarquables à nous apprendre.

POSA.

Il est vrai. Le devoir des chevaliers est de courir après les aventures; le plus saint de tous, c'est de protéger les dames.

MONDEJAR.

Contre les géants, sans doute? mais il n'y en a plus.

POSA.

L'homme puissant est toujours un géant pour le faible.

LA REINE.

Le chevalier dit vrai: il est encore des géants, mais il n'est plus de chevaliers.

POSA.

Tout récemment, à mon retour de Naples, je fus témoin d'un événement touchant qui me mit en relation avec le légat du pape. — Si je ne craignais pas de fatiguer votre majesté....

LA REINE.

Vous ne pouvez refuser de satisfaire la curiosité de la princesse. Parlez, j'aime beaucoup aussi les aventures.

POSA.

Deux familles illustres de la Mirandole, fatiguées de la jalousie, de la longue inimitié qui depuis la guerre des Guelfes et des Gibelins avaient divisé leurs maisons, résolurent de cimenter leur union par les nœuds d'une étroite alliance. Fernando, le fils de la sœur du puissant Pietro, et la belle Mathilde, fille de Colonna, devaient être les gages de cette union. Jamais la nature n'avait formé deux cœurs mieux faits l'un pour l'autre; jamais choix plus heureux n'avait obtenu l'assentiment général. Fernando n'avait adoré son amante que dans son portrait. Oh! combien Fernando tremblait que cette image eût trompé ses yeux, et que la douce illusion vint à se dissiper à la vue de sa fiancée! A Padoue, où ses études l'enchaînaient, il attendait le moment fortuné où il devait déposer aux pieds de Mathilde l'hommage de son premier amour. (*La reine devient plus attentive:*

*le marquis , après quelque silence , continue la conversation avec la princesse , autant que la présence de la reine peut le permettre. )* Cependant Pietro perd son épouse et sa main devient libre. Le vieillard, avec le feu d'un jeune homme, dévore les mille voix de la renommée qui annoncent la beauté de Mathilde : il vient, il voit, il aime ; sa passion étouffe le cri de la nature ; l'oncle fait la cour à la fiancée de son neveu , et fait bénir sa proie devant l'autel.

LA REINE.

Et que fit Fernando ?

POSA.

Porté sur les ailes de l'amour, ignorant ce changement affreux, il arrive, ivre de joie et de bonheur. Il est nuit lorsqu'il atteint les portes de la ville. Une joie tumultueuse, le son des instrumens retentit à ses oreilles ; le palais est éclairé de toutes parts ; épouvanté, il monte, et se trouve, inconnu, dans le salon du festin, au milieu des convives qui entourent Pietro. Une divinité était à ses côtés ; une divinité que Fernando reconnaît à l'instant, et qui dans ses songes ne lui avait jamais apparu aussi belle : un seul regard lui découvre le bien qu'il a dû posséder, le bien qu'il a perdu pour toujours.

EBOLI.

Malheureux Fernando !

LA REINE.

Chevalier, cette histoire est-elle à sa fin ; elle doit être à sa fin ?

POSA.

Non, madame.

LA REINE.

Ne nous disiez-vous pas que Fernando était votre ami ?

POSA.

Je n'en eus jamais de meilleur.

EBOLI.

Poursuivez votre histoire, chevalier.

POSA.

Le dénouement est bien triste, et ce souvenir renouvelle toute ma douleur. Dispensez-moi d'aller plus loin.

*(Un silence général.)*

LA REINE, se tournant vers la princesse Eboli.

Me sera-t-il permis enfin d'embrasser ma fille ? Princesse, amenez-la-moi. *(Celle-ci s'éloigne. Le marquis fait signe à un page qui paraît dans le fond et disparaît aussitôt. La reine décachète les lettres et paraît surprise. Pendant ce temps le marquis parle bas et familièrement avec la marquise de Mondejar. La reine, après avoir lu les lettres, regarde le marquis avec attention.)* Vous ne nous avez rien dit de Mathilde ? Peut-être ne sait-elle pas combien Fernando souffre.

POSA.

Personne n'a pu encore approfondir le cœur de Mathilde ; les grandes âmes souffrent en silence.

LA REINE.

Que regardez-vous ? que cherchez vos yeux ?

POSA.

Je pense que quelqu'un que je n'ose nommer serait bien heureux s'il était un moment à ma place !

LA REINE.

Et qui l'en empêche ?

POSA, *avec vivacité.*

Comment ? oserais-je croire... Lui pardonneriez-vous s'il paraissait dans ces lieux ?

LA REINE, *troublée.*

Ici ! dans ce moment ! que dites-vous ?

POSA.

Pourrait-il espérer ?... pourrait-il...

LA REINE, *avec un trouble croissant.*

Vous m'effrayez, chevalier. Il n'est sans doute pas...

POSA.

Le voici.

## SCÈNE V.

LA REINE, DON CARLOS.

(Le marquis de Posa et la marquise de Mondejar se retirent au fond du théâtre.)

CARLOS se jette aux pieds de la reine.

IL est donc enfin arrivé ce jour, ce jour où je puis toucher cette main chérie.

LA REINE.

Imprudent! qu'avez-vous fait? quelle démarche audacieuse et coupable! Levez-vous; on peut nous voir; ma cour n'est pas éloignée.

CARLOS.

Non, je ne me leverai pas; je veux mourir à vos pieds. Je resterai enchanté dans cette attitude comme si j'avais pris racine à cette place.

LA REINE.

Malheureux! ainsi donc ma bonté encourage votre audace? Savez-vous que c'est à la reine, à votre mère que vous osez tenir ce coupable langage? savez-vous que moi-même je rendrai compte au roi de cette démarche...

CARLOS.

Et que Carlos doit périr; que de ces lieux même on m'entraînera à l'échafaud...! Un moment passé dans le paradis n'est pas trop expié par la mort.

LA REINE.

Et votre reine?

CARLOS *se relève.*

O Dieu ! Dieu ! je vous laisse, — je vous quitte. Ne le dois - je pas , puisque vous l'exigez ? Mère ! mère... ! prenez-vous plaisir à me déchirer le cœur ? Un regard, un seul regard, un mot de votre bouche me jette, me ballotte entre le ciel et l'enfer, m'ordonne d'être et de disparaître. Que me demandez-vous ? Il n'est aucun sacrifice que je ne sois prêt à faire , si vous le commandez ?

LA REINE.

Fuyez.

CARLOS.

O Dieu !

LA REINE.

C'est tout ce que je vous demande , les larmes aux yeux. Fuyez avant que mes dames, mes geôliers ne nous surprennent dans ces transports violens , et n'en rendent compte au roi.

CARLOS.

Je suis prêt à tout ; j'attends ou la vie ou la mort. N'aurais-je concentré toutes les espérances de ma vie sur cette entrevue , que pour me livrer à de vaines frayeurs ? Non , madame , le monde peut cent fois , peut mille fois rouler autour des deux pôles avant que le sort renouvelle cette faveur.

LA REINE.

Non, c'en est fait pour toujours. Malheureux! que voulez-vous de moi?

CARLOS.

O reine! long-temps j'ai combattu ma funeste passion; je la combats encore, j'en atteste les dieux. O reine! mes efforts ont été impuissans; mon courage est épuisé; je succombe.

LA REINE.

N'achevez pas, au nom de mon repos!

CARLOS.

Vous étiez à moi; vous me fûtes promise à la face de l'univers; vous m'apparteniez par le vœu de deux grandes puissances; vous m'étiez destinée par le ciel et la nature, et Philippe, Philippe vous a arrachée de mes bras.

LA REINE.

Il est votre père.

CARLOS.

Votre époux!

LA REINE.

Il vous donne pour héritage le plus grand empire du monde.

CARLOS.

Et vous pour mère!

LA REINE.

O Dieu, votre raison s'égare!

CARLOS.

Et connaît-il seulement le prix de ce qu'il possède? a-t-il un cœur qui puisse apprécier votre cœur? Je ne me plaindrais point, j'oublierais jusqu'au bonheur dont j'aurais joui dans vos bras, si Philippe était heureux. Mais il ne l'est pas; il ne le sera jamais. O ciel! tu m'as ravi mon seul bien pour l'anéantir dans les bras de Philippe!

LA REINE.

Affreuse pensée!

CARLOS.

Oh! je sais quel fut l'auteur de votre hyménée; je n'ignore pas comment Philippe sait aimer, comment il cherche à se faire aimer. — Qui êtes-vous dans ce royaume? parlez. Etes-vous régente? non. Albe régnerait-il ici, s'il vous restait quelque pouvoir? ferait-il couler dans la Flandre des flots de sang pour la foi...? Etes-vous la femme de Philippe? non, je ne puis le croire. Une épouse possède le cœur de son époux...; et à qui donne-t-il le sien? S'il lui échappe une parole tendre, ne lui semble-t-il pas qu'il fait un outrage à son sceptre et à ses cheveux blancs?

LA REINE.

Qui vous a dit que l'épouse de Philippe était digne de pitié?

CARLOS.

Mon cœur, qui sent si bien que l'épouse de Carlos eût été digne d'envie.

LA REINE.

Quel orgueil ! Et si mon cœur me disait le contraire ? Si la tendresse muette et respectueuse de Philippe allait plus avant dans mon âme que l'éloquence téméraire d'un fils présomptueux ? Si les soins et les empressemens d'un vieillard...

CARLOS.

Je ne croyais pas, madame..., pardonnez..., je ne savais pas..., j'ignorais que vous aimiez le roi.

LA REINE.

L'honorer est le vœu de mon cœur..., c'est ma seule satisfaction.

CARLOS.

N'avez-vous jamais aimé ?

LA REINE.

Que dites-vous ?

CARLOS.

N'avez-vous jamais aimé ?

LA REINE.

Je n'aime plus.

CARLOS.

Est-ce votre cœur, est-ce votre serment qui le défend ?

LA REINE.

Laissez-moi, prince ; il est temps de quitter cet entretien.

CARLOS.

Est-ce votre serment, est-ce votre cœur qui le défend ?

LA REINE.

Mon devoir... Malheureux ! Et le sort aussi, à qui tous deux nous devons obéir...

CARLOS.

Nous... devons obéir !...

LA REINE.

Dieu ! que m'annonce la solennité de vos paroles ?

CARLOS.

Que Carlos saura sacrifier son devoir à sa volonté ; qu'il ne se résoudra jamais à être le plus malheureux de ce royaume, lorsqu'il ne lui en coûtera que le renversement des lois pour être le plus heureux.

LA REINE.

Je vous entends. Vous espérez toujours lorsque tout espoir est perdu.

CARLOS.

Il n'y a de perdus que les morts.

LA REINE.

Vous osez prétendre à moi, à votre mère ?

(*Elle le regarde long-temps et avec attention ; ensuite avec force et dignité :*) Et pourquoi pas ? Un roi qui hérite du trône peut tout oser. Il peut détruire, par le fer et le feu, l'ordre établi par son prédécesseur et briser ses statues. Il peut même arracher les cadavres aux tombeaux de l'Escorial, les traîner à la lumière du jour, abandonner aux vents les cendres profanées, et pour couronner ce grand œuvre...

CARLOS.

Grand Dieu ! n'achevez pas.

LA REINE.

Conduire sa mère à l'autel de l'hyménée !

CARLOS.

Fils exécration ! (*Il est un moment muet, ses yeux sont fixes.*) C'en est fait ; oui, maintenant c'en est fait : le voile est déchiré, j'ouvre les yeux, je vois tout. Vous êtes perdue pour moi, perdue à jamais... Le sort en est jeté, vous êtes perdue pour moi... O pensée-effroyable ! Dans ce sentiment est l'enfer ; un autre vous posséder, c'est aussi l'enfer... Non, je ne me connais plus ; — je succombe à l'excès de ma douleur.

LA REINE.

Ah ! cher Carlos ! si digne de compassion !... je sens, je partage tout entière la douleur qui agite votre sein. Elle est grande, elle est sans bornes comme votre amour ; mais quelle gloire

infinie pour vous d'en triompher ! Lutte avec courage, jeune héros ; le prix de cette grande et noble lutte est digne de ce prince dont le cœur a hérité des vertus de tant de rois ses aïeux. Songez-y, prince... le petit-fils du grand Charles va combattre là où les enfans du vulgaire ne trouvent plus de courage.

CARLOS.

Il est trop tard, ô mon Dieu ! il est trop tard...

229 RENE. — L'AMOUR HONNEUR.

D'être un homme... O Carlos ! combien notre vertu s'éleva quand elle a pu dompter notre cœur ! La Providence vous a placé bien haut, prince, plus haut que la foule de vos semblables ; prodigue envers vous, elle vous a donné ce qu'elle refuse à tant d'autres, à des millions d'hommes ; méritait-il avant de naître d'être plus que nous ? se demande-t-on ? Courage ! justifiez les faveurs du ciel, méritez de l'emporter sur tous ; sacrifiez ce que nul d'entre eux n'aurait. le courage de sacrifier :

CARLOS. — L'AMOUR HONNEUR.

J'ai aussi du courage ; je puis combattre... ; je n'en ai plus quand il faut vous perdre.

LA MÈRE. — L'AMOUR HONNEUR.

Avouez-le, Carlos ; c'est à la fierté, à l'aigreur, à l'orgueil peut-être que je dois les vœux que vous adressez si naïvement à votre mère. Cet

amour, ce cœur que vous m'offrez si généreusement appartiennent aux mondes que vous gouvernerez un jour. Songez-y ; ne disposez pas d'un bien dont vous n'êtes que le dépositaire. L'amour est pour les monarques un levier de puissance ; jusqu'à ce moment il vous égara vers moi : reprenez-le cet amour, reprenez-le pour le rendre à vos peuples futurs, et qu'il soit pour vous non un remords qui déchire votre cœur, mais un bonheur digne du ciel. Elisabeth fut votre premier amour ; que l'Espagne la remplace dans votre cœur. Avec quel plaisir je céderai mes droits à votre chère patrie !

CARLOS , *profondément ému , se jette à ses pieds.*

O Dieu ! quelle grandeur d'âme ! vous êtes pour moi la divinité ! *Oui* , madame , je ferai tout , tout ce que vous m'ordonnerez ; *oui* , tout. Je saurai aussi mourir , et si vous le voulez renoncer à mon salut. *( Il se relève. )* *Oui* , je m'abandonne à vous , je le jure à vous et pour toujours... O ciel ! je jure un éternel silence... , mais non un éternel oubli.

LA REINE.

Pourrais-je exiger de Carlos un serment que je ne puis tenir moi-même ?

POSA *remonte rapidement l'allée.*

Le roi !

LA REINE.

Ciel !

POSA.

Eloignez-vous, prince, éloignez-vous.

LA REINE.

Ses soupçons seront affreux s'il vous voit...

CARLOS.

Je reste.

LA REINE.

Et alors qui sera la victime?

CARLOS *prend le marquis par le bras.*

Sortons, sortons; viens, Rodrigue. (*Il revient sur ses pas.*) Que dois-je emporter d'ici?

LA REINE.

L'amitié de votre mère.

CARLOS.

L'amitié! ma mère!

LA REINE.

Et les larmes des Pays-Bas.

(*Elle lui remet des lettres. Carlos et le marquis s'en vont. La reine cherche des yeux ses dames qui ne paraissent point. Au moment où elle va se retirer le roi s'avance.*)

## SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, LE DUC D'ALBE, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, quelques dames et quelques grands qui restent dans l'éloignement.

LE ROI *regarde de tous côtés avec surprise, et garde quelque temps le silence.*

QUE vois-je, madame? vous seule dans ces lieux! pas une de vos dames avec vous! où sont vos dames?

LA REINE.

Sire... mon époux...

LE ROI.

Pourquoi seule ici. On me rendra le compte le plus sévère de cette conduite coupable. Quelles sont les femmes que leur devoir doit attacher à vos pas?

LA REINE.

Ah! sire! pardonnez : c'est moi, moi seule qui suis coupable; c'est moi qui ai donné l'ordre à la princesse Eboli de s'éloigner.

LE ROI.

Vous avez donné cet ordre?

LA REINE.

Et de m'apporter l'infante que j'attends ici.

LE ROI.

Mais pourquoi vous trouvez-vous sans suite?

Si la première de vos femmes n'est pas coupable, comment excuser l'autre ?

MONDEJAR, *qui, revenu pendant ce temps, s'est confondue avec les autres dames, et se présente ensuite.*

Oui, sire, je sens que je suis coupable.

LE ROI.

Je vous donne dix ans pour vous en repentir loin de Madrid.

(*La marquise se retire les larmes aux yeux. Silence général. Toute la suite consternée regarde fixement la reine.*)

LA REINE.

Marquise, pourquoi pleurez-vous ? — Si j'ai failli, sire, du moins dans le rang que j'occupe, et que je n'ai jamais recherché, deviez-vous m'épargner la honte de rougir. Existe-t-il dans ce royaume une loi qui appelle devant les tribunaux les filles des monarques ? Est-ce à la contrainte seule que les femmes en Espagne doivent leur vertu ? Faut-il attacher des témoins à leurs pas pour la protéger ? Pardonnez, sire, mais je n'ai jamais vu s'éloigner dans les larmes ceux qui m'ont servie avec affection. — Mondejar ! (*Elle détache sa ceinture et la remet à la marquise.*) le roi vous a punie, mais je veux que vous vous souveniez de moi ; agréez ce gage de mon amitié : allez, quittez ce royaume.

Vous n'avez failli qu'en Espagne ; en France on essuiera ces larmes avec plaisir. Oh ! je m'en souviendrai toujours. (*Elle s'appuie sur la grande maîtresse de la cour, et se couvre le visage.*)  
Ce n'est pas ainsi qu'on est traité en France.

LE ROI, ému.

Un reproche, un mot que m'a dicté mon amour, ma tendresse inquiète, peut-il vous affliger ? (*Il se tourne vers les grands.*) Vous voyez devant vous les soutiens de mon trône. Parlez. Jamais le sommeil tomba-t-il sur mes paupières avant que j'eusse calculé le soir de chaque jour comment dans les climats les plus éloignés battent les cœurs de mes peuples ? et les soins de mon trône m'occuperaient plus que l'épouse chérie de mon cœur ! Mon courage et le duc d'Albe veillent sur mes peuples ; mais ma prudence seule peut veiller sur l'amour de ma femme.

LA REINE.

Si je vous ai offensé, sire...

LE ROI.

Je suis le plus riche des princes catholiques ; le soleil ne se couche pas dans mes vastes états. Cependant un autre avant moi en fut le maître ; d'autres le seront après moi. Ce qui appartient au roi lui vient de la fortune ; mais Elisabeth appartient à Philippe : c'est par là seulement que je ressemble au reste des mortels.

LA REINE.

Craindriez-vous, sire...

LE ROI.

Peut-être pour mes cheveux gris? si je commençais à craindre j'aurais bientôt cessé de craindre. (*Aux grands.*) Mais parmi les grands de ma cour je ne vois pas le premier de tous. Où donc est don Carlos mon fils? (*Personne ne répond.*) L'infant don Carlos commence à m'être redoutable; il fuit ma présence depuis qu'il est de retour des écoles d'Alcala. Son caractère est ardent; et son regard, pourquoi est-il si froid, pourquoi sa conduite est-elle si mesurée? Ayez les yeux ouverts sur lui; je vous l'ordonne.

ALBE.

C'est aussi ce que je fais. Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, Philippe peut être sans crainte: comme les anges que Dieu plaça aux portes du paradis, le duc d'Albe veille devant le trône.

LERME.

Sire, me sera-t-il permis de faire au plus sage des monarques une observation? Je révère trop mon roi pour porter sur le compte de son fils un jugement si sévère et si précipité. Je crains beaucoup l'ardeur de son sang, mais pas du tout son cœur.

LE ROI.

Comte de Lerme, vous voulez séduire le père, mais le duc d'Albe sera l'appui du roi. Finissons. (*Il se tourne vers sa suite.*) Maintenant je vais à Madrid où mon devoir m'appelle. La peste de l'hérésie infecte mes peuples, la rébellion se propage dans mes Pays-Bas. Le temps presse : un effrayant exemple convertira les rebelles. Le grand serment qu'ont prêté tous les rois chrétiens, je l'accomplis demain. Jamais il n'y aura eu de châtiment plus terrible. Toute ma cour voudra bien s'y trouver. (*Il donne la main à la reine pour la reconduire.*)

## SCÈNE VII.

DON CARLOS, des lettres à la main ; LE MARQUIS DE POSA. (*Ils entrent par le côté opposé.*)

CARLOS.

Je suis prêt à tout. La Flandre sera délivrée ; elle le veut, c'en est assez.

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas un moment à perdre ; le duc d'Albe vient, dit-on, d'être nommé gouverneur.

CARLOS.

Demain j'obtiens une audience de mon père, et je lui demande cet emploi. C'est la première

prière que je lui aurai adressée; il ne pourra me refuser. Depuis long-temps d'un oeil inquiet il me voit à Madrid; quel prétexte plus favorable pour m'éloigner! et dois-je te l'avouer, Rodrigue, j'espère plus. — Peut-être dans un secret entretien avec mon père parviendrai-je à toucher son cœur. Il n'a jamais encore entendu la voix de la nature; laisse-moi essayer, Rodrigue, ce que je pourrai sur lui.

ROSA.

Enfin je reconnais Carlos; il est redevenu lui-même.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE LERME.

LE COMTE.

Le roi vient de quitter Aranjuez. J'ai l'ordre, prince...

CARLOS.

Il suffit, comte de Lerme; je ne tarderai pas à le joindre.

ROSA affecte de se retirer et d'un air cérémonieux.

Votre altesse n'a pas autre chose à m'ordonner?

CARLOS.

Rien, chevalier. Nous nous reverrons à Madrid et nous reparlerons de la Flandre. (*Au comte de Lerme qui l'attend.*) Je vous suis.

(*Le comte de Lerme sort.*)

## SCÈNE IX.

DON CARLOS, POSSA.

CARLOS.

AMI, je t'ai compris; je te rends grâce. Cependant je t'avertis que la présence d'un tiers excuse seule, à mes yeux, cette contrainte. Ne sommes-nous pas frères? Loin de nous désolais ces puériles distinctions des rangs; je les bannis à jamais de notre traité. Imagine-toi que nous nous soyons trouvés tous deux au bal masqué, toi couvert des haillons d'un esclave, et moi enveloppé d'un manteau de pourpre. Tant que dure la fête, fidèles à nos rôles; nous jouons nos personnages avec un sérieux plaisant afin de ne pas troubler l'ivresse d'une foule insensée. Cependant, à travers le masque, Carlos te fait un signe, tu lui serres la main en passant, et nous nous entendons.

POSSA.

Ce songe est beau, sans doute, mais ne l'oubliciez-vous jamais? Mon cher Carlos est-il assez sûr de lui-même pour pouvoir résister aux attraits séducteurs du pouvoir absolu? Un jour viendra, un jour où votre grand cœur, je dois vous le rappeler, sera mis à une rude épreuve. Philippe meurt; Carlos hérite du plus grand royaume de la terre; une immense distance l'i-

sole du reste des mortels ; homme hier , il est un dieu aujourd'hui. Désormais tout est vertu chez lui ; la voix du devoir ne se fait plus entendre. L'humanité, dont le grand mot frappait naguère son oreille, se vend elle-même et rampe aux pieds de l'idole. Il ne souffre plus, et déjà il ne compatit plus au malheur ; sa vertu s'énerve au sein des voluptés ; ses folies, l'or du Pérou les paie ; ses vices, les courtisans leur présentent l'exemple de leur immoralité. Il s'endort, enivré, sous un ciel artificiel que des esclaves lui ont créé. Ce songe dure aussi long-temps que sa puissance.... Malheur au téméraire qui dans sa compassion croit devoir l'éveiller ! Mais que fera Rodrigue ? L'amitié est vraie et courageuse ; la majesté du trône avili ne pourrait soutenir son effrayant aspect ; le prince ne souffrirait pas l'audace du citoyen, ni Rodrigue, l'orgueil du souverain.

CARLOS.

Il est vrai, sans doute, il est terrible le tableau du sort des monarques... Oui je te crois : cependant n'est-ce pas la volupté qui ouvre le cœur aux vices?... le mien est pur encore. A vingt-trois ans je suis fort de toute ma jeunesse ; et ce que tant de milliers d'autres ont dépensé au sein des plaisirs honteux, l'énergie de l'esprit et du corps, je l'ai mis en réserve pour le roi à venir. Si l'amour n'a pu te bannir de mon cœur, qui pourrait le faire ?

POSA.

Moi-même, pourrais-je vous aimer, Carlos, si au fond de mon âme je devais vous craindre?

CARLOS.

Me craindre, moi? jamais. As-tu besoin de moi? As-tu quelque grâce à mendier? L'or peut-il te tenter? Tu es un sujet plus riche que ne le sera jamais un roi. Ambitionnes-tu les honneurs? Jeune encore tu en étais comblé et tu les a dédaignés. Je ne te devrai rien et tu n'en devras rien. Tu te tais! crains-tu d'être tenté? N'es-tu pas sûr de toi-même?

POSA.

Oh! je le suis, voici ma main.

CARLOS.

Elle est à moi?

POSA.

Pour la vie, et dans toute l'étendue de ma parole.

CARLOS.

Aussi dévoué, aussi sincère pour le roi futur qu'aujourd'hui pour l'infant?

POSA.

Je vous le jure.

CARLOS.

Si mon œil immobile ne s'attendrit plus à l'aspect du malheur, si mon oreille se ferme aux plaintes des opprimés, si le ver de la flatterie

se cramponne autour de mon cœur, veux-tu, gardien inexorable de ma vertu, me saisir vigoureusement et rappeler à mon génie son grand nom ?

POSA.

Oui.

CARLOS.

Encore, encore une prière ! Dis-moi *tu* ; j'ai toujours envié à tes égaux cette prérogative de la confiance : ce mot si doux charmera mon oreille et mon cœur par les douces idées de l'égalité... Ne me réponds rien... Je devine ce que tu peux me dire. C'est peu pour toi, je le sais ; mais c'est beaucoup pour le fils d'un roi. Veux-tu être mon frère ?

POSA.

Je veux l'être.

CARLOS.

Maintenant je vais chez le roi. Je ne crains plus rien ; la main dans la tienne, je défie le destin.

( *Ils sortent en se tenant sous le bras.* )

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Le palais du roi à Madrid.

LE ROI, assis sur son trône; LE DUC D'ALBE,  
à quelque distance du roi, la tête couverte;  
DON CARLOS.

CARLOS.

L'ÉTAT doit marcher avant moi. Je cède volontiers le pas au ministre; il parle pour l'Espagne... je ne suis que votre fils.

( Il se retire en s'inclinant. )

LE ROI.

Que le duc reste, l'enfant peut parler.

CARLOS, se tournant vers Albe.

En ce cas, c'est de votre magnanimité, duc, que j'attends mon père; c'est un service que vous me rendrez. Un fils, vous le savez, peut avoir à faire à son père des confidences qu'un tiers ne doit pas connaître. La présence du roi ne vous

est jamais interdite ; pour une heure seulement, je réclame mon père.

LE ROI.

Vous voyez en lui mon ami.

CARLOS, *après quelque silence.*

Suis-je bien digne qu'il soit aussi le mien ?

LE ROI.

Et quand l'avez-vous pu mériter?— Je n'aime point les fils qui font de meilleurs choix que leurs pères.

CARLOS.

L'honneur permet-il au duc d'Albe de repousser ma prière? Aussi vrai que j'existe, je me garderais bien d'imiter l'importun qui, sans l'agrément des intéressés, cherche à pénétrer les secrets qui sont entre le père et le fils, et qui, par cet oubli des convenances, donne la mesure de sa nullité ; non, dût-il m'en coûter un diadème !

LE ROI *abandonne son siège en jetant un regard courroucé sur le prince.*

Éloignez-vous, duc. (*Le duc veut sortir par la porte principale par où Carlos est entré. Le roi lui fait signe, et lui en indique une autre.*) Attendez-moi dans mon cabinet, je ne tarderai pas à vous appeler.

## SCÈNE II.

LE ROI, DON CARLOS.

CARLOS *s'approche du roi aussitôt que le duc est sorti, et se jette à ses pieds.*

AH, mon père! je retrouve encore en vous mon père, vous m'êtes rendu! Que ne vous dois-je pas pour tant de bonté! Votre main, mon père.... ô bonheur! Depuis long-temps ce précieux avantage n'était point accordé à votre fils. Pourquoi, mon père, m'avez-vous repoussé si long-temps? qu'ai-je fait?

LE ROI.

Infant! laisse là ces caresses hypocrites. Épargne-les-moi, je n'en veux point.

CARLOS, *se relevant.*

J'entends. Voilà, voilà le langage de vos courtisans. Non, mon père, cela n'est pas, non, tout n'est pas vérité dans la bouche des prêtres, ni dans celle de leurs séides? Mon cœur n'est pas coupable, mon père. Mes erreurs sont à ma jeunesse, mes imprudences à mon bouillant caractère. Non, mon cœur n'est pas coupable, et quoiqu'il s'y élève quelquefois des mouvemens impétueux, il est pur, il est bon.

LE ROI.

Ton cœur est pur! Oui... comme tes désirs!...

CARLOS.

Aujourd'hui où jamais ! Nous sommes seuls ; la distinction des rangs , la gêne et la contrainte ont disparu , pour un moment , entre le père et le fils. Aujourd'hui ou jamais ! Un rayon d'espérance a lui sur moi , un doux pressentiment est entré dans mon cœur : le ciel même semble s'intéresser à cet heureux rapprochement. Mon père , réconcilions-nous ! ( *Il se jette à ses pieds.* )

LE ROI.

Lève-toi et laisse-moi.

CARLOS.

Réconcilions-nous !

LE ROI *se dégageant de lui.*

C'en est trop. Ton audace...

CARLOS.

Audace, l'amour d'un fils !

LE ROI.

Quoi ! des larmes ? Quelle ridicule comédie ! sors de ma présence.

CARLOS.

Aujourd'hui ou jamais , réconcilions-nous , mon père !

LE ROI.

Sors de ma présence. Si tu revenais du champ de bataille , après une honteuse défaite , je pourrais te recevoir alors ; mais comme cela , jamais !

Il n'y a que la lâcheté qui trouve un repentir si lâche ; celui qui ne rougit pas d'avoir à se repentir , ne rougira jamais d'être coupable.

CARLOS.

Quel est-il , quel est cet homme placé parmi les hommes , et qui leur est étranger ? L'humanité entière est condamnée aux larmes , et cependant son œil est sec ; jamais une femme ne le porta dans ses flancs. Contraignez , s'il en est temps encore , contraignez ces yeux , jusqu'ici mornes et secs , à répandre des larmes. Peut-être il viendra un jour , un jour terrible où vous invoquerez les larmes.

LE ROI.

Penses-tu , par ces discours , détruire les pénibles soupçons de ton père ?

CARLOS.

Dés soupçons ? je les anéantirai ; je m'attacherai au cœur de mon père ; oui , je briserai ce bouclier qui me ferme votre cœur. Qui sont ceux qui m'ont ravi la faveur de mon roi ? Qu'a pu vous offrir ce moine , qui valût l'amitié d'un fils ? que vous donne ce d'Albé , pour compenser l'éloignement d'un fils ? Vous voulez de l'amour ? Ah ! vous en trouverez dans ce cœur une source plus pure , plus noble que dans ces âmes viles et abjectes , qui ne s'ouvrent qu'à l'or de Philippe.

LE ROI.

Arrête ! téméraire. Ces hommes que tu calom-

nies sont des hommes de mon choix, éprouvés par leurs services ; respecte-les.

CARLOS.

Jamais ! — Je sens ce que je puis. Ce que d'Albe peut faire, Carlos le peut aussi, et peut-être plus encore. Quel intérêt peut prendre un mercenaire à la conservation d'un bien qui ne lui appartiendra jamais ? Que lui importent les cheveux blancs de Philippe ? Carlos vous eût aimé pour vous-même. Ah ! je frémis d'avance à l'idée d'être seul et solitaire sur un trône.

LE ROI, *frappé de ce mot, reste pensif. Après un moment de silence :*

Je suis seul !

CARLOS, *s'approchant de lui, avec vivacité :*

Vous l'avez été. Ne me haïssez plus ; je vous aimerai de toute mon âme : seulement ne me haïssez plus. Combien il est doux, combien il est heureux d'aimer un généreux ami qui nous aime ; de savoir que notre joie remplit d'autres cœurs, que notre malheur fait couler des larmes, que nos craintes rattachent à nous de tendres sollicitudes ! Qu'il est glorieux pour un père de marcher appuyé sur le bras d'un fils tendre et chéri, de retourner sur ses pas dans les sentiers fleuris de sa jeunesse, et de parcourir encore le songe de la vie ! Qu'il est grand de se perpétuer dans les vertus de son fils, de vivre immortel, impérissable et bienfaisant jusque dans les siècles

les plus reculés ! Qu'il est beau, qu'il est sublime de semer ce qu'un fils doit moissonner, de planter ce qui croitra pour lui, et de pressentir la reconnaissance qu'un jour il vous devra ! Ah, mon père, ils se sont bien gardés, vos moines, de vous parler de ce bonheur digne du ciel !

LE ROI, *faiblement ému.*

O mon fils, mon fils ! tu te condamnes toi-même. Ce bonheur que tu me pains si bien, tu ne me le fis jamais sentir.

CARLOS.

J'en prends le ciel à témoin ! — Vous-même m'avez banni de votre cœur comme de vos conseils. Jusqu'ici, jusqu'à ce jour, vous ne m'avez pas accordé la moindre part au gouvernement : jusqu'ici le prince héréditaire d'Espagne fut un étranger, un prisonnier sur le sol dont il doit un jour devenir le maître. Cela était-il juste ? cela était-il convenable ? Combien de fois, mon père, combien de fois j'ai baissé les yeux en rougissant, lorsque les ambassadeurs étrangers, lorsque les gazettes m'apprenaient ce qui se passait à Aranjuez.

LE ROI.

Ton caractère est encore trop ardent ; tu ne saurais que renverser.

CARLOS.

Occupez-moi à renverser. Mon caractère est impétueux, il est vrai. Mais déjà je

compte vingt-trois années, et la gloire ne me connaît pas encore. Mon génie s'éveille, je le sens. Le destin qui me fit naître pour le trône a secoué mon sommeil; il veut que je paye ma dette, et les heures perdues de ma jeunesse m'accusent hautement. Il est venu ce beau moment, qui me redemande avec usure le temps que j'ai perdu! L'histoire de l'univers, la gloire de mes aïeux, et la voix tonnante de la renommée retentissent à mon oreille. Le temps est venu de faire ouvrir devant moi les barrières de l'honneur. — O mon roi, oserais-je vous exprimer le vœu qui m'a conduit devant vous?

LE ROI.

Encore une prière? Parle.

CARLOS.

La sédition se propage en Brabant: l'opiniâtreté des rebelles réclame une vigoureuse et sage résistance. C'est le duc que vous leur opposez; c'est lui qui doit marcher en Flandre à la tête de l'armée; il a reçu des pouvoirs souverains de son roi. Combien j'envie cet emploi, qui conviendrait si bien au fils de Philippe, à son début dans le chemin de la gloire! Sire, confiez-moi cette armée: je suis aimé des Flamands. Ma tête vous répond de leur fidélité.

LE ROI.

Tu n'y penses pas? cet emploi exige un homme..., et ta jeunesse...

CARLOS.

Oui, mon père, un homme... D'Albe ne fut jamais un homme.

LE ROI.

La terreur seule peut comprimer la rébellion : la compassion serait une extravagance. Ton âme est sensible, mon fils ; le duc d'Albe est craint. Renonce à ta prière.

CARLOS.

Envoyez-moi en Flandre, à la tête de votre armée. Ayez quelque confiance dans cette âme sensible. Le nom du fils de Philippe, devant mes étendards, triomphera ; là où les bourreaux du duc d'Albe ne feront que dévaster. Je vous le demande à genoux, c'est la première grâce que je vous demande. Mon père, confiez-moi le sort de la Flandre.

LE ROI, jetant sur Carlos un regard pénétrant.

Confier ma meilleure armée à ton ambition... le poignard à mon assassin ?

CARLOS.

O Dieu ! sont-ce là les progrès que j'ai faits près de vous ? Est-ce là le fruit d'un entretien si long-temps désiré ? (Après quelques réflexions, d'un air sérieux et radouci : ) Parlez-moi avec plus de douceur. Ne me renvoyez pas ainsi. Je ne pourrais m'éloigner de vous, accablé d'aussi terribles soupçons ; non, je ne vous quitterai pas,

l'ame navrée de douleur ! Parlez-moi avec plus de bonté, c'est ma dernière espérance, mon unique prière. Je ne puis supporter, je n'ose envisager avec la fermeté d'un homme, que vous me refusiez tout, absolument tout. Trompé dans mon attente, déchu de mon espoir le plus doux, je sortirais de votre présence ! Albe et Domingo triompheraient en ces mêmes lieux où votre fils a gémi dans la poussière ! La foule tremblante des courtisans et des grands, la pâle troupe des moines étaient là, lorsque vous m'avez accordé la faveur solennelle de m'entendre. Ne me faites pas rougir ; ne déchirez pas mon cœur, en me livrant comme un vil jouet à toute la cour ; si d'autres abusent de vos faveurs, ne laissez pas dire que Carlos n'a pu rien obtenir de vous. Pour preuve de l'estime que vous daignez m'accorder, envoyez-moi en Flandre avec l'armée.

LE ROI.

Ne renouvelle plus tes instances, ou la colère de ton roi...

CARLOS

J'ose m'y exposer, et je vous supplie pour la dernière fois. Confiez-moi la Flandre ; je veux et je dois abandonner l'Espagne. Il me semble qu'en ces lieux je suis sous la hache du bourreau. Je ne puis plus respirer sous le ciel de Madrid ; il pèse sur mon cœur comme le remords. Un climat étranger calmera mes douleurs. Si ma vie

vous est chère, envoyez-moi promptement en Flandre.

LE ROI, *avec une modération affectée.*

Des maux pareils aux tiens, mon fils, exigent de grandes précautions, et les secours du médecin. Tu resteras en Espagne, et le duc partira pour la Flandre.

CARLOS, *hors de lui-même.*

Qu'entends-je ? Grand Dieu, veillez sur moi !

LE ROI.

Arrête. Que veulent dire ces traits, ces yeux ardents ?

CARLOS, *d'une voix tremblante.*

Mon père, votre arrêt est-il irrévocable ?

LE ROI.

Le roi l'a prononcé.

CARLOS.

Tout est fini. (*Il sort précipitamment.*)

### SCÈNE III.

LE ROI. Il reste quelque temps absorbé dans de sombres réflexions ; LE DUC D'ALBE s'approche.

LE ROI.

Duc, à chaque moment soyez prêt à partir pour Bruxelles.

ALBE.

Sire, tout est prêt.

LE ROI.

Vos pouvoirs sont déjà signés dans mon cabinet. En attendant, prenez congé de la reine, et avant votre départ, montrez-vous chez l'infant.

ALBE.

Je viens de le voir sortir furieux de cette salle. Mais vous-même, sire, vous paraissez agité... profondément ému... — Peut-être cet entretien...

LE ROI, après avoir fait quelques pas.

On a parlé de vous; (*Attachant les yeux sur lui.*) — Je puis apprendre sans peine que Carlos hait mes conseillers; mais je vois avec déplaisir qu'il les méprise. (*D'Albe pâlit, et veut répondre.*) Point de réponse; je vous permets de vous réconcilier avec le prince.

ALBE.

Sire!

LE ROI.

Dites-moi: qui me parle le premier des projets coupables de mon fils? Je vous écoutai alors, et lui, je ne voulus point l'entendre. Je veux avoir des preuves, duc. Désormais Carlos s'approchera plus près de mon trône. Allez.

(*Le roi rentre dans son cabinet. Le duc sort par une autre porte.*)

## SCÈNE IV.

Un vestibule de l'appartement de la reine.

DON CARLOS entre par la porte principale en parlant à un page. Les gens de la cour, qui se trouvaient dans l'antichambre, se retirent à son approche.

CARLOS.

UNE lettre à mon adresse ! — Pourquoi cette clef ? — et toutes deux remises avec tant de mystère ! Approche. De qui les as-tu reçues ?

LE PAGE, *d'un air mystérieux.*

Si je ne me trompe, d'une dame qui aime mieux être devinée que nommée.

CARLOS, *reculant.*

D'une dame ! (*Il examine le page plus attentivement.*) Comment ? — Qui es-tu donc ?

LE PAGE.

Un page de sa majesté, de la reine.

CARLOS, *épouventé, marche à lui, et lui met la main sur la bouche.*

Tais toi, ou tu es mort ; je sais tout. (*Il rompt brusquement le cachet, et se retire à l'extrémité de la salle pour lire la lettre. Pendant ce temps le duc d'Albe passe près du prince sans être aperçu de lui, et entre dans l'appartement de la*

*reine. Carlos tremble, rougit et pâlit tour à tour. Après qu'il a lu, il est long-temps muet et a les yeux fixés sur la lettre; enfin il se tourne vers le page.) Elle-même t'a remis cette lettre?*

LE PAGE.

Oui, elle-même.

CARLOS.

*Elle-même t'a remis cette lettre? Ne cherche pas à m'abuser. Je n'ai jamais vu une ligne écrite de sa main. Parle : je dois te croire puisque tu me l'assures; avoue-le moi... tu as voulu me tromper?*

LE PAGE.

Vous...!

*CARLOS jette les yeux sur la lettre, et examine le page avec beaucoup d'attention; il semble se défier de lui.*

As-tu encore des parens? Ton père sans doute sert le roi, il est né en Espagne?

LE PAGE.

*Il a perdu la vie à Saint-Quentin; il était colonel de la cavalerie du duc de Savoie, et se nommait Alonzo, comte de Hénarès?*

*CARLOS prend le page par la main et tient les yeux attachés sur lui.*

Le roi t'a remis cette lettre.

LE PAGE, *avec sensibilité.*

Ah! prince, quel soupçon !..

CARLOS *lit la lettre.*

« Cette clef ouvre les appartemens intérieurs  
 » du pavillon de la reine. Le plus éloigné de tous  
 » est un cabinet à l'abri de toute surprise. C'est  
 » là que l'amour peut hautement avouer ce que  
 » jusqu'ici il n'osa exprimer que par des regards;  
 » l'amant timide sera écouté, et un prix bien  
 » doux est réservé à l'amant discret. » ( *Comme  
 revenu d'une espèce de stupeur.* ) Ce n'est pas  
 un songe ! ma tête ne s'égare pas.... ! c'est bien  
 là ma droite, mon épée... ! voici des lignes tra-  
 cées dans cet écrit. Il n'y a pas d'illusion... Je  
 suis aimé, je le suis ; je suis le plus fortuné de  
 tous les mortels, je suis aimé. ( *Il est hors de lui  
 et lève les mains au ciel.* )

LE PAGE.

Venez, prince : je vous conduirai...

CARLOS.

Ah ! laisse-moi reprendre mes sens. Tant de  
 félicité me donne tous les frémissemens de la  
 joie. Aurais-je pu jamais me flatter d'un espoir  
 aussi séduisant ? aurais-je pu y songer seule-  
 ment ? quel mortel s'atoutumerait subitement  
 à devenir un dieu ? Qui étais-je, et qui suis-je  
 maintenant ? Tout est changé autour de moi. Un

autre ciel m'éclaire, un autre soleil me luit...  
elle m'aime !

LE PAGE.

O ciel ! qu'allez-vous faire ? vous oubliez donc...

CARLOS, *frappé d'une terreur soudaine.*

Le roi ! mon père ! ( *Il regarde en rougissant autour de lui, et commence à se recueillir.* ) Ah ! cela est affreux ! Qui, tu as raison, mon ami, je te rends grâce, je n'étais plus à moi-même. Que je sois forcé de taire mon bonheur, de le renfermer dans mon sein, oui, voilà qui est affreux. ( *Prenant le page par la main.* ) Écoute ; que ce que tu as vu aujourd'hui, que même ce que tu n'as pas vu, demeure à jamais au fond de ton cœur comme dans un tombeau. Maintenant, pars, je m'y trouverai : hâte-toi, on pourrait nous surprendre. ( *Le page veut sortir.* ) Écoute, encore un mot. ( *Le page revient. Carlos lui pose une main sur les épaules, et le regarde d'un air sérieux.* ) Tu emportes de ces lieux un secret terrible ; poison violent, il briserait le vase qui le renferme... Fais en sorte que ta physionomie ne te trahisse pas et que tes yeux ne dévoilent jamais le secret de ton âme. Ressemble à la trompette qui reçoit le son, le rend, mais ne l'entend pas. Tu es jeune... continue de le paraître ; montre la gaieté de ton âge. Ah ! que celle qui t'a choisi pour es mes-

sage a montré de prudence ! Ce n'est pas parmi les enfans que le roi trouvera des délateurs.

LE PAGE.

Et moi, prince, je suis fier d'être plus riche que le roi, en possédant un secret qu'il ignore.

CARLOS.

Jeune insensé ! voilà précisément ce qui doit te faire trembler. S'il arrive que nous nous rencontrions en public, n'approche de moi que d'un air craintif et respectueux ; que la vanité ne te séduise jamais au point de faire remarquer que l'infant a des bontés pour toi. Ton plus grand crime, mon ami, serait de me plaire. Ce que tu auras désormais à me dire, ne l'exprime jamais par des paroles, ne le confie jamais à tes lèvres. Ne corresponnds pas avec moi par la voie ordinaire qui transmet la pensée ; tes signes, tes regards m'en apprendront assez. Je comprendrai le moindre de tes gestes. L'air, le jour qui nous éclaire, tout appartient à Philippe. Les murs ont des oreilles qui lui sont vendues. — On vient. (*L'appartement de la reine s'ouvre. Le duc d'Albe paraît.*) Sors, nous nous reverrons.

LE PAGE.

Prince, ne manquez pas de vous rendre à l'appartement indiqué. (*Il s'en va.*)

CARLOS.

C'est le duc. — Non, non, je m'y trouverai.

## SCÈNE V.

DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

ALBE. 

Deux mots, prince.

CARLOS.

Je ne puis... je ne puis... une autre fois... (*Il veut s'en aller.*)

ALBE.

Ce lieu sans doute n'est pas le plus convenable.. Peut-être aimeriez-vous mieux, prince, me donner audience dans votre appartement?

CARLOS.

Pourquoi? mais ne sommes-nous pas bien ici... Eh bien, parlez, et soyez court.

ALBE.

J'ai à remercier avec respect votre altesse de la faveur qu'elle m'a fait obtenir...

CARLOS.

À moi!... des remerciemens?... pourquoi?... le duc d'Albe me rendre grâce!

ALBE.

Oui, prince, car à peine aviez-vous quitté l'appartement du roi que j'ai reçu l'ordre de partir pour Bruxelles.

CARLOS.

Pour Bruxelles! Oui, je sais.

ALBE.

A quel autre qu'à vous, prince, pourrais-je attribuer cette haute marque de la confiance du roi ?

CARLOS.

A moi? Non, je le répète, non pas à moi.... Vous partez... Partez, et que le ciel bénisse vos travaux!

ALBE.

Rien de plus, prince? vous m'étonnez. Vous n'avez point d'ordres à me donner pour la Flandre?

CARLOS.

Pourquoi donc? — Et quels ordres?

ALBE.

Cependant il semblait, il y a peu de jours, que le sort de ce pays exigeait la présence de don Carlos.

CARLOS.

Que voulez-vous dire...? Oui, cela est possible. Autrefois on pensait ainsi, mais aujourd'hui tout est bien... tout est bien, très-bien, au mieux.

ALBE.

J'entends avec surprise...

CARLOS.

Vous êtes un grand général, tout le monde le sait. L'envie même est forcée de l'avouer. Moi, moi, je ne suis qu'un jeune homme; c'est ce que le roi a pensé. Le roi ne peut se tromper, non, il ne le peut pas; maintenant je le pense; je suis content; qu'il n'en soit plus question. Je vous souhaite toute prospérité. Je ne puis m'arrêter plus long-temps; je suis pressé... nous nous verrons demain... ou si vous voulez, à votre retour de Bruxelles.

ALBE.

Comment?

CARLOS.

Le temps est propice. Vous traverserez le Milanais, la Lorraine, la Bourgogne et l'Allemagne. L'Allemagne? oui l'Allemagne, où votre nom est si célèbre... Nous sommes au mois d'avril... mai... juin... en juillet, à peu près, ou au plus tard dans les premiers jours d'août, vous serez à Bruxelles. Je ne doute pas que le bruit de vos victoires ne retentisse bientôt à nos oreilles; vous vous rendrez digne de toute notre confiance.

ALBE, avec aigreur.

Digne de votre confiance... ! moi? peut-être en avouant quelle est la mesure de ma nullité...

CARLOS, avec dignité et fierté.

Vous êtes sensible, duc... et avec raison. J'aurais dû, je l'avoue, avoir plus de ménagement

pour vous, et ne point vous combattre avec des armes que vous ne pouvez employer contre moi.

ALBE.

Je ne le pouvais pas... ?

CARLOS *lui présente la main en souriant.*

Duc ! je suis fâché que le temps ne me permette pas de terminer avec vous ce noble différend. Une autre fois...

ALBE.

Prince, nous ne nous entendons pas ; les choses se présentent à nous sous des rapports opposés. Vous, par exemple, vous me parlez comme si vous aviez vingt ans de plus, et moi je me reporte au temps où vous aviez vingt années de moins.

CARLOS.

En bien !

ALBE.

Jé me rappelle combien de nuits passées avec sa belle épouse, avec votre mère la princesse de Portugal, le roi aurait sacrifiées pour acquérir à son service un bras tel que le mien. Il n'ignorait pas qu'il est plus aisé de perpétuer les monarchies que les monarques, qu'il est plus facile de donner des rois au monde, que des mandes aux rois.

CARLOS.

Il est vrai, duc d'Albe... Cependant...

ALBE.

Il n'ignorait pas combien de sots de sang, du sang de son peuple il fallait verser, avant que quelques gouttes du sien pussent produire un roi.

CARLOS.

Il est vrai, très-vrai ; et vous avez dit en deux mots tout ce que l'orgueil du mérite peut opposer à l'orgueil de la fortune. Cependant, où voulez-vous arriver, duc d'Albe ?

ALBE.

Malheur à l'enfant d'un roi encore au berceau, qui se rit des protecteurs de sa faible existence ! Il lui est doux de s'endormir au sein de nos victoires ! il voit le trône couvert de pierres, et non les cicatrices des guerriers qui les ont payées. Ce glaive dicta les lois espagnoles à des peuples étrangers ; je l'ai porté devant l'étendard de la croix, et dans des régions païennes et sauvages, j'ai tracé des sillons sanglans prêts à recevoir les semences de la foi. Dieu jugeait dans le ciel, et moi sur la terre.

CARLOS.

Dieu ou l'enfer, n'importe ; vous étiez son bras droit, je le sais ; mais n'en parlons plus, je vous en prie. Je voudrais pouvoir me défendre de certains souvenirs..... J'honore le choix de mon père ; il a besoin d'un duc d'Albe... ce n'est pas parce qu'il en a besoin que je lui

porte envie. Vous êtes un grand homme... cela peut être... je veux le croire ; seulement je crains que vous ne soyez venu de quelques centaines d'années trop tôt... Un duc d'Albe ne devait paraître qu'à la fin des siècles. Lorsque les crimes des hommes auraient lassé la patience du ciel, lorsque , la mesure des iniquités humaines étant à son comble , Dieu aurait eu besoin d'un ange exterminateur, il l'eût trouvé en vous , et vous..... vous eussiez été alors à votre place. — O superbes contrées ! ô ma Flandre chérie ! il n'y faut plus penser... Cessons cet entretien, On dit que vous emportez une ample provision de sentences de mort signées d'avance. La prévoyance est louable ; ainsi vous ne trouverez plus d'obstacles à vos projets.... O mon père , que je compris mal tes intentions ! je t'accusais en secret parce que tu m'as refusé un emploi qui exigeait un duc d'Albe. Je te rends grâces ! tu m'as donné une preuve bien douce de tes bontés pour moi.

ALBE.

Prince, ce mot mériterait....

CARLOS.

Quoi ?

ALBE.

Ce que votre rang me défend d'exiger.

CARLOS, *s'armant.*

Vengeance ? Je la demande moi-même. —  
Armez-vous, duc.

ALBE, *froidement.*

Contre qui?

CARLOS, *se précipitant sur lui.*

Défendez-vous, ou je vous perce le sein.

ALBE *tire son épée.*

Eh bien! puisqu'il le faut...

(*Ils combattent.*)

## SCÈNE VI.

LA REINE, DON CARLOS, LE DUC  
D'ALBE.

LA REINE, *épouvantée, sort de son appartement.*

DES épées nues! (au prince, d'une voix impérieuse) Carlos!

CARLOS, *frappé par la présence de la reine, laisse tomber son bras, et reste muet. Il se précipite ensuite vers le duc, et l'embrasse.*

Réconcilions-nous, duc : que tout soit oublié! (Il se jette aux pieds de la reine, se relève brusquement, et sort éperdu.)

ALBE *reste immobile de surprise, et les observe avec la plus grande attention.*

Par le ciel, tout cela est inconcevable!

LA REINE. *Après un moment d'irrésolution elle se retire lentement vers son appartement, et se retourne près de la porte.*

Duc d'Albe!

(*Le duc la suit dans son appartement.*)

## SCÈNE VII.

Le cabinet de la princesse d'Eboli.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, UN PAGE.

( *La princesse, vêtue avec beaucoup de goût, mais simplement, joue du luth et chante, lorsque le page vient.* )

EBOLI.

VIENT-IL ?

LE PAGE.

Etes-vous seule ? Je suis surpris de ne pas le voir déjà ici ; il va paraître à l'instant.

EBOLI.

Est-il bien vrai ?..... C'est bien décidé ; il viendra ?

LE PAGE.

Il suit mes pas. Ah ! princesse, que vous êtes aimée ! jamais personne ne le fut autant que vous. De quelle scène j'ai été témoin !...

EBOLI *l'attire à elle avec impatience.*

Réponds. Tu lui as parlé ? Qu'a-t-il dit ? réponds moi ? t'a-t-il bien accueilli ? quelles ont été ses paroles ? a-t-il eu l'air confus, agité ? a-t-il deviné la personne qui lui a envoyé la clef ? Réponds donc ?.... N'aurait-il pas deviné ? n'a-t-il rien deviné, ou aurait-il imaginé quelque autre



Tu ne réponds pas... ? Ah ! quelle maladresse ! rougis de ta gaucherie ! Combien tu me fatigues !

LE PAGE.

Princesse, je n'ai le temps de rien dire... Je lui ai remis le billet et la clef dans l'antichambre de la reine ; il m'a paru bien surpris, et m'a longtemps examiné quand je lui ai dit qu'une dame m'envoyait.

EBOLI.

Il a été surpris ? Continue, continue, c'est vraiment enchanteur !...

LE PAGE.

Je voulais en dire davantage ; mais alors, en pâlisant, il m'a pris la lettre, et me regardant avec des yeux menaçans, il m'a dit : Je sais tout. Enfin il a lu la lettre avec une grande agitation ; il tremblait même avant de la lire.

EBOLI.

Il a dit qu'il savait tout ?

LE PAGE.

Et il m'a demandé plusieurs fois si vous m'aviez remis cette lettre vous-même, si c'était bien vous-même.

EBOLI.

Moi-même ! Il t'a donc dit mon nom ?

LE PAGE.

Non, il n'a pas dit votre nom. Il craignait,



m'a-t-il dit, les espions qui pourraient tout rapporter au roi.

EBOLI, *surprise.*

Voilà donc ce qu'il a dit?

LE PAGE.

Il importerait beaucoup au roi, a-t-il ajouté, d'avoir connaissance de cette lettre.

EBOLI.

Au roi! As-tu bien entendu? au roi! Est-ce-là l'expression dont il s'est servi?

LE PAGE.

Oui; il a dit que cette lettre était un mystère dangereux, il m'a recommandé la plus grande prudence dans mes paroles, et même dans mes regards, afin que le roi n'ait aucun soupçon.

EBOLI, *après quelques réflexions, surprise et étonnée.*

Il n'y a pas de doute; oui, c'est bien cela. Il a pressenti cette aventure. — Cela est bien étrange, qui a pu l'en instruire? comment.... Mais puis-je le demander? rien n'échappe aux regards si clairvoyans de l'amour. Parle, continue.... Il a lu la lettre?

LE PAGE.

Son bonheur était si grand, disait-il, qu'il en était épouvanté; il n'aurait jamais osé s'en flatter. Malheureusement le duc d'Albe est entré dans la salle, et nous a forcés...

EBOLI.

Mais, au nom de Dieu, que nous importe le duc...? Où donc est-il? combien il tarde! pourquoi ne vient-il pas? tu t'es sans doute trompé? Quel bonheur il perd par un si long retard, tandis que tu me racontes le bonheur qu'il se promet!

LE PAGE.

Peut-être le duc...

EBOLI.

Encore le duc? Qu'a-t-il à faire ici? qu'a de commun ma tranquille félicité avec le bruit des armes? Ne pouvait-il pas le laisser ou le renvoyer? Ah! ton prince connaît aussi peu l'amour que le cœur des femmes, il ne connaît pas le prix de chaque minute.... Tais-toi, tais-toi; on vient. Sors, c'est le prince. (*Le page sort.*) Où donc est mon luth? Il doit me surprendre; mon chant doit servir de signal.

## SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE D'EBOLI, DON CARLOS.

(*La princesse se jette sur une ottomane, et joue sur son luth. Carlos entre d'un pas précipité dans le cabinet, reconnaît la princesse, et reste comme frappé de la foudre.*)

CARLOS.

O CIEL! où suis-je?

EBOLI *laisse tomber le luth, et va au-devant de lui.*

Ah, prince! est-ce bien vous?

CARLOS, *dans un désordre affreux.*

Où suis-je! ô ciel! Affreuse méprise! je ne suis pas où je croyais être.

EBOLI, *avec finesse.*

Carlos, vous êtes habile à découvrir l'appartement d'une femme que vous saviez être seule?

CARLOS, *hésitant.*

Pardonnez..., princesse..., l'antichambre était ouverte.

EBOLI.

Vous vous trompez, prince : je crois bien... l'avoir fermée moi-même.

CARLOS.

Vous croyez... mais vous n'en êtes pas sûre... vous le croyez seulement, et sans doute c'est une erreur. Votre intention a été de la fermer et... j'en suis persuadé.... Mais vous ne l'avez pas fermée. Bien certainement, elle était ouverte.... J'ai entendu jouer du luth.... N'est-ce pas du luth?... (*Il regarde de tous côtés.*) Oui ; le voici justement.... Dieu le sait : j'aime cet instrument à la fureur. Je suis tout oreille quand je l'entends ; et je me suis précipité dans ce cabinet, pour voir de près l'aimable personne dont les sons enchanteurs avaient pénétré jusqu'à mon âme.

EBOLI.

Charmante curiosité ! qui pourtant.... s'est  
 bie tôt affaiblie , comme je vois. (*Après quelque  
 silence , et avec expression.*) Ah ! je dois estimer  
 l'homme discret qui , pour épargner une femme,  
 montre autant de délicatesse.

CARLOS.

Princesse , je sens moi-même que j'aggrave  
 mes torts au lieu de les diminuer. Ne m'imposez  
 pas un rôle que je ne suis pas capable de rem-  
 plir. Vous cherchiez dans ce cabinet un abri  
 contre les regards indiscrets ; vous vouliez, loin  
 des hommes , être quelques momens à vous-  
 même. Je suis si malheureux, que je me montre,  
 et qu'aussitôt ce beau songe est troublé. Souffrez  
 donc que je m'éloigne.... (*Il va pour sortir.*)

EBOLI , *frappée de surprise , mais prenant bientôt  
 un air assure.*

Prince , cela n'était pas bien.

CARLOS.

Princesse , je devine le motif de votre retraite  
 dans ce cabinet , et je respecte ce modeste em-  
 barras. Malheur à l'homme dont le trouble d'une  
 femme encourage l'audace ! Moi , quand une  
 femme tremble en ma présence , je suis timide.

EBOLI.

Est-il possible ? un jeune homme , le fils d'un  
 roi , scrupuleux jusqu'à ce point ! Oui , prince ,

maintenant vous pouvez rester, je vous en prie moi-même. Une jeune fille n'aurait rien à craindre auprès de vous. Savez-vous, prince, que votre apparition soudaine m'a surprise au moment où je jouais mon ariette favorite. (*Elle le conduit vers le sofa, et reprend son luth.*) Je veux la jouer encore : votre punition sera de m'entendre.

CARLOS *s'assied, avec quelque contrainte, à côté d'elle.*

Cette punition est aussi douce pour moi que l'était ma faute ; et le sujet en était si beau, si touchant, que je l'entendrais avec plaisir une seconde fois.

EBOLI.

Quoi ? vous avez tout entendu ? Cela est affreux, prince. — L'amour, je crois, en était le sujet ?

CARLOS.

Et, si je ne me trompe, l'amour heureux ; rien de plus touchant à entendre d'une belle bouche... , mais plus touchant que vrai.

EBOLI.

Plus touchant que vrai ! vous en doutez donc ?

CARLOS, *d'un air sérieux.*

Je doute que Carlos et la princesse Eboli puissent s'entendre quand il s'agit d'amour. (*La princesse est interdite ; il s'en aperçoit et con-*

*tinue avec une galanterie légère.* ) Eh ! qui pourrait croire qu'une passion tourmente votre cœur, lorsqu'on voit ce teint de lis et de rosès ! La princesse Eboli peut-elle soupirer en vain, et sans attendre amour pour amour ? Non , celui-là connaît seul l'amour , qui aime sans espoir.

EBOLI, *avec sa gaité précédente.*

Ah , prince ! que dites-vous ? quittez ce ton si triste. — Quel malheur semble vous poursuivre , et surtout aujourd'hui ? (*Le prenant par la main ; et d'un air caressant.*) Prince , vous n'êtes pas content. Vous souffrez , prince ?... vous souffrez beaucoup.... ! Cela est-il croyable ? vous souffrir... ! vous appelé par le droit de la naissance à gouverner le monde , doué de tous les dons de la nature et de toutes les félicités d'ici-bas : vous fils d'un grand roi et bien plus encore ; vous qui , dès l'âge le plus tendre , effaciez par mille heureuses qualités l'éclat du trône qui vous attend.... vous qui avez captivé les suffrages de cette aimable moitié du genre humain, des femmes , dont le jugement suprême décide sans appel du mérite et de la gloire des hommes ; vous qui n'avez qu'à paraître pour triompher , qui enflammez tous les cœurs , quand même vous restez froid et insensible.... vous dont l'amour donnerait à une heureuse mortelle toutes les joies du paradis !... Et l'homme à qui la nature avare pour les autres a prodigué tant de

dons, serait malheureux ! O ciel ! toi qui lui donnas tout, pourquoi lui as-tu refusé des yeux pour voir ses conquêtes !

CARLOS, *qui pendant tout ce temps était absorbé dans ses réflexions, revient à lui ; lorsque la princesse a fini, il se relève précipitamment.*

Princesse, cela est charmant, admirable !  
Chantez-moi encore ce passage...

EBOLI *le regarde avec étonnement.*

Carlos, où donc étiez-vous ?

CARLOS *se lève encore.*

Ah Dieu.... ! vous me le rappelez. Je dois....  
je dois me rendre à l'heure même...

EBOLI *le retient.*

Où donc ?

CARLOS, *dans un trouble extrême.*

Là, là... vous le savez bien. Mais non... je  
vais sortir... Je ne sais quel nuage de feu s'ap-  
pesantit sur ma tête.

EBOLI *le retient avec vivacité.*

Qu'avez-vous ? pourquoi cette conduite si  
étrange, si inconcevable ? ( *Carlos reste et de-  
vient pensif ; elle saisit ce moment pour l'attirer  
sur le sofa.* ) Vous avez besoin de repos, cher  
Carlos, vous êtes agité. Asseyez-vous ici ; chas-  
sez ces noires idées. Peut-être ignorez-vous ce  
qui oppresse votre cœur ; interrogez-vous vous-  
même, et si vous ne l'apprenez pas..., aucun

chevalier, aucune dame ne serait-elle digne de vous guérir... de connaître du moins...

CARLOS, *distrain*.

Peut-être la princesse Eboli...

EBOLI, *avec gaieté et promptitude*.

Serait-il possible ?

CARLOS.

Donnez-moi une lettre pour mon père, une lettre de recommandation. On dit que vous avez beaucoup d'influence sur lui.

EBOLI.

Qui vous l'a dit ? Ah ! c'est là le soupçon qui l'a rendu muet ?

CARLOS.

Sans doute, c'est déjà la chronique du jour. J'étais résolu de partir pour le Brabant et d'y faire mes premières armes. Mon père ne le veut pas ; ce bon père craint que le commandement d'une armée ne me fatigue la poitrine.

EBOLI.

Carlos, vous me jouez, vous voulez m'échapper par ces détours. Regardez-moi un peu, dissimulé ! Celui qui ne songe qu'aux exploits militaires, celui-là, dites-le-moi, peut-il s'abaisser jusqu'à dérober aux dames des rubans, et... pardonnez-moi (*elle écarte légèrement la fraise de son collet qui renfermait un ruban*), les conserverait-il avec autant de soin ?

CARLOS , *reculant de surprise.*

Princesse , c'en est trop ; je suis trahi , on ne peut vous tromper. Le démon vous inspire.....

ÉBOLI.

Et vous êtes étonné de si peu de chose ? Je pourrais , mon cher prince , rappeler à votre mémoire des faits , des anecdotes... Ah ! voyons , interrogez-moi : si les illusions d'une âme ardente , si un mot fugitif et que le vent emporte , si un sourire qui disparaît devant la pensée , si un geste , une démarche que le cœur n'a point commandée ; si tout cela m'est encore présent , décidez si j'ai dû entendre ce que vous avez voulu me faire entendre.

CARLOS.

Il y a vraiment de la témérité de ma part ; et cependant j'y consens. Vous m'assurez de lire dans mon cœur des secrets qui me sont inconnus à moi-même ?

ÉBOLI , *d'un air sérieux.*

Non , prince , je ne le puis... Voyez autour de vous. Vous n'êtes pas ici dans les appartemens de la reine... Vous restez interdit , vous avez rougi ? Ah ! sans doute , qui pourrait être assez habile , assez téméraire pour observer Carlos , lorsqu'il croit que personne ne l'observe ? Comment aurait-on pu voir qu'au dernier bal de la cour il a laissé la reine et s'est précipité au milieu

des danseurs pour offrir sa main à la princesse Eboli ? Le roi lui-même, qui parut en ce moment, a remarqué cet excès de politesse.

CARLOS, *avec un sourire ironique.*

Quoi ! lui aussi ? Ah ! chère princesse, croyez qu'il ne dut y rien trouver d'étrange.

EBOLI.

Et cette scène qui se passa dans la chapelle de la cour, et qui sans doute n'est plus présente à votre mémoire. Vous étiez prosterné aux pieds de la Sainte-Vierge, et dans le feu de la prière, quand soudain, — était-ce votre faute ? — la robe d'une dame fit un léger bruit derrière vous ; on vit alors le fils courageux de Philippe trembler : la prière expira sur ses lèvres. Dans le transport de la passion... c'était vraiment une scène touchante... vous saisîtes la main glacée de la mère de Dieu, et vos baisers brûlans s'imprimèrent sur le marbre.

CARLOS.

Vous n'avez pas bien vu, princesse, c'était piété.

EBOLI.

Oh oui ! alors ! c'est bien différent... ! Était-ce aussi la crainte de perdre qui engagea Carlos, jouant aux cartes avec la reine et moi, à me dérober avec un talent merveilleux ce gant (Carlos tressaille et paraît embarrassé) que

peu d'instans après il jeta sur la table au lieu d'une carte.

CARLOS.

O Dieu ! Dieu ! qu'ai-je fait ?

ÉBOLI.

Rien que vous deviez désavouer, j'aime à le croire. — Je fus agréablement surprise lorsqu'inopinément il me tomba dans les mains un billet que vous aviez caché dans ce gant ? Ah, prince ! c'était la romance la plus touchante.

CARLOS, *l'interrompant.*

Un morceau de poésie, rien de plus. Mon imagination se plaît quelquefois à rassembler des idées bizarres que le même moment voit naître et mourir ; voilà tout. Ne parlons plus de cela.

ÉBOLI, *reculant étonnée et l'observant quelque temps à une certaine distance.*

Non, non, c'en est trop. Toutes mes preuves tombent devant cette inconcevable dissimulation. (*Elle se tait quelques momens.*) Mais, quoi ! — peut-être est-ce le triomphe des hommes de préparer leur félicité sous l'apparence de la froideur ? oh oui... (*Elle s'approche du prince, le regarde incertaine.*) Prince, daignez enfin vous ouvrir à moi. Je trouve devant mes pas une barrière magique qu'une main humaine ne peut renverser.

CARLOS.

Et moi peut-être aussi.

EBOLI , après un long silence.

Eh bien, prince ! je suis enfin résolue à parler. Soyez mon juge. Vous êtes un homme généreux, un prince, un chevalier ; je me jette entre vos bras. Vous me sauverez, prince ; et si ma perte est jurée vous m'accorderez votre pitié ; vous me plaindrez. (*Le prince s'approche d'elle avec une surprise mêlée de crainte et d'intérêt.*) Un odieux favori de Philippe demande ma main : Ruy Gomez, comte de Silva. Le roi l'ordonne ; je suis vendue à son valet.

CARLOS , avec feu.

Vendue ! encore vendue ! O ciel ! et par l'homme qui, en Espagne, trafique de tout ce qui existe.

EBOLI.

Ecoutez tout. Ce n'est pas assez qu'on m'ait sacrifiée à la politique, on en veut encore à ma vertu. Lisez cet écrit, il pourra démasquer ce saint homme. (*Carlos prend le papier, et écoute la princesse avec attention sans se donner la peine de le lire.*) Qui pourra me sauver, prince ? jusqu'ici ma fierté a défendu ma vertu ; mais enfin...

CARLOS.

Vous avez succombé ? Ah ! non, non, Dieu ! j'espère que non !

EBOLI, *avec noblesse et fierté.*

J'aurais succombé ! misérable supposition ! O faiblesse des esprits-forts , de comparer le bonheur de l'amour à une vile marchandise qui s'achète ! L'amour est le seul bien sur la terre qui ne peut être acheté qu'en échange de l'amour. L'amour est le prix de l'amour. C'est cet inestimable diamant que je dois donner ou enfouir sans en avoir jamais joui. C'est ainsi que ce fameux négociant qui , méprisant l'or de Rialto et la honteuse avarice des rois , rendit sa perle à la mer , trop fier pour la vendre au-dessous de sa valeur.

CARLOS.

O Dieu ! que cette femme est belle !

EBOLI.

Soit caprice ou vanité , n'importe ; je ne partage point mes plaisirs ; je donne tout au seul homme que mon cœur a choisi ; je donne une fois seulement , mais pour jamais. Mon amour ne fera qu'un heureux , qu'un seul , mais il sera un dieu pour moi et par moi. Cette touchante harmonie des âmes , les baisers de l'amour , ces plaisirs qu'on goûte à l'ombre du mystère dans les bras de la volupté , cette céleste magie de la beauté , sont les couleurs du même rayon , sont les feuilles d'une même fleur ; et je pourrais , insensée , en arracher une de son superbe calice pour la donner à un autre ? je pourrais dé-

grader la majesté de la femme jusqu'à réchauffer les derniers jours d'un vicillard libertin !

CARLOS, *à part.*

Dieu ! Madrid possédait une telle femme ; et c'est aujourd'hui seulement que je l'apprends !

EBOLI.

Depuis long-temps j'aurais abandonné la cour, le monde même, je me serais enterrée vivante dans un cloître ; mais un seul lien me retient, qui m'attache au monde, c'est une illusion peut-être ; mais qui m'est chère. J'aime, et.... je ne suis point aimée.

CARLOS, *s'approchant d'elle avec feu.*

Vous l'êtes, j'en atteste le ciel ! vous l'êtes, je vous le jure, et au-delà de toute expression.

EBOLI.

Vous le jurez ? Ah ! c'est un ange qui me parle ? Oui, si vous le jurez, Carlos, je le crois ; oui, oui, je suis aimée.

CARLOS *la prend tendrement dans ses bras.*

Femme douce et noble, si digne d'adoration ! mes oreilles ne se lassent pas de t'entendre, ni mes yeux de te voir ; je suis étonné, attendri. Qui a pu te voir une seule fois, qui a pu deviner une créature aussi céleste, et pourra se vanter de n'avoir jamais aimé ? Cependant, ange du ciel, que deviendras-tu à la cour de Philippe, ici parmi les moines et les prêtres ? ce

climat n'est pas fait pour une âme aussi pure ; ils la séduiraient. Oûi ; ils la séduiraient. Mais, non ; je le jure par le ciel ; je te porte dans mes bras à travers l'enfer et tous les démons ; je serai ton guide , ton protecteur.

*ROLI , d'un regard rempli d'ansour.*

O Carlos ! que je vous connaissais peu , que votre belle âme sait payer dignement tout ce qu'il m'en a coûté pour la connaître. (*Elle prend sa main et veut la baiser.*)

*CARLOS retire sa main.*

Princesse , et vous , où donc étiez-vous ?

*ROLI , avec grâce et finesse , pendant qu'elle regarde sa main.*

Que cette main est belle ! qu'elle est riche ! Prince , cette main a deux précieux dons à faire encors ; un diadème et le cœur de Carlos ; et tous deux à une seule mortelle. Une seule ? quel présent superbe ! Ah ! prince , si vous pouviez vous résoudre à le partager ? Les reines ne savent pas aimer , et la femme qui sait aimer ne pense point à régner. Daignez , prince , le partager aujourd'hui même ; ou , l'auriez-vous déjà partagé... ? Déjà ? Ah ! quel bonheur pour vous et pour elle ! Puis-je connaître cette heureuse mortelle ?....

*CARLOS.*

Oui , tu la connaîtras : je veux m'ouvrir à toi , femme adorable. C'est à toi , si pure et si noble ,

de lire dans mon cœur. Au milieu de cette cour tu es la première, la seule peut-être dont l'âme soit faite pour connaître la mienne. Eh bien ! je ne puis le nier... j'aime.

EBOLI.

Cruel ! et cet aveu doit-il tant coûter ? Ah ! j'étais digne de pitié, lorsque tu me trouvais digne d'être aimée ?

CARLOS, surpris.

Qu'entends-je ? que dites-vous ?

EBOLI.

Me tourmenter, m'accabler ainsi ! pousser la dissimulation au point de renier la clef ! cela était bien mal !

CARLOS.

La clef ! la clef ! (*Après une réflexion.*) Ah ! j'entends... Maintenant, je vois, je devine tout. O Dieu ! (*Ses genoux chancellent, il s'appuie contre un siège et se couvre le visage.*)

EBOLI, après un silence, fait un cri.

Malheureuse ! qu'ai-je fait ?

CARLOS, avec une explosion de douleur.

J'ai donc perdu le ciel que j'avais rêvé ! Je me croyais au comble du bonheur. Ah ! quel abîme horrible !

EBOLI, se couvrant le visage.

Qu'ai-je découvert, grand Dieu !

CARLOS *se jette à ses pieds.*

Je ne suis point coupable, princesse. L'amour... une terrible méprise, j'en atteste le ciel ! je ne suis point coupable.

EBOLI *le repousse.*

Au nom de l'Être suprême, retirez-vous.

CARLOS.

Je ne puis, je n'ose vous abandonner dans ce désordre effroyable.

EBOLI *le repousse de nouveau.*

Par générosité, par pitié, laissez - moi. Voulez-vous me voir expirer sous vos yeux ; votre présence m'est odieuse. (*Carlos veut s'en aller.*) Rendez-moi ma lettre et la clef. — Où est l'autre lettre ?

CARLOS.

Quelle autre lettre ?

EBOLI.

Celle du roi.

CARLOS, *effrayé.*

De qui ?

EBOLI

Que je vous ai remise tout à l'heure.

CARLOS.

Du roi ! et adressée à vous ?

EBOLI.

O Dieu ! ma confiance m'a perdue. Rendez-moi cette lettre, rendez-la-moi !

CARLOS *la cherche , trouble.*

Du roi ? adressée à vous ?

EBOLI.

La lettre , au nom du ciel !

CARLOS.

Cette lettre qui doit démasquer un homme...

EBOLI *l'interrompant.*

Je me meurs. Rendez-la-moi.

CARLOS.

La lettre...

EBOLI , *se tordant les mains de désespoir.*

Insensée ! qu'ai-je fait ? ●

CARLOS *la retrouve.*

Cette lettre est du roi... Ah ! princesse , cette circonstance change tout... Le voici ( *il la regarde avec joie* ) cet inappréciable , terrible et si cher écrit. Le trône de Philippe aurait trop peu de valeur pour le payer. Cette lettre , la voici.

EBOLI *se jette au-devant de lui.*

Grand Dieu ! je suis perdue !

( *Il s'en va.* )

## SCÈNE IX.

LA PRINCESSE EBOLI , surprise et désespérée , court après lui et veut le rappeler.

PRINCE! encore un mot , daignez m'écouter. Il s'en va... encore ce malheur.... ! il me méprise. Me voilà abandonnée, repoussée, rejetée ! — (*elle tombe sur un siège*) et pour une autre... ! Il aime, je n'en puis douter, lui-même en a fait l'aveu. Mais quelle est donc cette mortelle fortunée ? J'ai cru entrevoir qu'il aime ce qu'il ne peut aimer sans crainte. que cette passion est contre son devoir et qu'il doit la cacher au roi. Pourquoi, au roi qui redoute au contraire de le voir sans amour?... — Ne serait-ce pas l'époux qu'il craindrait dans son père ? Quand je lui ai appris l'infâme passion de Philippe, la joie éclatait dans tous ses traits, il a semblé triomphant... D'où vient que sa vertu sévère ne condamnait pas son père ? Qu'a-t-il à gagner si le roi infidèle à son épouse..... (*Elle s'arrête comme frappée d'une idée, arrache de son sein le ruban que Carlos lui a donné, l'examine et le reconnaît.*) Insensée que j'étais ! Maintenant, enfin... maintenant... Je n'avais plus aucune idée à moi... Mes yeux sont dessillés: ils s'aimaient long-temps avant que le roi l'eût choisie. Carlos ne me vit jamais sans elle... C'est

elle qu'il aimait quand je me croyais adorée. O fourberie affreuse ! et il a vu mon amour... !  
( *Après une pause.* ) Mais n'a-t-il aucune espérance... ? Je ne le crois pas ; un amant sans illusion eût succombé dans cette épreuve. Régner dans un cœur que le plus puissant monarque de la terre n'a pu captiver ! Ah ! il faut que cela soit : s'il aimait sans espoir , non , il ne m'aurait pas résisté. Comme ses baisers étaient brûlans ! comme son cœur était agité lorsqu'il me pressait dans ses bras ! Ah ! l'occasion était trop séduisante pour un héros de roman , qui n'aurait éprouvé que des rigueurs... ! Il a reçu la clef , persuadé qu'elle lui venait de la reine ; son amour , a-t-il pensé , ne connaît plus de frein... il est venu ; il a osé venir. Il croyait donc la femme de Philippe capable de cet excès d'imprudence ? Et comment serait-il venu , s'il n'a point déjà reçu des preuves de son amour... ? Cela est positif ; on l'écoute ; on l'aime. Par le ciel ! cette beauté si farouche s'est donc apprivoisée. Mais que d'habileté... ! moi-même je tremblais devant cet effrayant fantôme de vertu ; elle me semblait un être supérieur dont l'éclat m'éblouissait ; j'enviais à sa beauté ce doux repos d'une âme exempte des passions humaines... et ce repos n'était que feinte ; et elle briguait à la fois deux plaisirs , les honneurs d'une singulière vertu , et les voluptés occultes du vice. Quel excès de témérité... ! Non , tant d'hypocri-

...sie ne restera pas impunie... ; elle ne triomphera pas plus long-temps... Triompher... ! Et cela parce qu'il ne se présenterait aucun ennemi ? Non , je l'aimais , je la révérais... Oh ! je veux être vengée. Le roi connaîtra tout... Le roi...  
*(Après un moment de réflexion.)* Oui... je mériterai sa bienveillance. *(Elle sort.)*

## SCÈNE X.

Un appartement dans le palais du roi.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO.

DOMINGO.

QUE vouliez-vous me dire ?

ALBE.

J'ai fait aujourd'hui une découverte importante ; je viens vous demander votre avis sur le parti qu'il faut prendre.

DOMINGO.

Quelle est-elle ? de quoi s'agit-il ?

ALBE.

L'infant et moi nous nous sommes rencontrés aujourd'hui dans l'antichambre de la reine. Je suis offensé ; nous nous échauffons ; la dispute devient sérieuse et bruyante , et nous mettons l'épée à la main. A ce bruit, la reine sort de son

appartement, elle se met entre nous deux, et jette sur le prince un regard impérieux et confiant à la fois. Ce n'a été qu'un regard, et Carlos est demeuré interdit; il a laissé tomber son épée; il a volé dans mes bras, m'a embrassé et a disparu.

*DOMINGO, après un moment de réflexion.*

Cela m'est suspect. Duc, vous réveillez dans mon âme des pensées que je nourris depuis long-temps; j'ai cherché à les écarter, et je n'en ai rien dit à personne. Il est des glaives à deux tranchans, des amis incertains, et je m'en défie. Il n'est pas facile d'apprécier les hommes, et moins encore de lire dans leurs cœurs; révéler avec légèreté ce qu'on a vu peut paraître une offense. J'ai donc conservé mon secret, jusqu'au moment où il devait être bien mûr. Il y a tel dévouement que les rois récompensent mal. La flèche peut, lorsqu'elle n'atteint pas le but, revenir contre celui qui l'a imprudemment lancée. Il faut que j'atteste sur l'hostie que ces révélations sont vraies. Le témoignage des yeux, un mot échappé, un écrit, pèse plus dans la balance de la justice que mon sentiment intime. — Quel malheur que nous soyons en Espagne!

ALBE.

Pourquoi? et quel malheur?

DOMINGO.

Dans toute autre cour la passion peut s'oublier : ici elle est avertie par des lois terribles ; les reines d'Espagne ne peuvent faillir que difficilement. Je le crois ; mais le malheur veut qu'il s'agisse précisément d'une chose dont nous ne devons la découverte qu'à un heureux hasard.

ALBE.

Écoutez-moi. Carlos a eu audience du roi, et cette audience a duré près d'une heure ; il demandait avec instance et vivacité le gouvernement des Pays-Bas ; j'ai tout entendu du cabinet du roi ; Carlos à sa sortie avait les yeux baignés de larmes. Quelques heures après, la joie éclatait dans ses traits ; il est heureux que le roi m'ait préféré ; il l'en remercie. Tout est changé, dit-il, et tout n'ira que mieux. Carlos ne sut jamais dissimuler ; d'où viennent ces contradictions ? Le prince est content de me voir préféré, et le roi m'accorde ce gouvernement avec toutes les marques de la colère. Que dois-je croire ? cette dignité nouvelle ressemble plutôt à un bannissement qu'à une faveur.

DOMINGO.

Et nous en serions venus là après tant de peines et de soins ! un instant aurait détruit l'ouvrage de plusieurs années ! et vous êtes si tran-

quille, si patient ! Connaissez-vous Carlos ? ne presentez-vous pas le sort qu'il vous réserve lorsqu'il sera tout puissant ? Le prince ! je ne suis point son ennemi ; aucun autre soin n'occupe mon âme, que celui du trône, de Dieu et de son église. Je connais l'Infant, j'ai pénétré son âme, il médite un horrible projet, celui d'être régent, et de renverser l'édifice de notre religion sainte. Il est enthousiaste d'une autre vertu, qui, superbe et forte d'elle-même, n'admet pas la foi. Sa tête nourrit mille chimères ; c'est un penseur, enfin, qui honore l'homme. Duc, est-il fait pour être notre roi ?

ALBE.

Chimères, voilà tout ! Je ne vois là qu'une jeune tête que l'ambition fait fermenter ; au jour du pouvoir, tout cela passera.

DOMINGO.

J'en doute. Il est fier de sa liberté ; il repousse cette contrainte qui accoutume à contraindre les autres. Est-il fait pour le trône ? Son génie audacieux et effréné secouera le joug de notre savante politique. En vain j'ai cherché, jeune encore, à énerver dans les voluptés son superbe courage ; il n'a point succombé. Tremblons devant une âme aussi pleine de vigueur... et Philippe a soixante ans.

ALBE.

Vos regards s'étendent bien loin.

DOMINGO.

Carlos et la reine pensent de même. Le poison des doctrines nouvelles s'est glissé dans leur cœur. Il peut s'étendre, et parvenir enfin jusqu'au trône. Je connais cette Française. Craignons la vengeance de cette secrète ennemie, si Philippe devient faible. Les circonstances nous favorisent encore, c'est à nous d'en profiter ; que tous deux ils soient enveloppés dans le même piège. Hâtons-nous d'instruire le roi ; que nous ayons des preuves ou non, ce sera gagner beaucoup que de lui inspirer des soupçons. Nous ne doutons pas ; pour convaincre, il suffit d'être convaincu soi-même ; nous ferons encore des découvertes, puisque d'avance nous avons la certitude qu'il est possible d'en faire.

ALBE.

Reste encore un article bien important : qui se chargera d'instruire le roi ?

DOMINGO.

Ni vous ni moi. Je dois vous apprendre que depuis long-temps je nourrissais mes projets, et que dans le silence j'ai tout prévu pour le succès. Il nous manque, pour compléter notre coalition, une personne, et la plus importante. C'est la princesse Eboli ; le roi l'aime. Je favorise une passion qui seconde mes vœux. Ses intérêts sont entre mes mains ; je puis lui confier notre

projet, et, si je ne me trompe, nous trouverons en elle notre alliée, notre reine. En une seule nuit les lys orgueilleux des Valois seront peut-être sous les pieds d'une fille espagnole.

ALBE.

L'ai-je bien entendu? serait-il vrai? j'en atteste le ciel, je reste interdit! Oui, notre triomphe est assuré; mon père, je baisse pavillon devant votre sagesse; la partie est gagnée.

DOMINGO.

Silence. J'entends quelqu'un.... C'est elle-même....

ALBE.

J'attendrai près d'ici.... et lorsque...

DOMINGO.

Oui. Je vous appellerai. (*Le duc d'Albe sort.*)

## SCÈNE XI.

LA PRINCESSE D'EBOLI, DOMINGO.

DOMINGO.

Je suis à vos ordres, princesse.

EBOLI, *qui a entrevu le duc.*

Sommes-nous seuls? il me semble que vous étiez avec quelqu'un.

DOMINGO.

Que voulez-vous dire?

EBOLI.

Qui donc vient de sortir?

DOMINGO.

Le duc d'Albe demande d'être admis après moi en votre présence.

EBOLI.

Le duc d'Albe! Que me veut-il? puis-je le savoir de vous?

DOMINGO.

Oui, princesse? — Mais auparavant, ne puis-je savoir quel important événement me procure le bonheur de revoir la princesse Eboli... (*Il attend la réponse de la princesse.*) Puis-je savoir si quelque circonstance l'a rendue plus favorable aux vœux du roi? Puis-je espérer enfin, qu'après une plus mûre réflexion, elle accueillera les offres que le caprice ou l'humeur ont d'abord rejetées; je viens ici dans l'espoir ...

EBOLI.

Avez-vous porté au roi ma dernière réponse?

DOMINGO.

J'ai tardé jusqu'ici, je craignais de l'affliger. Princesse, il en est temps encore, vous pouvez sauver au roi ce chagrin.

EBOLI.

Dites au roi que je l'attends.

DOMINGO.

Je puis croire que cela est bien vrai, charmante princesse?

EBOLI.

Et pourquoi ne le serait-il pas? Au nom du ciel, vous m'effrayez. Eh! qu'ai-je donc fait, qu'ai-je dit... pour que vous, vous-même vous changiez de visage?

DOMINGO.

Princesse, pardonnez cette surprise. Je puis à peine concevoir....

EBOLI.

Eh bien, j'en ne veux pas non plus que vous le conceviez, pour tout au monde je ne le voudrais pas. Qu'il vous suffise de savoir qu'il en est ainsi. Épargnez-vous le soin de rechercher qui a pu opérer cette conversion soudaine. Je dois vous dire, pour vous consoler, que vous n'avez aucune part à ma faute, aussi peu que l'Église, quoique vous vous soyez efforcé de me prouver qu'il est des cas où, pour sa gloire et sa grandeur, elle peut se servir sans scrupule des faiblesses de notre sexe. De tels principes sont trop profonds pour ma faible intelligence.

DOMINGO.

J'y renonce avec plaisir , princesse , puisqu'ils sont superflus.

EBOLI.

Dites au roi que je suis toujours la même ; ce que j'ai été , je le suis toujours ; les circonstances seules ont changé. Lorsque j'ai rejeté ses offres avec indignation , je le croyais époux heureux de la plus belle des reines. Je croyais son épouse digne du sacrifice que je voulais faire. Mais , aujourd'hui.... j'ai peut-être des informations plus exactes.

DOMINGO.

Parlez , princesse. Je le vois , nous nous entendons.

EBOLI.

Il suffit. Tout est découvert ; plus de vains ménagemens , l'hypocrite est démasquée. Elle a trompé le roi , l'Espagne et moi. Elle aime , je sais qu'elle aime ; j'ai des preuves qui la feront trembler. Le roi est trompé. Oui , je le jure , il sera vengé de cette perfide. Je lui arracherai ce masque d'une résignation si noble et si prodigieuse , et l'univers lira sur le front de la coupable. Il m'en coûte bien cher , mais ce qui me transporte , ce qui rend mon triomphe plus doux , c'est qu'il lui en coûtera davantage.

DOMINGO.

Tout est prêt maintenant, permettez que je fasse paraître le duc. (*Il sort.*)

EBOLI, *étonnée.*

Que va-t-il faire ?

## SCENE XII.

LA PRINCESSE D'EBOLI, LE DUC D'ALBE,  
DOMINGO.

DOMINGO.

Duc d'Albe, notre nouvelle est tardive. La princesse Eboli nous instruit d'une circonstance qu'elle devait apprendre de nous.

ALBE.

Ma présence, princesse, doit d'autant moins vous surprendre. Non, je n'aurais pu en croire mes yeux ; le regard d'une femme peut seul percer de pareils mystères.

EBOLI.

Que parlez-vous de mystères ?

DOMINGO.

Nous désirerions savoir, princesse, quel lieu, quelle heure plus favorable...

EBOLI.

Eh bien, je vous attendrai demain à midi.

Je ne puis tarder plus long-temps de communiquer au roi ce mystère d'iniquité.

ALBE.

C'est précisément ce qui m'a conduit ici. Il faut que le monarque en soit informé sur-le-champ, et par vous, princesse, par vous; vous le devez. Qui peut-il croire si ce n'est la compagnie sévère et vigilante de sa femme?

DOMINGO.

Si ce n'est celle qui, dès qu'elle voudra, aura un absolu pouvoir sur le monarque?

ALBE.

Je suis l'ennemi déclaré de Carlos.

DOMINGO.

On me fait aussi le même reproche, mais la princesse n'a rien de pareil à craindre. Là où nous devons nous taire, le devoir de sa place l'oblige à parler. Le roi ne nous échappera pas; si vous commencez l'ouvrage, nous l'acheverons.

ALBE.

Oui; mais il faut se hâter, le temps presse j'attends à tous momens l'ordre de partir.

DOMINGO, *se tournant vers la princesse.*

Ne pourrait-on pas découvrir quelques lettres? Des lettres du prince qui seraient interceptées produiraient un grand effet. — Mais n'est-il pas vrai? oui. — Il me semble, madame, que vous couchez dans l'appartement de la reine?

EBOLI.

Dans l'appartement voisin du sien. Mais pour quoi cette question ?

DOMINGO.

Avec une certaine manière d'ouvrir les serrures... savez-vous bien où elle place ordinairement la clef de sa cassette ?

EBOLI, *en réfléchissant.*

En effet, on pourrait y trouver... Oui, cela serait possible, du moins je le pense.

DOMINGO.

On envoie des lettres, et des lettres demandent des messagers. La suite de la reine est nombreuse. Si l'on pouvait découvrir quelque trace... l'or est tout-puissant.

ALBE.

Le prince n'a-t il pas de confidens ?

DOMINGO.

Aucun ; aucun dans tout Madrid.

ALBE.

Cela est étonnant !

DOMINGO.

Vous pouvez m'en croire. Il méprise toute la cour, j'en ai la preuve.

ALBE.

Cependant je me le rappelle à l'instant même, je l'ai vu ce matin devant l'appartement de la

reine , avec un de ses pages. Ils se parlaient en grande confiance.

EBOLI , avec vivacité.

Non , non... je sais... cela n'a aucun rapport...

DOMINGO.

Peut-être pourrions-nous savoir... Cette circonstance m'est suspecte. (*Au duc.*) Connaissez-vous ce page?

EBOLI.

Chimères ! non , cela ne peut rien être. Il suffit , je sais ce que c'est. Je vous revèrrai avant de parler au roi. En attendant nous pourrons faire d'importantes découvertes.

DOMINGO , la tirant de côté.

Et que puis-je dire au roi ? que peut-il espérer ? Me sera-t-il permis de lui annoncer l'heureux moment où vous couronnerez ses désirs... ? oui , n'est-ce pas ?

EBOLI.

Dans quelques jours je serai malade. On me séparera de la reine ; c'est l'usage de notre cour , comme vous savez ; alors je resterai dans mon appartement.

DOMINGO.

C'en est fait , nous triomphons. Je brave maintenant toutes les reines du monde.

EBOLI.

Voilà l'heure qui m'appelle près de la reine. Adieu , nous nous revèrrons. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XIII.

LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *après avoir suivi des yeux la princesse.*

En bien ! duc, avec ce teint de lis et de roses, et avec vos batailles...

ALBE.

Et votre Dieu, mon père. Voilà les remparts que nous opposerons à la foudre qui nous menaçait.

(*Ils s'en vont.*)

## SCÈNE XIV.

Un couvent de chartreux.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

CARLOS, *au prieur, qui entre.*

Il est déjà venu ? Cela m'afflige.

LE PRIEUR.

Trois fois depuis ce matin ; il y a une heure qu'il est reparti.

CARLOS.

Reviendra-t-il ? Vous l'a-t-il dit ?

LE PRIEUR.

Avant midi ; il l'a promis,

CARLOS, *s'approchant d'une fenêtre.*

Votre couvent est éloigné de la route. — Par là on voit encore les tours de Madrid; ici coule le Mançanarès... Cette contrée me convient; tout ici est tranquille et solitaire.

LE PRIEUR.

Comme l'entrée de l'autre monde.

CARLOS.

Mon père, j'ai confié à votre probité ce que j'ai de plus cher, de plus précieux. Nul mortel ne doit savoir ni même soupçonner l'entretien que j'aurai ici avec cet homme. J'ai des motifs importans pour le cacher aux yeux du monde entier. C'est pour cela que j'ai choisi ce couvent; nous sommes sans doute à l'abri des surprises, des trahisons. Vous n'avez pas oublié ce que vous m'avez promis?

LE PRIEUR.

Seigneur, daignez vous fier à nous; le soupçon des rois ne pénètre pas dans les tombeaux. La curiosité ne trouve d'accès qu'auprès de la fortune et des passions; le monde finit à ces murs.

CARLOS.

Pensez-vous que cette prévoyance, ces craintes, cachent un projet coupable?

LE PRIEUR.

Je ne pense rien.

CARLOS.

Vous vous tromperiez, bon père, vous vous tromperiez beaucoup. Je crains les hommes, et non pas Dieu.

LE PRIEUR.

Mon fils, cela ne peut nous inquiéter. Cet asile est ouvert au crime comme à l'innocence; que ton projet soit innocent ou coupable, cela te regarde; c'est ton cœur qui te jugera ici-bas.

CARLOS.

Mon secret ne peut offenser Dieu; il s'agit de son plus bel ouvrage. Cependant à vous seul je puis tout découvrir.

LE PRIEUR.

Non, prince. Et dans quel but? Gardez votre secret; le monde et toutes ses pompes, je les ai depuis long-temps mis de côté et emballés pour le terrible voyage. Pourquoi me charger d'un inutile fardeau? Il faut si peu pour celui qui n'aspire qu'à la félicité éternelle. L'heure de la prière m'appelle; je vous laisse.

(*Le prieur s'en va.*)

## SCENE XV.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA  
entre.

CARLOS.

Am! te voici enfin!

POSA.

A quelle épreuve tu mets la patience de ton ami ! Deux fois le soleil s'est levé , deux fois il s'est couché depuis que le sort de Carlos est décidé , et ce n'est qu'en ce moment que je viens de l'apprendre. Parle. Vous voilà réconciliés ?

CARLOS.

Qui ?

POSA.

Toi et le roi , et quant à la Flandre , il est décidé...

CARLOS.

Que le duc doit s'y rendre demain. Voilà ce qui est résolu.

POSA.

Que dis-tu ? Il n'est pas possible ; tout Madrid aurait-il été trompé ? Tu as obtenu une audience secrète , dit-on , et le roi...

CARLOS.

Est resté inflexible. Nous sommes désunis pour toujours , et plus que jamais.

POSA.

Tu ne pars pas pour la Flandre ?

CARLOS.

Non , non , non !

POSA.

O mes espérances !

CARLOS.

N'en parlons plus. O Rodrigue, que d'événemens depuis notre dernière entrevue! Mais avant tout je te demande un conseil : il faut que je la voie.

POSA.

Ta mère? — Non. — Et pourquoi?

CARLOS.

Il me reste une espérance. Tu pâlis; sois tranquille. Je dois être heureux, je le serai; mais ceci pour une autre fois. Dis-moi donc comment je pourrai parvenir à lui parler?

POSA.

Et sur quoi se fonde cet espoir chimérique?

CARLOS.

Il n'est point chimérique. Par le dieu des prodiges, cela est réel, très-réel. (*Montrant la lettre du roi à la princesse Eboli.*) Ce papier important te dira tout. La reine est libre aux yeux des hommes comme aux yeux de Dieu. Elle est libre. Lis, et cesse d'être étonné.

POSA, ouvrant la lettre.

Que vois-je? Une lettre écrite de la main du monarque. (*Après l'avoir lue.*) A qui était-elle adressée?

CARLOS.

A la princesse Eboli. Il y a deux jours qu'un page de la reine m'apporte une lettre avec une

clef. On m'indique , dans le pavillon du palais qu'habite la reine , un cabinet où m'attend une dame que j'aime depuis long-temps. J'obéis sur-le-champ.

POSA.

Insensé , tu obéis ?

CARLOS.

Je ne connaissais pas l'écriture. Je ne connais qu'une seule femme... et quelle autre pouvait se croire adorée de Carlos ? Rempli d'un doux espoir , je vole à l'endroit désigné. Un chant céleste , qui de l'intérieur de l'appartement retentit à mes oreilles , est mon guide. J'ouvre , et qui vois-je ? Conçois-tu mon effroi ?

POSA.

Ah ! je le conçois !

CARLOS.

J'étais perdu sans ressource , Rodrigue , si je n'étais tombé entre les mains d'une femme céleste. Trompée par le langage imprudent de mes yeux , elle se fait illusion et se croit l'objet de mon amour ; touchée des tourmens secrets de mon âme , son cœur tendre et généreux s'offre de les calmer , de répondre à ma flamme ; une crainte respectueuse lui paraît être la cause de mon silence ; elle a la faiblesse de le rompre et de me faire lire dans son noble cœur.

POSA.

Et tu peux être tranquille ? La princesse a

**Lu dans le fond de ton cœur; elle a pénétré le mystère de ton amour. Tu l'as offensée cruellement : elle gouverne le roi.**

**CARLOS, avec confiance.**

**Elle est vertueuse.**

**POSA.**

**Elle l'est dans l'intérêt de son amour. Je connais cette vertu, et je la crains. Quel contraste entre elle et cette vertu de la nature, qui, née de l'âme comme du sol qui lui est propre, grandit avec noblesse et fierté, dédaigne la main de l'homme, et sans secours produit une moisson de fleurs! C'est une plante du midi, transportée sous un rude climat. Education, principes, comme on voudra, c'est une vertu d'emprunt, qui n'a été conquise sur les désirs qu'après une lutte pénible et avec le secours de la ruse, marchandée strictement et contre sa volonté au ciel, qui la commande et qui la paie. Réfléchis-tu-même; la princesse pourra-t-elle jamais pardonner à la reine, qu'un homme aime sans espoir la femme de Philippe, tandis qu'il rejette le sacrifice de sa vertu acquise avec tant de soins et au prix de tant de combats?**

**CARLOS.**

**Eh! connais-tu si bien la princesse?**

**POSA.**

**Je ne l'ai vue que deux fois. Mais**

écoute : un mot seulement. Il me semble qu'elle a bien de l'adresse pour se soustraire à la honte du vice , et qu'elle affecte trop l'ostentation de la vertu J'ai vu la reine aussi. O Carlos, quelle différence ! Forte du sentiment intime de l'honneur , évitant l'insouciance de la légèreté comme les dehors d'une décence empruntée , sans crainte comme sans audace , elle suit , d'un pas ferme et héroïque le sentier étroit du bien , ignorant elle-même qu'elle a captivé l'admiration , alors même qu'elle ne compte pas sur son propre suffrage... ! Mon cher Carlos reconnaît-il dans ce portrait la princesse Eboli ? La princesse était vertueuse parce qu'elle aimait ; l'amour était la condition de la vertu ; tu n'as pas rempli cette condition... elle succombera.

CARLOS , *avec quelque vivacité.*

Non , non (*après avoir fait quelques pas avec agitation*) , non , te dis-je. Ah ! qu'il sied mal à Rodrigue de m'ôter le plus grand des bonheurs , la confiance à la bonté du cœur humain.

.POSA.

Ce reproche m'afflige. Non , cher ami , non , j'en atteste le ciel , cela est loin de ma pensée. Cette Eboli serait une divinité pour moi ; je voudrais me prosterner à ses pieds et l'adorer avec toi , si elle n'était pas maîtresse de ton secret.

CARLOS.

Vois combien ta crainte est vaine? A-t-elle d'autre preuve que celle qui la ferait rougir elle-même? Achetera-t-elle le triste plaisir de la vengeance aux dépens de son honneur?

POSA.

Pour effacer une tache, on en a vu plus d'une se couvrir d'infamie.

CARLOS, *se levant avec vivacité.*

Non, il n'est pas possible. Son âme est trop fière, trop grande. Je la connais et ne crains rien. En vain tu cherches à m'intimider; je parlerai à ma mère...

POSA.

Maintenant? et pourquoi?

CARLOS.

Je n'ai plus rien à ménager, je veux savoir mon sort. Dis-moi seulement comment je pourrai lui parler?

POSA.

Et tu veux lui montrer cette lettre? C'est bien là ton intention?

CARLOS.

Ne me demande rien... Que je lui parle seulement! seulement que je puisse lui parler!

POSA.

Ne me disais-tu pas que tu aimais ta mère? Et tu veux lui montrer cette lettre? (*Carlos a*

*les yeux fixés en terre, et se tait.*) Carlos, je lis dans tes yeux ce que je n'avais pas remarqué jusqu'à ce jour, ce qui me paraît tout nouveau. Tu les détournes de moi ! pourquoi ? Il est donc vrai ? — Dans cette lettre... Voyons si j'ai bien lu. (*Carlos lui remet la lettre, Posa la déchire.*)

CARLOS.

Cruel ! insensé ! qu'as-tu fait ? (*Avec plus de modération.*) Oui, je l'avoue, il m'importait infiniment d'avoir cette lettre.

POSA.

Je le sais ; et c'est pour cela que je l'ai déchirée. (*Il regarde quelque temps don Carlos, qui ose à peine lever les yeux sur lui.*) Dis-moi : ton amour aurait-il spéculé sur les désordres de la couche royale ? N'avait-il à redouter que Philippe ? Qu'ont de commun les devoirs de la foi conjugale violés et tes espérances plus criminelles encore ? Les erreurs de ton père doivent-elles légitimer ton amour ? J'apprends enfin à te mieux connaître ; oh ! que jusqu'à ce moment j'avais mal compris ton amour !

CARLOS, *agité.*

Comment, Rodrigue, peux-tu penser...

POSA.

Je sens que je ne dois plus me faire illusion ; les temps sont changés. Jadis ton âme était belle, grande, ardente ; elle embrassait le bon-

heur du monde entier ; maintenant , en proie à une passion coupable , séduit par le prestige imposteur d'une volupté passagère , ton cœur est mort. Tu ne donnes plus de larmes , pas une seule au malheureux sort des Provinces-Unies. O Carlos , que tu es petit , que tu es digne de pitié depuis que tu n'aimes plus que toi !

CARLOS se jette sur un siège , le cœur oppressé et les larmes aux yeux.

Ah ! je le vois , tu ne m'estimes plus.

POSA.

Non , Carlos , je conçois ta position , c'était un sentiment louable qui t'égarait. La reine t'appartenait , le roi te l'a ravie. Discret jusqu'à ce jour , tu te défiais timidement de tes droits ; peut-être Philippe la méritait-il mieux , pensais-tu. Tu n'osais trancher cette question ; la lettre a tout décidé : c'est toi qui la mérites. Ta vanité s'applaudit d'avoir à reprocher au sort son injustice et sa fraude. Tu triomphes d'être l'offensé ; car pour les grands cœurs c'est une vertu que de savoir souffrir l'iniquité ; mais là ton espoir s'abuse. Ton orgueil était satisfait ; ton cœur osa espérer ; n'est-ce pas là l'erreur que tu as commise ?

CARLOS , touché.

Non , Rodrigue , tu te trompes. J'étais bien éloigné d'avoir les nobles sentimens que tu me prêtes.

POSA.

Je suis donc bien peu connu de toi? Ecoute , Carlos , lorsque tu t'égares , je cherche toujours parmi cent vertus à deviner celle que je puis accuser de la faute. Maintenant , que nous nous entendons , tu verras la reine ; soit , tu lui parleras.

CARLOS , *se jetant dans ses bras.*

Ah ! combien je rougis devant toi !

POSA.

Tu as ma parole ; abandonne le reste à mes soins. Il me vient dans ce moment une pensée heureuse , hardie , sublime ; tu l'entendras d'une plus belle bouche , Carlos. Je vais chez la reine ; peut-être ce matin tout sera décidé. Jusque là n'oublie pas qu'un projet qu'enfanta le génie , un projet dont le malheur de l'humanité réclame l'exécution , quoique mille fois entrepris en vain , ne peut jamais être abandonné. Entends-tu , Carlos ? Souviens-toi de la Flandre.

CARLOS.

Oui , tout ce que l'honneur me commandera par ta bouche.

POSA , *s'approchant d'une fenêtre.*

Le temps est passé. Ta suite s'approche. Te voilà redevenu prince , et moi ton vassal.

( *Ils s'embrassent.* )

CARLOS.

Tu pars immédiatement pour la ville ?

POSA.

A l'instant.

CARLOS.

Ecoute, encore un moment; j'oubliais une nouvelle importante. Le roi fait rompre le cachet de toutes les lettres pour le Brabant. Prends garde à toi. Les postes du royaume ont, je le sais, des ordres secrets.

POSA.

Comment l'as-tu appris?

CARLOS.

De Raymond de Taxis, mon ami.

*POSA, après un moment de silence.*

Eh bien! les lettres passeront par l'Allemagne.  
(*Ils sortent des deux côtés opposés.*)

FIN DU SECOND ACTE.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre à coucher du roi.

( *Deux flambeaux sont allumés sur une table de nuit. Dans le fond de la chambre quelques pages sont endormis. Le roi, à moitié déshabillé, est devant la table, dans l'attitude d'un homme pensif. Devant lui un médaillon et quelques papiers.* )

LE ROI.

QU'ELLE ait une imagination ardente, qui peut le nier? Jamais je n'ai pu lui inspirer de l'amour, et cependant quelquefois elle en sentait le besoin. Il n'est donc que trop vrai; elle me trompe. ( *Il fait ici un mouvement qui le fait revenir à lui-même. Il regarde de tous côtés avec surprise.* ) Où étais-je? Personne ne veille donc ici que le roi? Ces flambeaux sont près de finir, et il ne fait pas jour encore. Mon sommeil est perdu; nature, c'est assez pour toi; un roi

n'a pas le temps de réparer les nuits perdues. Puisque je veille, il est jour pour moi. (*Il éteint les flambeaux et ouvre le rideau d'une fenêtre. Pendant qu'il se promène, il aperçoit les pages qui dorment, les regarde quelque temps, et somme.*) Dort-on, même dans mon vestibule?

## SCÈNE II.

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LERME, étonné.

La santé de Votre Majesté serait-elle altérée?

LE ROI.

Le pavillon gauche était en feu. N'avez-vous pas entendu le bruit?

LERME.

Non, sire.

LE ROI.

Comment? Aurais-je donc rêvé! Cela ne peut être l'effet du hasard. La reine ne couche-t-elle pas dans ce pavillon?

LERME.

Oui, sire.

LE ROI.

Ces songes m'effraie. Qu'on double désormais la garde à l'approche de la nuit, entendez-vous? — Cependant que mes ordres soient secrets. — Je ne veux pas que.... — Pourquoi m'examinez-vous?

LERME.

Je vois, sire, que le repos est nécessaire à vos yeux fatigués. Oserai-je rappeler à votre majesté que de ses jours précieux dépend le sort des peuples, et qu'ils apercevraient avec douleur dans ses traits les traces d'une nuit passée sans sommeil? Deux heures de repos seulement....

LE ROI, *troublé.*

Le sommeil! Je ne le goûterai plus qu'au caveau de l'Escorial, le sommeil! Le roi, lorsqu'il dort, s'expose à perdre sa couronne, et l'époux, le cœur de sa femme.— Non, non, c'est une calomnie. N'est-ce pas une femme, une femme qui me l'a dit? Une parole de femme est une calomnie... Le crime n'est avéré que si un homme me l'affirme. (*Aux pages qui se réveillent.*) Appelez le duc d'Albe. (*Ils sortent.*) Approchez, comte Serait-il vrai? Ah! si un instant je pouvais lire dans tous les cœurs! Serait-il vrai? Répondez-moi : suis-je trompé? le suis-je? Serait-il vrai?

LERME.

O le meilleur, le plus grand des rois!

LE ROI, *reculant.*

Roi, roi! et encore et toujours roi! Je n'aurai donc pour réponse que la répétition d'un vain nom! Je frappe le roc, demandant de l'eau, de l'eau pour la soif de ma brûlante fièvre, et l'on veut me faire boire de l'or fondu!

LERME.

Que me demandez-vous, sire ?

LE ROI.

Rien, rien. Laissez-moi. Allez. (*Le comte veut s'éloigner; le roi le rappelle.*) Vous êtes marié ? vous êtes père, sans doute ?

LERME.

Oui, sire.

LE ROI.

Vous êtes marié, et vous pouvez vous résoudre à passer une nuit près de votre maître ? L'âge a blanchi votre tête, et vous ne rougissez pas de vous fier à la fidélité de votre femme ? Ah ! retournez chez vous ; dans ce moment même, vous la trouverez dans les bras incestueux de votre fils. Croyez-en votre roi, hâtez-vous ! Vous êtes interdit ; vous me regardez avec étonnement. Mes cheveux aussi sont blanchis par les années. — Malheureux ! réfléchissez. Une reine ne peut souiller sa vertu ; vous êtes mort, si vous en doutez.

LERME, avec vivacité.

Eh ! qui pourrait en douter ? Qui serait assez audacieux, assez téméraire pour élever le moindre soupçon sur la vertu la plus pure ? La meilleure des reines....

LE ROI.

La meilleure ! Et pour vous aussi, la meilleure ? Elle a, je le vois, des amis bien ardents

autour de moi. Elle a dû les acheter bien cher, bien plus cher que ses moyens ne semblaient le lui permettre. Vous pouvez sortir ; faites venir le duc.

LERME.

Je l'entends qui s'avance. (*Il veut s'en aller.*)

LE ROI, *d'un ton radouci.*

Comte, ce que vous avez remarqué est bien vrai. L'insomnie avait exalté ma tête. Oubliez ce que je vous ai dit en songe, quoique éveillé ; oubliez-le, entendez-vous. Mes bontés pour vous seront toujours les mêmes. Votre roi vous aime. (*Il lui donne sa main à baiser. Lerme se retire.*)

### SCÈNE III.

LE ROI, LE DUC D'ALBE.

ALBE *s'approche du roi avec anxiété.*

UN ordre si subit... et à cette heure ? (*Il est interdit ; en examinant le roi de plus près :*) Et ce regard...

LE ROI. *Il s'est assis, et a pris le médaillon qui était sur la table. Il regarde le duc pendant quelque temps en silence.*

Il est donc vrai ! je n'ai pas un seul serviteur fidèle !

ALBE, *toujours troublé.*

Comment ?

LE ROI.

Je suis outragé mortellement : on le sait, et personne n'ose m'avertir....

ALBE, *étonné.*

Mon roi serait outragé, et mon zèle n'a pas prévenu...

LE ROI, *lui montrant des lettres.*

Reconnaissez-vous cette main?

ALBE.

C'est celle de don Carlos,

LE ROI *examine le duc avec beaucoup d'attention.*

Ne soupçonnez-vous rien encore? Vous m'avez instruit de son ambition. Etait-ce son ambition seule que je devais redouter?

ALBE.

C'est un mot bien grand, c'est un mot sans limites que l'ambition, et le sens s'en perd dans un lointain qui n'a point d'horizon.

LE ROI.

Et vous n'avez rien de plus à me révéler?

ALBE, *d'un air mystérieux.*

Votre majesté a confié sa couronne à ma vigilance; toutes mes sollicitudes n'ont qu'elle seule pour objet. Tout ce que je soupçonne, ce que je pense, ce que je sais, m'appartient; c'est une propriété sacrée que le plus vil esclave

comme le vassal le plus puissant est en droit de cacher aux rois de la terre. Tout ce qui est évident à mes yeux , peut ne pas l'être aux yeux du roi. Cependant si le roi veut être satisfait, je le supplie de ne pas m'interroger comme mon souverain.

LE ROI *lui remet les lettres.*

Lisez.

ALBE *lit, et se retourne épouvanté vers le roi.*

Quel est l'insensé qui remet dans vos mains ces lettres fatales ?

LE ROI.

Quoi ! vous connaissez donc celui qu'elles regardent ? Cependant son nom n'est pas sur ces lettres.

ALBE, *reculant effrayé.*

J'en ai trop dit.

LE ROI.

Vous le savez.

ALBE, *après quelque réflexion.*

Hé bien ! c'en est fait, vous l'ordonnez... je ne reculerai pas... je ne puis le nier... je sais quelle personne...

LE ROI, *se levant avec violence.*

Dieu terrible des vengeances, aide-moi à inventer un nouveau supplice ! Cette intrigue est donc si certaine, si manifeste au monde entier, si publique que sans examen vous devinez tout

au premier coup d'œil. C'en est trop ; et je n'ai rien su ! je n'ai rien su ! Je suis le dernier à l'apprendre , le dernier de mon royaume !

*ALBE se jette aux pieds du roi.*

Oui , j'avoue que je suis coupable , sire ; je rougis de ma lâche prudence , qui m'a conseillé de me taire , lorsque l'honneur du roi , la justice et la vérité m'engageaient à parler hautement... Mais puisque tout le monde se tait , puisque le charme de la beauté enchaîne toutes les langues , rien ne m'arrête ; je parlerai. Je sais cependant que les caresses d'un fils , les attraits séduisants et les larmes d'une épouse...

*LE ROI , avec promptitude et véhémence.*

Levez-vous , vous avez ma parole royale...  
Levez-vous , parlez sans crainte.

*ALBE.*

Votre majesté se rappelle peut-être encore l'événement qui eut lieu dans le jardin d'Aranjuez. Vous trouvâtes la reine sans aucune de ses femmes , troublée , seule sous un berceau isolé.

*LE ROI.*

Dieu ! que vais-je entendre ? continuez.

*ALBE.*

La marquise de Mondejar fut bannie du royaume , parce qu'elle eut le courage de se sacrifier pour la reine. Maintenant tout est connu... La marquise avait obéi aux ordres qui lui avaient été donnés. Le prince était venu.

LE ROI , *vivement.*

Il y était venu ! — Ainsi...

ALBE.

La trace des pas d'un homme marqués sur le sable, qui se perdait dans une grotte à gauche du berceau, éveilla d'abord les soupçons. Un jardinier trouva un mouchoir que le prince avait oublié; et cela au moment même où votre majesté parut sous le berceau.

LE ROI , *revenu à lui, après de sombres réflexions.*

Et elle versa des larmes lorsque je lui montrai de la surprise ! Je rougis devant toute la cour ! Je rougis vis-à-vis de moi-même ! Je tremblais comme un coupable devant sa vertu ! (*Un long silence; il se rassied, et se couvre le visage.*) Oui, duc, vous ne vous trompez pas; cet événement peut avoir des conséquences terribles... Laissez-moi seul un moment.

ALBE.

Sire, ceci ne décide pas tout encore...

LE ROI , *repreuant les papiers.*

Et ceci non plus ? et cela non plus ? et cet accord frappant de preuves convaincantes ? ah ! tout est évident, et depuis long-temps je l'avais prévu... Son crime commença dès que, pour la première fois, je la reçus, à Madrid, de vos mains... Je la vois encore, pâle et tremblante, jeter un regard effrayé sur mes cheveux gris... Dès lors elle apprit à dissimuler.

## ALBE.

Le prince perdit sa fiancée et la retrouva dans sa mère. Ils s'étaient depuis long-temps bercés d'un espoir mutuel ; ils avaient nourri un sentiment peut-être passionné qui s'anéantissait devant une position nouvelle. La timidité même, cette timidité, compagne ordinaire d'une première liaison, était déjà surmontée ; le souvenir de leurs innocens amours a pu les aveugler sur leurs désirs criminels. Rapprochés par leurs sentimens, par leur âge, irrités par le même obstacle, ils ont suivi sans réflexion les mouvemens de leur passion. La politique en avait décidé autrement ; mais devait-on présumer, sire, qu'ils se soumettraient volontairement à la décision de votre conseil, et qu'ils se refuseraient le plaisir d'examiner les motifs de votre cabinet ? Elle attendait de l'amour, et elle reçut... un diadème.

LE ROI, *avec aigreur.*

Vous approfondissez bien une question, duc, et avec finesse. — J'admire votre éloquence... ; je vous rends grâce. (*Se levant, avec froideur et fierté.*) Vous avez raison ; la reine a commis une imprudence en me laissant ignorer le contenu de ces lettres, en ne me révélant pas l'apparition coupable de l'infant dans le jardin. Trop de grandeur d'âme l'a égarée. Je saurai la punir. (*Il sonne.*) Qui est encore dans mon vestibule ? Duc d'Albe, je n'ai plus besoin de vous. Allez.

ALBE.

Aurais-je, par mon zèle, offensé pour la seconde fois votre majesté ?

LE ROI, à un page qui entre.

Que Domingo paraisse ! ( *Le page s'en va.* )  
 Allez, duc, je vous pardonne de m'avoir laissé, pendant quelques momens, craindre un outrage qui peut retomber sur vous. ( *Albe sort.* )

## SCÈNE IV.

LE ROI, DOMINGO.

( *Le roi se promène dans son appartement pour se recueillir.* )

DOMINGO entre un moment après que le duc est sorti ; il s'approche du roi, qu'il examine quelque temps en silence et d'un air respectueux.

Je suis charmé et surpris à la fois de trouver votre majesté si tranquille.

LE ROI.

En êtes-vous surpris ?

DOMINGO.

Je rends grâce à la Providence de ce que mes craintes ne sont pas fondées. Je puis donc espérer...

LE ROI.

Vos craintes ? et que craignez-vous ?

DOMINGO.

Sire, je ne puis vous cacher que je connais un mystère...

LE ROI, *d'un air sombre.*

Vous ai-je donc déjà manifesté le vœu de le savoir? Devancer ainsi mes ordres, sur ma parole; cela est bien audacieux.

DOMINGO.

Sire, le lieu, les circonstances dans lesquelles je l'ai appris, le sceau du secret sous lequel il me fut confié, doivent m'excuser à vos yeux. C'est au tribunal de la pénitence qu'il m'a été confié..., confié comme un crime dont le poids chargeait la conscience timorée de la coupable, afin d'en obtenir le pardon du ciel. — La princesse pleure, mais trop tard, une action dont elle pourrait craindre que les suites devinssent funestes à la reine.

LE ROI.

Véritablement! Ah! quelle âme sensible! — Vous avez deviné les motifs qui m'ont engagé à vous appeler ici. Il faut me tirer de cet obscur labyrinthe dans lequel un zèle aveugle m'a jeté. J'attends de vous la vérité; parlez-moi avec franchise; que dois-je croire? que dois-je faire? Dites-moi la vérité; vous le devez.

DOMINGO.

Sire, quand mon état, mon caractère ne

m'imposeraient pas le devoir d'être indulgent, je supplierais encore votre majesté, je la supplierais de ne pas chercher à approfondir ce secret, de ne pas presser une information qui ne peut qu'être fatale à son repos. Ce qui est connu maintenant peut être pardonné. Un mot du roi suffit, et la reine n'a pas failli. La volonté des rois donne la vertu comme la fortune. — Le roi n'a qu'à se montrer toujours calme, et les bruits populaires qu'a répandus la calomnie tomberont d'eux-mêmes.

LE ROI.

Des bruits? sur mon compte, et parmi mon peuple?

DOMINGO.

Impostures! exécrables impostures! je le sais. Cependant il est des temps où des bruits populaires, quelle qu'en soit la fausseté, se confondent avec la vérité.

LE ROI.

Certes; et nous sommes dans ce temps-là...?

DOMINGO.

La réputation est le plus précieux, l'unique bien qu'une reine puisse envier à la femme du dernier des citoyens.

LE ROI.

J'espère que sur cela la reine n'a rien à désirer. (*Il jette un regard incertain sur Domingo.* Après quelque silence :) Chapelain, vous avez

encore une fâcheuse nouvelle à m'annoncer. Ne tardez plus : j'ai déjà lu dans vos regards je ne sais quoi de sinistre. Quoi qu'il en soit , parlez , ne me laissez pas plus long-temps dans cette anxiété. — Que croit le peuple ?

DOMINGO.

Je vous le répète, sire, le peuple peut se tromper... ; et il se trompe sans doute. Ce qu'il dit ne doit pas épouvanter le roi... Seulement... qu'il ait poussé l'audace au point de soutenir...

LE ROI.

Quoi ? dois-je attendre si long-temps une goutte de poison ?

DOMINGO.

Le peuple n'a point oublié, sire, le mois dans lequel il craignit de vous perdre... Trente semaines s'étaient à peine écoulées ; il apprit l'heureuse délivrance... (*Le roi se lève, sonne. Le duc d'Albe entre. Domingo effrayé :*) Je suis étonné, sire...

LE ROI, *allant au-devant du duc.*

Duc, vous êtes un homme, défendez-moi de ce prêtre.

DOMINGO. (*Le duc d'Albe et lui se font des signes d'intelligence.*)

Sire, si nous avions pu prévoir que cette nouvelle vous offenserait...

LE ROI.

Adultère, avez-vous dit ? A peine étais-je échappé des bras de la mort qu'elle sentit qu'elle était mère ? Comment ? mais ce fut, si je ne me trompe, dans ce temps que vous adressâtes, dans toutes les églises, des actions de grâces à saint Dominique pour le miracle qu'il avait opéré en moi. Ce qui fut un miracle alors, ne l'est-il plus aujourd'hui ? Vous m'en imposiez alors, ou vous m'en imposez aujourd'hui. Que dois-je croire ? dites-moi ce que vous préférez ? Oh ! je vous pénètre ; si votre complot eût été assez avancé à cette époque, que serait devenue la réputation de votre saint patron ?

ALBE.

Un complot ?

LE ROI.

Vos opinions se sont rencontrées d'une manière si uniforme, et vous ne seriez pas d'intelligence ? vous voudriez me le persuader ? Je n'aurais donc pas remarqué avec quelle avidité vous vous acharniez à votre proie ; avec quelle volupté vous jouissiez de ma douleur et des transports de ma colère. Je ne me serais pas aperçu de l'empressement qu'a mis le duc à briguer une faveur qui était destinée à mon fils. Je n'aurais pas deviné comment ce saint homme s'étudiait à venger ses petites injures par l'explosion de ma colère. Je suis l'arme, pensez-vous,

qu'on peut diriger à son caprice ? Ah ! si je forme quelque doute, laissez-moi commencer par en avoir sur vous !

ALBE.

Ah ! sire, notre fidélité devait-elle s'attendre à ces suppositions ?

LE ROI.

Votre fidélité ! la fidélité donne des avis sur les crimes qui peuvent se commettre ; la vengeance sur ceux qui sont commis. Répondez-moi : que dois-je à votre zèle empressé ? Si ce que vous m'avez avancé est vrai, est-il un autre remède que la plaie du divorce ou le triste triomphe de la vengeance ? Mais, non. Vous n'avez que des soupçons ; vous me livrez en proie à l'incertitude et au doute. Vous me conduisez sur les bords de l'enfer, et vous vous enfuyez.

DOMINGO.

D'autres preuves sont-elles possibles lorsqu'on ne peut invoquer le témoignage des yeux ?

LE ROI, *après une longue pause, avec force et chaleur, en se tournant vers Domingo.*

Je convoquerai les grands de mon royaume, et je prendrai place moi-même au tribunal. Paraissez alors : accusez-la, si vous l'osez, comme elle mourra de mort... Elle et l'in-  
t... Mais... prenez garde... si elle  
us-mêmes êtes-vous prêts à rendre

hommage à la vérité... ? êtes-vous prêts à mourir... ? Parlez... vous vous taisez ? vous ne voulez pas ? vous n'avez que le zèle de la calomnie.

ALBE, *qui, à l'extrémité de l'appartement, garde le silence, froidement et tranquillement.*

Je le veux.

LE ROI, *étonné, se tourne vers le duc, et le regarde fixement.*

Cela est téméraire ! cependant je me souviens que dans de sanglans combats vous avez souvent exposé vos jours pour un prix infiniment moindre. Vous les avez exposés, comme un joueur de dé, pour une gloire futile ; — et qu'est pour vous la vie ? — Je n'aventurerai pas le sang royal contre les fureurs d'un insensé qui veut terminer, avec quelque grandeur d'âme, sa misérable existence. — Je rejette ce sacrifice. Allez, et dans la salle d'audience, attendez mes ordres. (*Ils sortent tous deux.*)

## SCÈNE V.

LE ROI, *seul.*

MAINTENANT, divine Providence, donne-moi un homme ! Je te dois beaucoup ; que je te doive un homme. Toi seule, tu pénètres de ton regard ce qui est caché. Puisque je ne suis pas comme toi qui connais tout, je te demande un ami.

Les conseillers que tu m'as donnés , que sont-ils pour moi ? tu ne l'ignores pas ; les services qu'ils pouvaient me rendre , ils me les ont rendus. Leurs passions , soumises et enchaînées de ma main , sont nécessaires à mon système , comme les tempêtes à la nature. J'ai besoin de la vérité ; les rois ne peuvent guère la distinguer parmi les débris de l'erreur. Donne-moi l'homme rare , au cœur pur , au caractère loyal , à l'esprit éclairé , qui m'aidera à la découvrir. Voyons , consultons le sort. Fais-moi trouver un seul homme dans la foule des courtisans qui se présentent autour du soleil de la majesté. (*Il ouvre une cassette et en tire des tablettes. Après qu'il a feuilleté quelque temps :*) Des noms propres , rien de plus ; aucune note de leurs services à qui cependant ils doivent d'être placés sur ces tablettes ! Ah ! que les bienfaits s'oublient aisément ! Cependant , sur celles-ci , je lis les fautes de chacun scrupuleusement détaillées. Mes vengeances passées ! ah ! cela est inutile ! Ont-elles besoin d'être inscrites sur ces tablettes ? (*Il lit plus loin.*) Le comte d'Egmont ? que fait-il ici ? La victoire de Saint-Quentin est oubliée dès long-temps. Je le tiens pour mort. (*Il rade ce nom de cette tablette , et le porte sur une autre. Après avoir lu de nouveau.*) Marquis de Posa. — Posa ? — Posa ? — A peine je me rappelle cet homme ; et son nom est écrit deux fois ; c'est une preuve que j'avais de grandes vues sur lui.

Et cependant est-il possible qu'il se soit soustrait à mes regards , qu'il m'ait évité , moi , son royal débiteur ? Certes , c'est le seul homme qui , dans tous mes états , n'ait pas besoin de moi. S'il était avide de richesses ou d'honneurs , depuis longtemps il aurait paru devant mon trône. Voyons cet homme étrange. Qui n'a pas besoin de moi , me fera connaître la vérité. (*Il s'en va.*)

## SCÈNE VI.

Une salle d'audience.

DON CARLOS conversant avec LE PRINCE DE PARME , LE DUC D'ALBE , FERIA et MEDINA - SIDONIA , LE COMTE DE LERME et quelques autres grands d'Espagne des papiers à la main ; tous attendent le roi.

MEDINA - SIDONIA , que tout le monde évite , se tourne vers le duc d'Albe , qui , seul et recueilli , se promène dans la salle.

Vous avez parlé au roi , duc ? — Comment l'avez-vous trouvé disposé ?

ALBE.

Très-mal pour vous et pour vos nouvelles.

MEDINA-SIDONIA.

Au milieu du feu de l'artillerie anglaise , j'étais moins effrayé que je ne le suis en ce lieu.

(*Carlos, qui a jeté sur lui un regard plein d'intérêt, s'approche en ce moment et lui serre la main.*) Je vous rends grâce de l'intérêt que vous prenez à mon sort, prince. Vous voyez comme tout le monde m'évite. Ma perte est résolue.

CARLOS.

Ayez plus de confiance dans la bonté de mon père et dans votre innocence.

MEDINA-SIDONIA.

Je lui ai perdu une flotte, telle que les mers n'en avaient jamais portée. Qu'est ma vie en comparaison de soixante et dix galions engloutis ? Mais, prince, cinq fils de la plus belle espérance, comme vous... voilà ce qui déchire mon cœur...

## SCÈNE VII.

LE ROI entre en costume royal. Les précédens.

Tous se découvrent, se rangent des deux côtés, et forment un demi-cercle autour de lui. Grand silence.

LE ROI, parcourant tout le cercle d'un air distrait.

COUVREZ-VOUS. (*Don Carlos et le prince de Parme approchent les premiers, et baisent la main du roi. Il se tourne avec quelque affabilité vers ce dernier sans vouloir remarquer son*

*fil.*) Mon neveu, votre mère désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

FERIA.

Sire, elle ne doit le demander qu'après l'issue de ma première bataille.

LE ROI.

Soyez tranquille, votre tour viendra. (*Au duc de Feria.*) Que m'apportez-vous?

FERIA, *fléchissant un genou devant le roi.*

La croix du grand commandeur de l'ordre de Calatrava qui est mort cette nuit; je la remets en vos mains.

LE ROI *prend l'ordre et parcourt le cercle des yeux.*

Qui, après lui, est le plus digne de la porter? (*Il fait signe au duc d'Albe, qui fléchit un genou devant lui, et lui attache l'ordre.*) Duc, vous êtes le premier de mes capitaines. Ne soyez jamais plus, et mes bontés pour vous ne se démentiront jamais. (*Il aperçoit le duc Medina-Sidonia.*) Mais que vois-je? mon amiral!

MEDINA-SIDONIA *s'approche du roi d'un pas chancelant, et se prosterne à ses pieds, la tête baissée.*

Voilà, grand roi, ce que je rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

LE ROI, *après quelque silence.*

Dieu est contre moi. — Je l'avais envoyée pour

faire la guerre aux hommes et non aux élémens; approchez, amiral. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Je vous rends grâce de m'avoir conservé en vous un fidèle serviteur. Je vous reconnais pour tel, et je veux que vous soyez par tous reconnu pour tel. (*Il lui fait signe de se relever et de se couvrir. Il se tourne ensuite vers les autres.*) Qu'avez-vous à me dire encore? (*A don Carlos et au prince de Parme.*) Je vous salue, princes. (*Ils sortent. Les autres grands s'approchent du roi, et lui remettent, à genoux, leurs papiers. Il les parcourt d'un air distrait, et les donne au duc d'Albe.*) Vous me les soumettrez dans le cabinet. — Tout est-il fini? (*Personne ne répond.*) Comment se fait-il que parmi mes grands je ne vois jamais le marquis de Posa? Je sais très-bien qu'il m'a servi avec gloire. Peut-être il ne vit plus! Pourquoi ne paraît-il pas?

LERME.

Le chevalier de Posa est arrivé tout récemment à Madrid, après avoir parcouru l'Europe. Il attend un jour d'audience publique pour se jeter aux pieds de votre majesté.

ALBE.

Le marquis de Posa? Oui, sire, c'est ce courageux chevalier de Malte dont la renommée publie une action éclatante. Lorsque les chevaliers, sur l'ordre de leur grand-maître, se ren-

dirent dans leur île qu'assiégeait Soliman, ce jeune homme, âgé de dix-huit ans, disparut tout à coup des écoles d'Alcala. Il se présente à la Valette. — « On m'a acheté cette croix, dit-il, je veux la mériter. » Il fut un de ces quarante chevaliers qui soutinrent dans le château Saint-Elme trois assauts répétés contre Piali, Ulucciali, Hassem et Mustapha. Le château étant emporté, et tous les chevaliers étant tombés morts à ses côtés, il se jette à la mer et revient seul à la Valette. Deux mois après l'ennemi abandonne l'île, et le chevalier revient achever ses études.

FERIA.

Ce fut lui qui, peu de temps après, découvrit la conjuration de Catalogne, et sauva par sa seule activité une des provinces les plus importantes du royaume.

LE ROI.

Vous m'étonnez. Quel est cet homme qui a fait tout cela, et qui, parmi les trois que j'interroge, n'a pas un envieux ? Certes ! il a un grand caractère, ou il n'en a aucun. — Je suis curieux de le connaître. (*Au duc d'Albe.*) Vous me le présenterez après la messe. (*Le duc sort, le roi appelle FERIA.*) Et vous, prenez ma place au conseil privé.

(*Le roi sort.*)

FERIA.

Le roi est plein de bonté aujourd'hui.

MÉDINA-SIDONIA.

Dites plutôt qu'il est un dieu... Il l'a été pour moi.

FERIA.

Que vous méritez bien votre bonheur ! J'y prends beaucoup de part , amiral.

UN DES GRANDS.

Et moi aussi.

UN SECOND.

Et moi bien sincèrement.

UN TROISIÈME.

Je pouvais à peine contenir ma joie. Un si grand général !

LE PREMIER.

Le roi ne vous a pas fait faveur , mais justice.

LERME , *en sortant, à Medina-Sidonia.*

Combien une parole royale a relevé votre crédit !

## SCÈNE VIII.

Le cabinet du roi.

LE MARQUIS DE POSA et LE DUC D'ALBE.

POSA , *en entrant.*

IL veut me voir , moi ? Il n'est pas possible. Vous vous êtes trompé de nom. Que peut-il me vouloir ?

ALBE.

Il veut vous connaître.

POSA.

Curiosité seulement ! — Ah ! que je regrette ce moment perdu ! La vie est si courte !

ALBE.

Je vous abandonne à votre heureux destin. Le roi est dans vos mains : profitez de ce moment , et si vous le perdez , vous ne devez en imputer la faute qu'à vous seul.

( Il s'éloigne. )

## SCÈNE IX.

LE MARQUIS DE ROSA , *seul.*

Oui , c'est cela , duc ; il faut profiter d'un moment qui peut ne s'offrir qu'une fois. La bonne leçon que me donne ce courtisan peut être dans un autre sens que le sien. (*Après avoir fait quelques tours dans le cabinet.*) Comment suis-je venu ici ? est-ce par une bizarrerie du sort que mon image est réfléchié dans cette glace ? sur un million d'individus , il va me choisir , moi qui devais m'y attendre le moins , pour me présenter à la pensée du roi ? est-ce le hasard , seulement ? ou n'est-ce pas... Et qu'est le hasard , si ce n'est la pierre brute que l'artiste doit animer ? La Providence le fait naître , et l'homme doit s'en servir pour parvenir à son but. — Que m'importe ce que le roi me veut ; je sais , moi , ce que je dois faire avec le roi. — Et quand je

n'aurais fait que jeter une étincelle de vérité dans l'âme d'un despote, ne pourra-t-elle pas germer sous la main de la Providence ? — Ainsi mon projet, que je croyais d'abord chimérique, peut se réaliser. Que cela soit ou non, il n'importe, j'agirai d'après ces principes. (*Il se promène dans l'appartement, et s'arrête enfin devant un tableau qu'il examine. Le roi paraît dans un appartement voisin où il donne quelques ordres. Puis il entre, reste près de la porte, et regarde quelque temps le marquis sans être aperçu de lui.*)

## SCÈNE X.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA.

(*Le marquis, dès qu'il aperçoit le roi, va au-devant de lui, et fléchit un genou; il se relève aussitôt et reste devant lui sans donner aucun signe de trouble.*)

LE ROI *jette sur lui un regard de surprise.*

Vous m'avez donc déjà parlé ?

POSA.

Non.

LE ROI, *après quelque silence.*

Vous avez bien mérité du trône. Pourquoi n'avez-vous pas paru plus tôt devant moi ? Tant le noms assiègent ma mémoire ! Dieu seul con-

nait tout. C'était votre devoir de vous présenter devant votre souverain. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

POSA.

Sire , depuis deux jours seulement je suis arrivé à Madrid.

LE ROI.

Je ne veux rien devoir à mes sujets. Demandez une grâce.

POSA.

Je jouis de la protection des lois.

LE ROI.

L'assassin jouit du même privilège.

POSA.

A plus forte raison le bon citoyen. Sire , je suis content.

LE ROI , *à part.*

Quelle confiance en soi-même et quel noble orgueil ! je ne me suis pas trompé. J'aime cette fierté des Espagnols , et je la tolère sans peine même quand elle est poussée trop loin. — Vous avez quitté mon service , m'a-t-on dit ?

POSA.

Pour céder la place à quelque autre plus digne.

LE ROI.

J'en suis fâché. Lorsque des hommes tels que vous sont dans l'inaction , c'est une calamité

pour l'État. Peut-être que la place que vous occupiez, n'était pas à la hauteur de votre mérite?

POSA.

Non. J'aime à croire que l'homme d'expérience, celui qui a la pratique de son commerce, des âmes humaines, aura pressenti d'abord à quoi je puis lui être utile et à quoi je lui serais inutile. Je suis reconnaissant de l'opinion que votre majesté a daigné concevoir de moi ; mais...

(*Il s'arrête.*)

LE ROI.

Vous réfléchissez.

POSA.

Je ne suis pas, je dois l'avouer, sire, préparé à exprimer, dans le langage d'un de vos sujets, ce que je pense comme citoyen du monde. Car, dans le temps que je rompis toute relation avec le pouvoir, je me crus aussi dispensé de lui rendre compte des motifs de ma résolution.

LE ROI.

Seraient-ils si peu fondés que vous n'osiez les expliquer ?

POSA.

Il ne m'en coûterait que la vie si j'avais le temps de les expliquer. Toutefois, si tel est votre désir, je dirai la vérité. Je me décide entre votre disgrâce et votre dédain ; j'aime mieux

passer pour coupable à vos yeux que pour un insensé.

LE ROI, *avec quelque impatience.*

Eh bien!

POSA.

Je ne puis servir les rois. (*Philippe le regarde étonné.*) Je ne prétends pas tromper l'acheteur, sire. Quand vous daigniez m'accorder un emploi, vous me prescrivez tous mes devoirs. Il vous faut dans les combats mon bras et mon courage; dans les conseils, ma tête; dans ma conduite je ne dois pas envisager ma conduite elle-même, mais l'opinion qu'en aura le souverain; et à mes yeux le prix de la vertu est la vertu même. Le bien que le monarque fait par mes mains, je l'aurais fait moi-même, et ce qui ne devait être qu'un devoir, aurait été une jouissance pour moi. Est-ce ainsi que vous l'entendez? Pourriez-vous souffrir qu'un autre ouvrier mit la main à votre ouvrage; et moi brigadierai-je l'honneur d'être le ciseau, quand je puis être le statuaire? — J'aime l'humanité, et dans les monarchies, je ne puis aimer que moi.

LE ROI.

Votre zèle est louable. Vous voulez faire le bien; qu'importe au patriote, au sage, de quelle manière il se fait, pourvu qu'il se fasse? Choisissez, dans mes royaumes, un emploi qui vous mette à même de satisfaire un si noble penchant.

POSA.

Je n'en sens aucun.

LE ROI.

Comment ?

POSA.

Le but de votre majesté, en m'associant à ses travaux, c'est de faire le bonheur des hommes. Mais désirez-vous pour eux le même bonheur que je réclame en leur nom ? Ah ! ce bonheur fait trembler la majesté des rois ! La politique royale en a imaginé un autre ; un bonheur qu'elle a encore le pouvoir de leur faire adopter ; elle a aussi préparé leurs cœurs à des goûts nouveaux auxquels ce bonheur suffit. Elle met son cachet sur la vérité, sur celle du moins qu'elle peut supporter ; et les cachets qui n'ont pas son empreinte, elle les brise impitoyablement ! Tout cela est combiné pour le triomphe de la royauté, mais ce n'est point assez. L'amour que j'ai pour mes frères ne s'accommode pas de leur humiliation ; selon moi, ils sont infortunés, lorsque la liberté de penser leur est rayée. Ne me choisissez donc pas, sire, comme dispensateur de ce bonheur qui porte le cachet de la royauté. Mes comptes ne seraient point en règle. — Je ne serai jamais l'esclave des princes.

LE ROI, *avec vivacité.*

Vous êtes protestant !

POSA , après quelques réflexions.

Sire , votre religion est la mienne. (*Après quelque silence.*) Vous ne m'avez pas compris ; c'est ce que je craignais. Vous voyez que j'ai déchiré d'une main hardie le voile qui couvre le mystère de la royauté ! Qui vous garantira que ce qui n'est plus effrayant à mes yeux me sera toujours sacré ? Je suis dangereux , parce que je me suis étudié moi-même ; mais pour vous , sire , je ne le suis pas. Mes vœux restent au fond de mon cœur. (*Mettant la main sur sa poitrine :*) Ce ridicule esprit d'innovation qui ne fait que river nos fers au lieu de les briser ne m'animera jamais. Ce siècle n'est pas mûr pour mes idées. Je suis le citoyen des siècles futurs. La peinture que je vous ai faite pourrait-elle troubler votre repos ? Votre souffle peut l'effacer.

LE ROI.

Et suis-je le premier à qui vous vous soyez présenté sous ce point de vue ?

POSA.

Oui , sire.

LE ROI se lève , fait quelques pas , s'arrête vis-à-vis du marquis.

Ce langage du moins est nouveau. L'adulation se fatigue ; l'homme à caractère dédaigne de prendre un modèle. On peut aussi essayer le

contraire. Pourquoi pas ? Tout ce qui surprend réussit d'abord. — Si telle est votre manière de voir, hé bien ! soit ! Je veux créer un emploi nouveau pour l'esprit fort.

POSA.

Ah ! sire, je vois jusqu'à quel point on a dégradé à vos yeux la dignité de l'homme. Dans le langage qui vous la rappelle, vous ne voyez qu'une tournure adroite de l'adulation. Je crois entrevoir ce qui vous inspire cette pensée ; l'homme vous y a forcé. Il a volontairement renoncé à la dignité de son être ; il s'est volontairement rabaisé à ce niveau : effrayé du fantôme de sa propre grandeur, il s'est caché dans sa misère, il a fait trophée de ses chaînes, et la lâcheté qu'il eut de les porter, il l'appela vertu. C'est ainsi que le monde fut livré à votre père, c'est ainsi que vous le reçûtes de ses mains. Pouvez-vous honorer l'homme aussi lâchement mutilé ?

LE ROI.

Dans ce discours, il est sans doute quelque vérité.

POSA.

Mais la faute, c'est d'avoir métamorphosé l'homme, ouvrage du créateur, en un ouvrage de vos mains, et d'avoir voulu, à ses yeux, passer pour un Dieu : vous vous êtes trompé seulement en une chose ; vous êtes resté homme, comme en sortant des mains du créateur. Mor-

tel, vous avez eu des souffrances et des désirs, et vous sentiez le besoin de les voir partager.... mais devant un Dieu, il n'y a que des craintes ou des supplications! Métamorphose effrayante! affreux renversement de la nature! L'homme que vous avez rapetissé n'a plus été qu'une touche de l'instrument. Qui donc pourra jouir avec vous des charmes de l'harmonie?

LE ROI.

Ces paroles retentissent dans mon cœur!

POSA.

Mais ce sacrifice ne vous coûte rien. A ce prix, vous êtes le seul, l'unique de votre espèce; à ce prix, vous êtes un Dieu. — Et quel malheur pour vous si vous ne l'étiez pas. — Si après tant de sacrifices, après avoir anéanti le bonheur de tant de millions de vos sujets, vous n'étiez pas plus avancé, si la liberté que vous avez détruite était le seul bien qui pût combler tous vos vœux! — Ah! sire, permettez que je me retire; votre présence m'entraîne... mon cœur est plein... Le charme était trop puissant pour que je n'ouvrisse pas mon âme tout entière devant celui qui seul peut m'écouter.

*(Le comte de Lerme entre et parle à voix basse au roi. Celui-ci lui fait signe de s'éloigner; il reste dans la même attitude.)*

LE ROI.

Achievez.

POSA , après quelques momens de silence.

Sire, je sens tout le prix...

LE ROI.

Continuez ; vous aviez autre chose à me dire.

POSA.

Sire, j'arrive récemment de la Flandre et du Brabant, de ces belles et florissantes provinces. Ce peuple est grand et puissant ; c'est aussi un bon peuple. Quelle félicité, pensais-je, d'être le père d'un tel peuple... ! Et cependant là, j'ai marché sur des monceaux d'ossements, tristes débris des bûchers. (*Il se tait ; ses yeux sont attachés sur le roi, qui veut d'abord lui répondre, puis détourne ses yeux avec émotion.*) Loin de moi la pensée que vous n'avez pas raison ; oui, j'ai admiré en frémissant que vous ayez pu remplir cet horrible devoir. Il est à regretter que la victime, couverte de son sang, ne puisse célébrer la gloire de son bourreau ! Il est à regretter que le burin de l'histoire soit remis à des hommes et non à des êtres d'une nature plus élevée ! — Mais des siècles plus doux remplaceront le siècle de Philippe ; ils amèneront la douce pitié. Alors le bonheur des sujets se confondra avec le bonheur des princes : l'État sera plus avare du sang de ses enfans, et la nécessité même deviendra humaine.

LE ROI.

Croyez-vous que lorsque les siècles de la sa-

gesse et de la douce pitié auront paru , j'aurai à redouter les malédictions du siècle présent ? Voyez partout dans mes Espagnes ; la félicité publique y règne dans une paix toujours sans nuage ; c'est cette paix que je réserve à la Flandre.

POSA , *vivement.*

La paix des tombeaux ! et vous espérez achever ce que vous avez commencé ? vous espérez enchaîner la révolution qui s'opère dans la chrétienté ? vous prétendez seul , en Europe , arrêter le char du destin de l'univers , qui roule et entraîne tout dans son cours ? Vous croyez que le bras d'un homme pourra l'enrayer ; non , non. Cette entreprise est au-dessus de vos forces. Déjà un grand nombre de vos sujets et de vos plus nobles ont abandonné vos États. Ils ont préféré leur croyance à la richesse , et ils sont libres et satisfaits. Elisabeth les a reçus dans ses bras maternels , et la superbe Angleterre s'enrichit de la perte de notre industrie. Privée du travail des nouveaux chrétiens , Grenade gémit triste et déserte , et l'Europe triomphe de voir son ennemi déchirer ses propres entrailles. (*Le roi est ému , le marquis s'en aperçoit , et s'approche plus près de lui.*) Vous voulez travailler pour l'éternité , et vous semez la mort ! L'ouvrage de la violence ne survivra pas à son auteur. Vous travaillez pour des ingrats.

En vain vous aurez lutté avec énergie ; en vain vous aurez consacré votre royale vie à des projets de destruction. L'homme n'est pas ce que vous avez pensé. Un jour il brisera ses fers , il renversera le joug que lui avait imposé le despotisme, et revendiquera ses droits sacrés ; alors votre nom s'unira aux noms des Néron et de Busiris, et voilà ce qui m'afflige... Car vous aimez le bien.

LE ROI.

Et qui vous a donné cette assurance ?

POSA.

Oui, j'en atteste le ciel, cela est. Soyez magnanime comme le fort ; livrez-nous le trésor de la félicité publique ; faites que les esprits grandissent dans ces contrées ; rendez-nous ce que vous nous avez ravi : soyez roi d'un million d'âmes. (*Il s'approche du roi avec hardiesse, prend sa main et jette sur lui un regard ferme et vif.*) Ah ! que n'ai-je, sire, l'éloquence de tant de milliers de vos sujets dont nous stipulons ici les intérêts ? que ne peut-elle parler par ma bouche ? pourquoi le feu qui brille dans vos yeux n'aurait-il pas de la durée ? ne soyez plus un dieu pour outrager la nature en nous réduisant au néant ! La vérité et l'immortalité réclament vos secours. Nul mortel ne réunit plus d'avantages que vous, et plus de moyens d'en faire un si digne usage : tous les rois de l'Europe rendent

hommage au nom espagnol, vous l'aurez emporté sur tous les rois de l'Europe ; un mot, un seul mot de votre bouche va créer un nouveau monde. Accordez-nous la liberté de penser. (*Il se jette aux pieds du roi.*)

LE ROI.

Fanatisme bizarre...! Cependant... levez-vous.. je crains...

POSA, *dans la même attitude.*

Voyez autour de vous la magnificence, la majesté de la nature. Elle est fondée sur la liberté. Qu'elle est riche et féconde par elle ! Le Créateur suprême place l'insecte dans une goutte de rosée, et lui permet d'aller vivre à sa volonté au milieu de la corruption et de la mort. Qu'il est petit, l'homme que vous avez façonné ! Le bruissement d'une feuille agitée par le vent effraie le héros de la chrétienté ; il vous faut trembler devant chaque vertu. Cependant, plutôt que d'arrêter les progrès de la liberté, l'Éternel laisse la triste armée des maux ravager la terre. — L'auteur de tout se cache derrière les lois générales et immuables : l'esprit fort les voit, mais lui, il ne le voit pas. A quoi sert un Dieu ? dit-il. Le monde se suffit à lui-même. Eh bien ! le blasphème du philosophe est un éloge plus grand de la Divinité que toute la piété du chrétien.

LE ROI.

Et voulez-vous vous charger d'établir dans

mes États le type que l'humanité ne comporte pas ?

LE ROI.

Vous, vous pouvez l'établir, et nul autre que vous. Rendez aux peuples le pouvoir que le trône ambitieux usurpa trop long-temps. Rendez à l'homme sa dignité première ; qu'il rede-vienne ce qu'il fut jadis, le but des travaux du monarque. Qu'il ne soit lié par aucun autre devoir que par ceux mêmes de son frère. Quand l'homme une fois rendu à lui-même sentira la dignité de son être, quand les vertus nobles et fières de la liberté animeront son cœur, quand vous aurez rendu votre royaume le plus heureux de la terre, alors... votre plan sera mûr ; alors... vous devez subjuguier le monde.

LE ROI, *après un long silence.*

Je vous ai laissé achever. — Je vois que le monde s'est offert à vos yeux sous d'autres rapports qu'à ceux du vulgaire. Aussi je ne prétends pas vous juger comme je jugerais tout autre. Vous m'avez choisi de préférence pour me faire lire dans le fond de votre âme ; je le crois ; je le crois parce que vous me l'avez dit. — Cette modération, cette sage prudence que vous avez eue jusqu'ici de cacher dans votre cœur de telles opinions, peuvent seules me déterminer à oublier, jeune homme, que je les ai apprises de vous, et comment je les ai apprises. Levez-vous :

je veux réfuter, non pas en roi, mais en vieillard, la trop grande précipitation du jeune homme. Je le veux... parce que je le veux. Les sucs d'une plante vénéneuse peuvent, je crois, être convertis quelquefois en un breuvage salutaire. Mais fuyez mon inquisition.—Je serais affligé si...

POSA.

Est-il bien vrai, sire ? vous seriez affligé ?

LE ROI, *troublé par le regard du marquis.*

Quel homme étonnant ! Non, marquis. non, vous me jugez mal. Je ne veux pas être un Néron, je ne veux pas l'être envers vous, je ne veux pas que tout bonheur soit banni de mes États ; je vous permets de continuer d'être homme, de penser librement sous mes yeux.

POSA.

Et mes concitoyens, sire ? Ah ! il importe peu pour moi, ce n'est pas ma cause que je défends. — Et vos sujets, sire ?...

LE ROI.

Puisque vous savez si bien ce que la postérité dira de moi ; faites-lui connaître aussi de quelle manière j'ai traité les hommes lorsque j'en ai rencontré un.

POSA.

Ah ! que le plus juste des rois ne soit pas à la fois le plus injuste ! Dans la Flandre des milliers de citoyens sont meilleurs que moi. Au-

aujourd'hui seulement, pardonnez à ma franchise, grand roi, aujourd'hui peut-être pour la première fois la liberté vous apparaît sous ses véritables traits.

LE ROI, *avec gravité et bonté.*

Jeune homme, c'en est assez. Vous penseriez différemment si, comme moi, vous aviez blanchi dans la société des hommes. Cependant je regretterais de vous avoir vu pour la dernière fois. Comment puis-je vous attacher à moi?

POSA.

Laissez-moi tel que je suis, sire. Que penseriez-vous de moi, si vos faveurs, pouvaient me séduire?

LE ROI.

Cet orgueil me blesse! Dès ce moment vous êtes à mon service. Point de réplique, je le veux. (*Après une pause.*) Ecoutez-moi, marquis, qu'avais-je désiré? c'est la vérité que je désirais connaître, vous avez surpassé mon espoir; vous m'avez examiné sur mon trône, mais non pas dans ma maison. (*Le marquis semble réfléchir.*) Je vous entends. Mais quand même je serais le plus malheureux des pères, ne puis-je du moins être un époux heureux?

POSA.

Si un fils, l'espoir et l'honneur de l'Espagne, si la possession d'une épouse accomplie peuvent faire le bonheur de l'homme, vous êtes, sire, le plus heureux des mortels.

LE ROI, *d'un air sombre.*

Non, je ne le suis point, et je n'ai jamais mieux senti que dans ce moment que je ne le suis point. (*Il regarde le marquis avec l'expression de la douleur et de l'attendrissement.*)

POSA.

Sire, le prince a l'âme noble et élevée. Je l'ai toujours vu tel.

LE ROI.

Mais moi... nulle couronne ne peut me rendre ce qu'il m'a ravi. — Une reine aussi vertueuse !

POSA.

Qui oserait, sire... ?

LE ROI.

Le monde, la calomnie, moi-même ! — J'ai sous mes yeux des témoignages irréprochables qui l'accusent; et d'autres plus terribles encore sont prêts à la confondre. Cependant, marquis... il m'est affreux, oui, il m'est affreux de donner toute croyance au témoignage d'un seul. Comment puis-je croire qu'elle ait été capable de se déshonorer à ce point? Oh! comme je suis porté à croire qu'une Ébolièda calomnie! Ce prêtre ne hait-il pas et ma femme et mon fils? Ne sais-je pas que d'Albe ne respire que vengeance? Ma femme a plus de vertu qu'eux tous.

POSA.

Oui, sire, il est quelque chose dans le cœur

des femmes qui confond les apparences et les calomnies, c'est la pudeur...

LE ROI.

Oui, je pense comme vous. Accuser la reine d'une chute aussi honteuse, il en coûterait trop cher! On ne renonce pas à l'honneur aussi facilement qu'on voudrait me le faire croire. Marquis, vous avez étudié les hommes, il me fallait un homme comme vous; vous êtes bon et confiant... cependant vous connaissez les hommes... C'est pourquoi je vous ai choisi.

POSA, surpris et effrayé.

Moi, sire?

LE ROI.

Vous avez parlé à votre maître, et vous ne lui avez rien demandé pour vous, rien: cela est nouveau pour moi. Vous serez juge; la passion ne vous aveuglera pas. Présentez-vous chez le prince; tâchez de lire dans le cœur de la reine. Je vous autorise à lui parler seul. Maintenant laissez-moi. (*Il soule.*)

POSA.

Ah! si je puis remplir votre espoir; ce jour sera le plus beau de ma vie.

LE ROI lui donne sa main à baiser.

Il ne sera pas perdu dans la mienne. (*Le marquis se lève et s'en va; le comte de Lerme entre.*) Le chevalier entrera désormais sans être annoncé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon chez la reine.

LA REINE , LA DUCHESSE D'OLIVARÈS ,  
LA PRINCESSE EBOLI , LA COMTESSE  
DE FUENTÈS et d'autres dames.

LA REINE , *à la duchesse d'Olivarès.*

LA clef ne se retrouve donc plus ? Il faudra faire forcer ma cassette, et sur-le-champ. (*Elle aperçoit la princesse d'Eboli, qui s'approche et lui baise la main.*) Que je suis ravie, chère princesse, de voir votre santé rétablie ! cependant vous êtes encore bien pâle.

FUENTÈS , *malicieusement.*

Cela vient de cette fièvre qui attaque si horriblement le genre nerveux ? N'est-il pas vrai, princesse ?

LA REINE.

J'eusse bien désiré vous aller voir, ma chère...

J'aurais été vous voir avec le plus grand plaisir ; mais je ne l'ai pas osé.

OLIVARÈS.

La princesse du moins n'a pas manqué de société.

LA REINE.

Je le crois. — Mais, que vois-je, ô ciel ! vous tremblez.

EBOLI.

Ce n'est rien, rien du tout, madame. — Permettez que je me retire.

LA REINE.

Vous vous contraignez ; vous voulez paraître moins malade que vous ne l'êtes en effet. Ne restez pas debout ; cela vous fatigue. Comtesse, donnez-lui un tabouret.

EBOLI.

Le grand air me ferait du bien.

*(Elle s'en va.)*

LA REINE.

Suivez-la, comtesse ; elle n'est plus la même.  
*( Un page entre et parle à la duchesse qui se tourne, vers la reine. )*

OLIVARÈS.

Le marquis de Posa, madame. Il vient de la part du roi.

LA REINE.

Je l'attends.

*( Le page s'en va et ouvre la porte au marquis. )*

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , LE MARQUIS DE POSA.

( *Il fléchit le genou devant la reine qui lui fait signe de se relever.* )

LA REINE.

QUELS SONT les ordres du roi ? puis-je, en présence de ma cour... ?

POSA.

Non , madame. Je dois parler à vous seule.  
( *La reine fait un signe et les dames s'éloignent.* )

## SCÈNE III.

LA REINE , LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

DOIS-JE en croire mes yeux , marquis ? vous , envoyé vers moi de la part du roi ?

POSA.

Cet ordre peut étonner votre majesté , et non pas moi.

LA REINE.

La nature a donc interverti ses lois ? Vous et lui... ! j'avoue...

POSA.

Cela est étrange ; oui , je le conçois : le temps présent est fertile en prodiges.

LA REINE.

En prodiges ?

POSA.

Supposons que la séduction ait eu crédit chez moi. Etait-il utile de jouer à la cour de Philippe le rôle d'un homme singulier ? Singulier ! que veut dire ce mot ? Celui qui veut servir ses semblables doit chercher d'abord à leur ressembler. Pourquoi chercher à s'environner des prestiges d'un chef de secte ? Supposons... qui renoncerait à la vanité de faire des partisans à sa religion... ? supposons que telle soit la route que je veuille suivre pour conduire la mienne jusque sur le trône ?

LA REINE.

Non , non , marquis. Je ne vous attribuerai jamais , même en supposition , un projet si malheureux ; vous n'êtes pas un visionnaire , qui entreprend ce qu'il sait ne pouvoir achever.

POSA.

Voilà justement ce qu'il s'agirait de savoir.

LA REINE.

Ce que je pourrais au moins vous reprocher avec raison... , ce qui me surprendrait de votre part , marquis , c'est cette conduite...

POSA.

Equivoque , voulez-vous dire ?

LA REINE.

Peu sincère, du moins. Le roi sans doute ne voulait pas me faire savoir par vous ce que vous me direz...

POSA.

Non.

LA REINE.

Une bonne cause peut-elle justifier un moyen honteux ? cela est-il possible ? excusez mon incertitude. Votre noble orgueil pouvait-il s'abaisser jusque là ? Je ne puis le croire...

POSA.

Ni moi, s'il ne s'agissait ici que de tromper le roi. Mais ce n'est pas là mon but ; j'espère même le servir en cette occasion avec plus de sincérité qu'il n'en exige lui-même.

LA REINE.

Je vous reconnais là. C'en est assez. — Que fait-il ?

POSA.

Le roi... ? Si je ne me trompe, vous aurez lieu de vous repentir de vos jugemens sévères. Ce que je différerais d'annoncer à votre majesté, vous ne vous hâtiez pas, à ce qu'il me semble, de le demander ; je dois cependant vous le dire. Le roi vous invite, madame, à ne pas donner audience aujourd'hui à l'ambassadeur de France ; voilà ma mission ; elle est remplie.

LA REINE.

Et c'est tout ce que vous êtes chargé de me dire de sa part, marquis ?

POSA.

C'est à peu près tout ce qui autorise ma démarche auprès de vous.

LA REINE.

J'aurai assez de discrétion, marquis, pour ne pas demander à connaître ce qui doit être secret pour moi.

POSA.

Et vous faites bien, madame. — Cependant, si vous n'étiez pas vous-même, je pourrais vous dévoiler certains mystères, vous engager à vous défier de certaines personnes. — Tout cela est trop au-dessous de vous ; les périls peuvent vous assaillir de toutes parts, avant que vous les soupçonniez. Ils n'interrompent jamais le doux calme d'un ange. Aussi n'est-ce pas ce qui me conduit devant vous. Le prince Carlos...

LA REINE.

Savez-vous ce dont il s'occupe ?

POSA.

Il ressemble toujours à l'unique sage d'un siècle, d'un siècle pour qui adorer la vérité est un crime ; prêt à se sacrifier à la fois pour son amour comme le sage pour le sien. J'apporte peu de mots. — Mais il s'expliquera lui-même. ( *Il donne une lettre à la reine.* )

LA REINE , après l'avoir lue.

Il me demande-un entretien... !

POSA.

Je le demande aussi pour lui.

LA REINE.

Sera-t-il heureux quand il verra lui-même jusqu'à quel point je suis malheureuse ?

POSA.

Non. — Mais il en deviendra plus entreprenant et plus déterminé.

LA REINE.

Comment ?

POSA.

Le duc d'Albe va commander en Flandre.

LA REINE.

Oui , je le sais.

POSA.

Jamais le roi , nous le connaissons assez , ne révoquera ses ordres. Cependant ce qui est tout aussi immuable que la volonté du roi , c'est que le prince ne peut rester ici , c'est que la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

LA REINE.

Avez-vous les moyens d'empêcher cela ?

POSA.

Oui ; peut-être... le remède , il est vrai , est

presque aussi dangereux que le mal. — Mais je n'en connais point d'autre.

LA REINE.

Quel est-il ?

POSA.

Ce n'est qu'à vous que je puis le découvrir. C'est de votre bouche que Carlos peut l'entendre sans horreur. Le nom qu'on donnera à cette entreprise blesse sans doute les oreilles...

LA REINE.

Rébellion... !

POSA.

Il faut qu'il désobéisse au roi ; il faut qu'il se rende secrètement à Bruxelles , où les Flamands le recevront à bras ouverts. Tous les Pays-Bas se leveront à sa voix ; la présence du fils d'un roi ranimera la bonne cause , le trône d'Espagne tremblera devant la force de ses armes. Ce que son père refuse à Madrid , il le lui accordera dans les remparts de Bruxelles.

LA REINE.

Vous avez parlé aujourd'hui à Carlos , et vous croyez ce projet possible ?

POSA.

C'est parce que je lui ai parlé aujourd'hui même.

LA REINE, *après une pause.*

Le plan que vous me développez m'épou

vante et me séduit à la fois : il est possible que vous ayez raison. L'idée est audacieuse, et c'est pour cela, je crois, qu'elle me plaît. Je la mènerai. Le prince la connaît-il ?

POSA.

Il entrait dans mon projet qu'il l'entendit de votre bouche, pour la première fois.

LA REINE.

Sans contredit, l'idée est grande... Mais le prince est jeune.

POSA.

Cela ne peut nuire. Il trouvera dans la Flandre Egmont, Orange, ces braves compagnons de l'empereur Charles, aussi sages dans le cabinet qu'intrépides à la tête des armées.

LA REINE, avec vivacité.

Oui, l'idée est noble et audacieuse. Le prince doit agir. Je sens cela vivement. Le rôle qu'on lui fait jouer à la cour de Madrid m'humilie pour lui. — Je lui promets les secours de la France, de la Savoie aussi. Oui, marquis ; je pense comme vous, il faut qu'il agisse..... Cependant cette entreprise exige de l'argent.

POSA.

Il est déjà tout prêt.

LA REINE.

J'ai aussi quelques vues à vous indiquer.

POSA.

Je puis donc annoncer à Carlos l'espoir de cette entrevue ?

LA REINE.

Je veux y réfléchir.

POSA.

Carlos attend une réponse, madame. — Je lui ai promis de la lui rapporter. (*Remettant à la reine ses tablettes.*) Deux mots suffisent pour l'instant.

LA REINE, *après avoir écrit.*

Vous reverrai-je ?

POSA.

Aussi souvent que vous me l'ordonnerez.

LA REINE.

Aussi souvent... aussi souvent que je l'ordonnerai ? Marquis, comment dois-je interpréter cette liberté ?

POSA.

Jugez-la aussi innocente que vous pourrez, madame. Nous en jouissons, cela doit suffire à votre majesté.

LA REINE, *l'interrompant.*

Ah ! marquis, que je serais heureuse si cet asilé restait encore ouvert à la liberté en Europe, et si nous en étions redevables à Carlos ! — Comptez sur le vif intérêt que je prends...

POSA , *avec feu.*

Ah ! je savais bien que je serais entendu ici...

( *La duchesse d'Olivarès paraît à la porte.* )

LA REINE , *au marquis , en changeant de ton.*

Les moindres désirs de mon roi seront toujours des lois pour moi. Mettez aux pieds de sa majesté mes respects et ma soumission.

( *Elle le salue ; le marquis sort.* )

## SCÈNE IV.

Une galerie.

DON CARLOS , LE COMTE DE LERME.

CARLOS.

On ne peut nous troubler ici. Qu'avez-vous à me dire ?

LERME.

Prince , vous avez à la cour un ami...

CARLOS , *surpris.*

Que je ne connaissais point ? — Comment ?  
Que signifie...

LERME.

Je supplie votre altesse de m'excuser si j'en ai entendu plus que je ne l'aurais voulu. Cependant je dois dire , pour votre repos , que c'est un homme d'une fidélité à l'épreuve qui m'a tout révélé.... enfin c'est moi-même qui ai découvert....



CARLOS.

De qui voulez-vous parler ?

LERME.

Du marquis de Posa.

CARLOS.

Du marquis de Posa ?

LERME.

Il en sait sur vous , prince , plus que personne ne peut en savoir ; du moins j'ai tout lieu de le craindre.

CARLOS.

Comment , craindre ?

LERME.

Il a été chez le roi...

CARLOS.

Eh bien ?

LERME.

Pendant plus de deux heures , la conversation a eu lieu avec un grand secret.

CARLOS.

Est-il bien vrai ?

LERME.

Et elle rouloit sur des objets bien importants.

CARLOS.

Je n'en doute pas.

LERME.

\*Je vous ai souvent entendu nommer.

CARLOS.

Mais ce n'est pas un malheur, peut-être?

LERME.

On a aussi parlé de la reine, et d'une manière fort obscure, dans la chambre du roi.

CARLOS *recule consterné.*

Comte de Lerme!

LERME.

Dès que le marquis eut quitté le roi, j'ai reçu l'ordre de l'admettre désormais sans l'annoncer.

CARLOS.

Cela est vraiment sérieux.

LERME.

Sans exemple, prince, d'aussi loin qu'il me souvienne, depuis que je sers le roi.

CARLOS.

Sérieux, vraiment, et très-sérieux. — Et comment! Vous dites qu'on a parlé de la reine?

LERME *recule.*

Non, non, prince. Mon devoir me défend de vous en dire davantage.

CARLOS.

Voilà qui est étrange! Vous me révélez une partie, et vous me cachez l'autre?

LERME.

Je vous devais ce qui vous concerne; pour le surplus j'ai des devoirs envers le roi.

CARLOS.

Oui, vous avez raison.

LERME.

J'ai toujours reconnu le marquis pour un homme d'honneur.

CARLOS.

Vous l'avez bien jugé.

LERME.

Toute vertu reste pure... , jusqu'au moment de l'épreuve.

CARLOS.

La sienne l'est avant comme après l'épreuve.

LERME.

La faveur des rois mérite bien qu'on s'en occupe ; nous avons vu plus d'une vertu se laisser prendre à cette amorce.

CARLOS.

Oh! oui.

LERME.

Il est même quelquefois prudent de découvrir ce qui ne peut rester caché.

CARLOS.

Oui, prudent.... Cependant, disiez-vous, vous avez toujours regardé le marquis comme un homme d'honneur.

LERME.

S'il l'est encore, mon doute ne lui ôte rien ,

et vous, mon prince, vous y gagnez doublement. (*Il veut sortir.*)

CARLOS, attendri, le suit et lui serre la main.

J'y gagne plus encore, homme noble et généreux J'ai un ami de plus, et je ne perds pas celui que je possédais déjà. (*Lerme sort.*)

## SCÈNE V.

LE MARQUIS DE POSA arrivant par la galerie,  
DON CARLOS.

POSA.

CARLOS! Carlos!

CARLOS.

Qui m'appelle? Ah! c'est toi. — C'est bien. Je me rends au couvent; rejoins-moi bientôt. (*Il veut s'en aller.*)

POSA.

Ecoute... deux minutes seulement.

CARLOS.

Si l'on nous surprenait...

POSA.

Ne crains rien. Je n'ai que deux mots à te dire. La reine...

CARLOS.

Tu as été chez mon père?

POSA.

Il m'avait mandé; oui.

CARLOS, *attendant une réponse.*

Eh bien ?

POSA.

Tout est décidé ; tu la verras.

CARLOS.

Et le roi ? Que te voulait le roi ?

POSA.

Lui ? — peu de chose... — Le désir de me voir, de me connaître. — Des amis trop officieux lui ont parlé de moi, sans mon aveu. Que sais-je ? Il m'a offert du service.

CARLOS.

Que tu as refusé ?

POSA.

Oh ! sans doute.

CARLOS.

Et comment vous êtes-vous quittés ?

POSA.

On ne peut mieux.

CARLOS.

On n'a donc pas parlé de moi ?

POSA.

De toi ? mais oui, assez vaguement. (*Il tire ses tablettes de sa poche, et les remet au prince.*) Voici deux mots de la reine, et je saurai demain où, et comment...

CARLOS *lit d'un air distrait , met les tablettes dans sa poche , et veut s'en aller.*

Tu me trouveras donc chez le prieur?

POSA.

Où cours-tu donc? Un instant. Personne ne vient.

CARLOS, *avec un sourire affecté.*

Avons-nous échangé nos rôles? Tu es aujourd'hui d'une sécurité effrayante.

POSA.

Aujourd'hui! Pourquoi aujourd'hui?

CARLOS.

Et que m'écrit la reine?

POSA.

Mais tu viens de le lire, dans le moment.

CARLOS.

Moi...? Ah! qui.

POSA.

Qu'as-tu donc? qui t'agite à ce point?

CARLOS *lit une seconde fois la lettre avec transport et enthousiasme :*

Ange du ciel, oui, je veux être, oui je serai digne de toi! — L'amour agrandit les belles âmes. Quel que soit ton ordre, il n'importe. Tu as commandé; je me sou mets. — Elle m'écrit de me tenir prêt pour une grande entreprise. Quelle est-elle? le sais-tu?

POSA.

Quand même je le saurais, Carlos, es-tu maintenant disposé à l'entendre ?

CARLOS.

T'ai-je offensé ? J'étais distrait. Pardonne-moi, Rodrigue.

POSA.

Distract ? par quoi ?

CARLOS.

Par... je ne sais. Ces tablettes sont donc à moi ?

POSA.

Non. Je suis venu, au contraire, pour te demander les tiennes.

CARLOS.

Les miennes ! pourquoi ?

POSA.

Et tout ce que tu portes sur toi, et qui peut tomber dans des mains étrangères, des lettres, des papiers, enfin ton portefeuille.

CARLOS.

Pourquoi donc ?

POSA.

Dans la crainte d'un malheur. Qui peut être à l'abri de la surprise ? On ne les cherchera pas sur moi. Donne.

CARLOS *troublé.*

Voilà qui est bizarre.... Pourquoi, pourquoi et à coup...

POSA.

Sois tranquille. Sois assuré que je n'ai pas d'autre idée. La prudence le veut ainsi. Je ne croyais pas que cela pût t'effrayer.

CARLOS *lui remet son portefeuille.*

Conserve-le bien.

POSA.

Assurément.

CARLOS *le regarde avec expression.*

Rodrigue, je t'ai donné beaucoup.

POSA.

Pas autant que j'ai déjà reçu de toi. — Au couvent, le reste ! Adieu, maintenant ; adieu. (*Il veut s'en aller.*)

CARLOS, *irrésolu, le rappelle.*

Rends-moi ces lettres. Il en est une qu'elle m'écrivit à Alcalá, lorsqu'une maladie m'avait conduit aux portes du tombeau. Je l'ai toujours portée sur mon cœur, je ne puis m'en séparer. Laisse-moi seulement celle-là. — Garde tout le reste. (*Il la retire du portefeuille, et le lui rend.*)

POSA.

Carlos, c'est contre mon gré ; c'est précisément cette lettre qu'il me fallait.

CARLOS.

Adieu. (*Il s'en va tranquillement et lentement, reste près de la porte, revient sur ses pas, et lui*

*remet la lettre.*) Tiens, la voici. (*Sa main tremble, des larmes coulent de ses yeux, il embrasse le marquis, et le presse contre sa poitrine.*) Mon père n'est pas capable d'en faire autant. N'est-il pas vrai, Rodrigue? Il en est incapable. (*Il s'en va précipitamment.*)

## SCENE VI.

LE MARQUIS DE POSA, étonné, le suit des yeux.

SERAIT-IL possible? Ne l'aurais-je pas bien connu? Ce repli de son âme m'aurait-il échappé? Se défier de son ami! Non, je lui fais injure. — De quelle faiblesse, moi plus faible encore, puis-je l'accuser? Je lui fais un reproche que je mérite moi-même. Sa surprise n'a rien que de naturel. Devait-il s'attendre à ce mystérieux silence de la part d'un ami? Cela doit le blesser au cœur ....! Mais puis-je l'empêcher ....? Carlos, je serai encore forcé de t'affliger. Le roi m'a confié ses intimes secrets; l'honneur me défend de le trahir... Mon silence lui cause quelques tourmens, mais il lui en sauve de plus grands. Pourquoi le tirer du sommeil pour lui montrer la foudre suspendue sur sa tête? — Il suffit que je l'écarte silencieusement; un jour serein éclairera son réveil. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

Le cabinet du roi.

LE ROI, assis ; à côté de lui L'INFANTE  
CLAIRE EUGÉNIE.

LE ROI, après un profond silence.

Non ; elle est bien ma fille ! La nature peut-elle se déguiser à ce point ? Ses yeux bleus ne sont-ils pas les miens ? Je me retrouve dans chacun de ses traits. Enfant de mon amour , oui , tu l'es. Je te presse contre mon sein... Tu es mon sang. (*Il hésite et s'arrête.*) Mon sang ! quel malheur plus grand ai-je à craindre ? Mes traits ne sont-ils pas aussi les siens ? (*Il tient le médaillon dans sa main, il examine tour à tour ce portrait et ses propres traits dans une glace placée vis-à-vis de lui ; enfin il le jette par terre, se relève et repousse l'infante loin de lui.*) — Laisse-moi. Laisse-moi... Je me perds dans cet abîme.

## SCÈNE VIII.

LE COMTE DE LERME, LE ROI.

LERME.

SIRE, la reine est dans votre salon.

LE ROI.

Actuellement?

LE ROI.

Et demande la faveur d'une audience.

LE ROI.

Actuellement? actuellement? à cette heure imprévue! Je ne puis l'entendre..., en ce moment.

LE ROI.

Voici sa majesté elle-même.

## SCÈNE IX.

LE ROI, LA REINE, L'INFANTE.

*L'infante court au-devant de sa mère, et se presse contre elle.)*

*LA REINE se prosternant aux pieds du roi, qui se trouble et demeure muet et immobile.*

MON maître et mon époux... je dois... je suis forcée à demander justice devant votre trône.

LE ROI.

Justice...!

LA REINE.

Je me vois indignement traitée à cette cour. Ma cassette a été forcée...

LE ROI.

Comment?..

LA REINE.

Et des objets du plus grand prix pour moi en ont été enlevés...

LE ROI.

Du plus grand prix pour vous...?

LA REINE.

L'idée que des personnes haineuses et perfides pourraient attribuer...

LE ROI.

L'idée que des personnes haineuses..... mais levez-vous.

LA REINE.

Non, jusqu'à ce que vous m'avez donné votre parole royale de me faire rendre justice... Sinon, vous me dispenserez de rester plus longtemps à une cour où ceux qui m'outragent trouvent un refuge.

LE ROI.

Levez-vous... Quittez cette posture... levez-vous.

LA REINE *se lève.*

Je ne doute pas que le coupable ne soit d'un rang élevé. Ma cassette renfermait des perles et des diamans de la valeur de plus d'un million, et l'on a seulement enlevé des lettres...

LE ROI.

Qui cependant n'étaient...

LA REINE.

Qui cependant n'étaient pas cachées pour vous, sire. C'étaient des lettres et un médaillon de l'infant.

LE ROI.

De... ?

LA REINE.

De l'infant, de votre fils.

LE ROI.

A vous ?

LA REINE.

A moi.

LE ROI.

De l'infant ! et vous osez me le dire ?

LA REINE.

Et pourquoi pas à vous, sire ?

LE ROI.

Avec cette audace !

LA REINE.

D'où vient cette surprise ? vous devez vous rappeler, sire, les lettres que don Carlos, de l'agrément des deux cours, m'écrivit à Saint-Germain. S'il fut également autorisé à m'envoyer le portrait qui les accompagna, ou si, se croyant autorisé par ses espérances, il s'est permis, de lui-même, cette démarche imprudente, c'est ce que je ne veux pas décider. Si ce fut précipitation, elle était excusable... et je suis

son garant ; car il ne pouvait imaginer alors qu'il fût destiné à celle qui un jour deviendrait sa mère.

CLAIRE EUGÉNIE , *pendant ce temps, joue avec le médaillon qu'elle a trouvé par terre, et le porte à la reine.*

Ah ! ma mère, voyez, que ce portrait est beau !

LA REINE.

Que vois-je ? c'est mon... (*Elle reconnaît le médaillon, et demeure stupéfaite. Elle et le roi se regardent fixement. Après un long silence :*)  
En vérité, sire, ce moyen d'éprouver le cœur de sa femme est sans doute bien noble, bien digne d'un roi... Cependant je me permettrai de vous faire encore une question.

LE ROI.

C'est à moi d'interroger.

LA REINE.

L'innocence ne doit pas souffrir de mes soupçons. Si donc ce larcin a été commis par votre ordre...

LE ROI.

Oui.

LA REINE.

Je n'ai donc personne à accuser ni à plaindre que vous : mais votre épouse était au - dessus d'une pareille épreuve.

LE ROI.

Je connais ce langage. Mais, madame, vous ne m'è tromperez pas une seconde fois, comme au jardin d'Aranjuez; cette reine si sage, si vertueuse, qui se défendit avec tant de dignité, je la connais mieux maintenant...

LA REINE.

Que voulcz-vous dire ?

LE ROI.

En un mot, madame, et sans aucune réserve! Est-il vrai, oui; est-il vrai que vous n'avez parlé à personne... à personne? Cela est-il vrai?

LA REINE.

J'avais parlé à l'infant, oui.

LE ROI.

Oui? Eh bien! cela est donc vrai? tout est avéré. — Quelle audace! si peu de respect pour mon honneur!

LA REINE.

L'honneur! sire. Si l'honneur de quelqu'un pouvait être offensé, ce serait un autre honneur que celui que la Castille m'a donné pour dot.

LE ROI.

Pourquoi m'avez-vous donc nié ?

LA REINE.

Parce que je ne suis pas accoutuméc, sire, à répondre en coupable devant des courtisans. Je ne nierai jamais la vérité lorsqu'on me la deman-

dera avec égard, avec bonté. Était-ce bien là le ton que vous prîtes avec moi à Aranjuez? La réunion des grands d'Espagne serait-elle le tribunal devant lequel les reines sont forcées de rendre compte de leurs actions secrètes? J'avais accordé au prince un entretien qu'il m'avait demandé avec instance. Je l'ai fait parce qu'il m'a plu de le faire, parce que je ne prends jamais l'usage pour règle d'une conduite qui est irréprochable. Je vous l'ai caché, parce qu'il ne me convenait pas de dispute avec vous, en présence des gens de ma cour, sur une prétendue violation de l'étiquette.

LE ROI.

Vous vous expliquez avec hardiesse, madame.

LA REINE.

Et j'ajoute encore parce que l'infant ne trouve pas dans le cœur de son père... l'indulgence qu'il mérite.

LE ROI.

Qu'il mérite?

LA REINE.

Et pourquoi vous le cacherais-je, sire? Je l'estime et je l'aime comme un de mes parens les plus chers, comme celui qui jadis fut jugé digne de porter un nom qui me touchait de plus près. Je n'ai pas encore pu concevoir par quel motif il devrait m'être plus étranger que tout

autre , précisément parce qu'autrefois il devait m'être plus cher que tout autre. Si les maximes d'état forment les liens qui sont jugés convenables , peut-être n'ont-elles pas le pouvoir de les briser ensuite. — Je ne haïrai point celui qu'on voudrait... et puisqu'enfin on m'a forcée de parler , je ne veux pas que mes affections soient plus long - temps commandées.

LE ROI.

Elisabeth ! vous m'avez vu faible quelquefois ; votre hardiesse s'en accroît. Vous comptez sur une puissance que vous avez trop souvent opposée à ma fermeté. Cependant c'est pour vous une raison de trembler. Ce qui m'a rendu faible peut aussi me rendre furieux.

LA REINE.

Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI, *lui prenant la main.*

Si cela était... et déjà cela est ainsi... Si la mesure de vos crimes est comblée , si une seule goutte s'en échappe... si je suis trompé... (*il quitte sa main*) je puis aussi vaincre cette dernière faiblesse : je le puis et le veux. — Alors malheur à moi , malheur à vous , Elisabeth !

LA REINE.

Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI.

Alors le sang coulera.

LA REINE.

Vous en êtes là, grand Dieu !

LE ROI.

Je ne me connais plus... je ne respecte plus ni usages, ni traités des nations, ni droits de la nature.

LA REINE.

Ah ! que je plains votre majesté !

LE ROI, *hors de lui-même.*

Me plaindre ! la pitié d'une impudique... !

CLAIRE EUGÉNIE, *effrayée, s'attache à sa mère*

Le roi se fâche, et ma mère chérie pleure.

*(Le roi arrache l'infante à sa mère.)*LA REINE, *avec douceur et dignité, mais d'une voix tremblante.*

Il est de mon devoir de garantir cet enfant des mauvais traitemens. Ma fille, viens avec moi. *(Elle la prend dans ses bras.)* Si le roi ne veut plus te reconnaître, je serai forcée d'appeler par-delà les Pyrénées des garans qui défendent notre cause. *(Elle veut sortir.)*

LE ROI, *étonné.*

Reine !

LA REINE.

Ah ! c'en est trop ! Je ne puis plus supporter... *(Elle veut atteindre la porte, mais elle s'évanouit et fait une chute avec l'infante.)*

LE ROI, *accourant avec effroi.*

O ciel! qu'y a-t-il?

CLAIRE EUGÉNIE, *remplie de terreur, s'écrie :*

Ah! ma mère est pleine de sang. (*Elle se précipite hors du salon.*)

LE ROI.

Quel funeste accident! du sang! ai-je mérité une punition aussi cruelle? Levez-vous... remettez-vous... On vient, on va nous surprendre. Voulez-vous que la cour se repaisse de ce spectacle? Faut-il vous supplier...

(*Elle se relève, soutenue par le roi.*)

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS. ALBE, DOMINGO, entrent effrayés; plusieurs dames viennent ensuite.

LE ROI.

Qu'on ramène la reine dans son appartement; elle se trouve incommodée.

(*La reine sort accompagnée de ses dames. Albe et Domingo s'approchent.*)

ALBE.

La reine en larmes! du sang sur son visage!

LE ROI.

Cela doit-il surprendre les génies de l'enfer qui ont tout préparé?

ALBE ET DOMINGO.

Nous?

LE ROI.

Qui m'en ont dit assez pour exciter ma fureur , et rien pour me convaincre.

ALBE.

Nous avons révélé ce que nous savions.

LE ROI.

Que l'enfer vous en récompense ! Je me repens de ce que j'ai fait. Etait-ce là le langage d'un cœur coupable ?

POSA , *au fond du théâtre.*

Peut-on parler au roi ?

## SCÈNE XI.

LE MARQUIS DE POSA , LES PRÉCÉDENS.

LE ROI , *vivement ému au son de cette voix , et allant au-devant de lui.*

AH ! c'est lui ; je vous vois avec plaisir , marquis. — Duc, je n'ai plus besoin de vous ; laissez-nous.

( *Albe et Domingo se regardent avec une surprise muette et sortent.* )

## SCENE XII.

LE ROI, LE MARQUIS DE POSA.

POSA.

SIRE, il en doit coûter à un vieux guerrier qui dans vingt batailles exposa ses jours pour vous, de se voir ainsi traité...

LE ROI.

Il vous convient de penser ainsi, et à moi d'agir comme j'ai fait. Ce que vous avez été pour moi en peu d'heures, il ne l'a jamais été pendant toute sa vie. Je veux avouer hautement celui qui a parlé à mon cœur; les faveurs dont je le comblerai doivent se lire au loin sur son front; oui, je veux qu'on envie l'homme que j'ai fait mon ami.

POSA.

Il le sera; et d'autant plus dévoué qu'il n'a rien fait d'éclatant pour se rendre digne du nom de votre ami.

LE ROI.

Que m'apportez-vous?

POSA.

En passant devant le salon, j'ai entendu parler d'un événement malheureux auquel je n'ai pu ajouter foi... une scène effrayante... du sang... la reine.

LE ROI.

Vous étiez là?

POSA.

Cet événement devait d'autant plus m'étonner que s'il est fondé, s'il a pu se passer une scène entre leurs majestés... les découvertes importantes que j'ai faites changent absolument la face des affaires.

LE ROI.

Eh bien?

POSA.

J'ai trouvé le moyen d'enlever le portefeuille du prince avec plusieurs papiers, qui, j'espère, jetteront quelque lumière... (*Il remet au roi le portefeuille de Carlos.*)

LE ROI. *les parcourt avec avidité.*

Une lettre de l'empereur mon père... dont je n'ai jamais entendu parler? (*Il la lit, la met de côté, et reprend les autres papiers.*) Un plan de fortification. — Diverses pensées tirées de Tacite. — Mais que vois-je? Je dois reconnaître cette main! c'est celle d'une femme. (*Il lit avec attention, tantôt à haute voix, tantôt à voix basse.*) « Cette clef ouvre le cabinet du pavillon de la reine ». — Dieu! que vais-je lire? « Ici l'amour peut se faire entendre. » Exécration perfidie! maintenant je vois tout, je connais la main...

POSA.

La main de la reine? C'est impossible!

LE ROI.

De la princesse d'Eboli.

POSA.

Ainsi le page Henarès m'a dit la vérité! C'est lui qui aurait été chargé de porter la lettre et la clef,

LE ROI, *prenant la main du marquis, avec une grande émotion.*

Marquis! je suis tombé dans d'exécrables mains : cette femme... je vous l'avouerai, marquis, c'est cette femme qui a forcé la cassette de la reine; le premier avis me vient d'elle... qui sait quelle part y a prise ce moine? J'ai été trompé par une affreuse combinaison.

POSA.

Il serait heureux pour vous, sire...

LE ROI.

Marquis! marquis! je crains d'en avoir trop dit à la reine.

POSA.

S'il a existé entre le prince et la reine une secrète intelligence, le motif sans doute en était tout autre que celui pour lequel on les accusait. J'ai l'assurance que le projet du prince de partir pour la Flandre fut conçu par la reine.

LE ROI.

Je l'ai toujours pensé.

POSA.

La reine a de l'ambition. Vous dirai-je plus?

elle se voit trompée dans ses espérances les plus chères , et privée de la part qu'elle prétendait au pouvoir. La fougueuse jeunesse du prince pouvait seconder ses projets. — Quant à son cœur , je doute fort qu'elle puisse aimer.

LE ROI.

Ah ! je ne tremble pas devant sa politique.

POSA.

Est-elle aimée ? L'infant n'est-il pas plus à craindre qu'elle ? voilà ce qui mérite d'être examiné. Je crois que la vigilance la plus sévère est ici nécessaire.

LE ROI.

Vous me répondez de lui...

POSA, après quelques réflexions.

Si votre majesté me juge capable de remplir cet emploi , il faut que le pouvoir qu'elle me donne soit absolu et sans réserve.

LE ROI.

Je le veux ainsi.

POSA.

Qu'aucun autre homme, quel que puisse être son nom, n'intervienne dans les précautions que je croirai nécessaires.

LE ROI.

Aucun , je vous le promets. Vous êtes mon ange tutélaire. Que ne vous dois-je pas pour ce que vous m'avez appris ? (*Larme entre per-*

*dant ces dernières paroles.*) Dans quel état avez-vous laissé la reine?

LE REINE.

Son évanouissement l'avait beaucoup affaiblie. (*Il jette sur le marquis des regards inquiets.*)

POSA.

Une précaution me semble encore utile. Je crains que l'infant ne soit averti en secret; il a beaucoup d'amis; peut-être a-t-il pris des engagements avec les rebelles de Gand. La crainte quelquefois peut faire prendre un parti désespéré. — Je crois qu'il serait bien de prévenir, aujourd'hui même, par une mesure décisive, le mal qui pourrait arriver.

LE ROI.

Oui, très-bien : mais comment?

POSA.

Un ordre secret de l'arrêter, que vous remettrez en mes mains, sire, et dont je ne ferai usage qu'au moment du péril, et... (*Le roi réfléchit.*) cette mesure sera au nombre des secrets de l'Etat jusqu'à ce que...

LE ROI, *allant à sa table et écrivant l'ordre.*

Il y va du salut de l'Etat, — Les grands périls exigent des moyens extraordinaires. Marquis, je n'ai pas besoin de vous recommander les ménagemens...

ROSA , *recevant l'ordre.*

Ce n'est qu'à la dernière extrémité , sire...

LE ROI , *mettant sa main sur son épaule.*

Allez , allez , cher marquis ; rendez le repos à mon âme et le sommeil à mes nuits.

( *Ils s'en vont de deux côtés opposé.* )

## SCÈNE XIII.

Une galerie.

DON CARLOS arrive dans une grande agitation ;  
LE COMTE DE LERME va au-devant de lui.

CARLOS.

Je vous cherche.

LERME.

Je vous cherche aussi.

CARLOS.

Cela est-il vrai ? Au nom du ciel ! cela est-il vrai ?

LERME.

Quoi ?

CARLOS.

Qu'il a levé le poignard sur elle ? qu'on l'a emportée de son cabinet , couverte de sang ? Par tous les saints , parlez , dites-le-moi ; cela est-il vrai ?

LERME.

Elle est tombée évanouie, et s'est blessée dans sa chute; il n'y a rien de plus.

CARLOS.

Elle ne court aucun danger? aucun? sur votre honneur, comte?

LERME.

Aucun pour la reine, mais pour vous!

CARLOS.

Aucun pour ma mère! Je vous rends grâces, ô Dieu! Un bruit affreux était venu jusqu'à moi; le roi avait traité avec indignité la mère et l'enfant; un mystère avait été révélé.

LERME.

Cela pourrait être réel.

CARLOS.

Réel? Comment?

LERME.

Prince! je vous ai donné aujourd'hui un avis que vous avez méprisé. Profitez mieux de celui-ci.

CARLOS.

Quel est-il?

LERME.

Si je ne me trompe pas, prince, j'ai vu il y a peu de jours dans vos mains un portefeuille de velours bleu, brodé en or.

CARLOS, *étonné.*

J'en possède un pareil, oui. — Eh bien ?

LERME.

Sur la couverture est un médaillon entouré de perles...

CARLOS.

Il est vrai.

LERME.

Lorsque tantôt je suis entré inopinément dans le cabinet du roi, j'ai cru avoir aperçu dans ses mains le même portefeuille ; le marquis de Posa était près de lui...

CARLOS, *un moment stupéfait, ensuite avec véhémence.*

Cela n'est pas vrai.

LERME, *avec sensibilité.*

Vous me croyez donc un imposteur ?

CARLOS *l'examine long-temps.*

Oui, vous l'êtes.

LERME.

Ah ! je vous le pardonne.

CARLOS *parcourt la scène dans une agitation affreuse, et s'arrête enfin devant lui.*

Quel mal t'a-t-il fait ? quel mal t'ont fait les doux liens qui nous unissaient, pour que ton zèle cruel se hâte de les briser ?

LERME.

Prince, je respecte une douleur qui vous rend injuste.

CARLOS.

O mon Dieu! ô mon Dieu! préserve-moi du soupçon!

LERME.

Aussi je me rappelle les propres paroles du roi : Quo ne vous dois-je pas, disait-il lorsque je suis entré, pour ce que vous m'avez fait connaître?

CARLOS.

Taisez-vous, taisez-vous!

LERME.

Le duc d'Albe serait disgracié ; les sceaux de l'état auraient été retirés au prince Ruy Gomez, et remis au marquis.

CARLOS, *absorbé dans ses pensées.*

Et il m'a tout caché! pourquoi me l'a-t-il caché?

LERME.

Toute la cour le respecte déjà comme un ministre tout puissant, comme le favori, maître de toute la confiance du roi.

CARLOS.

Il m'a aimé, tendrement aimé comme lui-même; oh! je le sais; il m'en a donné mille preuves. Mais sa patrie; mais des millions d'hommes ne lui doivent-ils pas être plus chers

qu'un seul ? L'amitié de Carlos ne suffisait pas à sa grande âme ; le bonheur de Carlos ne pouvait occuper toutes les facultés de son cœur. Il m'a sacrifié à sa vertu. Puis-je l'en blâmer ? — Oui ! c'en est fait... il n'est que trop certain. Maintenant il est perdu pour moi. (*Il se détourne , et se couvre le visage.*)

LERME, *après un moment de silence.*

O le meilleur des princes ! que puis-je faire pour vous ?

CARLOS, *sans le regarder.*

Aller chez le roi... et me trahir ! Je n'avais rien à lui donner, moi.

LERME.

Voulez-vous attendre les événemens ?

CARLOS, *s'appuyant sur une balustrade, et regardant devant lui d'un œil fixe.*

Je l'ai perdu. Il ne me reste plus d'ami !

LERME, *s'approchant de lui, et avec un tendre intérêt.*

Prince, songez au péril qui vous menace.

CARLOS.

Au péril ? Homme généreux...

LERME.

Vous ne devez plus trembler que pour vous seul.

CARLOS, *se récriant.*

O Dieu ! quel souvenir vous réveille en moi ?

Ma mère ! La lettre que je lui ai donnée , que je lui ai reprise et rendue ! ( *Il se promène çà et là dans la plus grande agitation , et se tordant les mains.* ) Mais comment a-t-elle mérité de lui ce procédé ? Il devait au moins l'épargner. N'est-il pas vrai , Lerme ? ( *Avec emportement et résolution.* ) Je vais chez elle ; il faut que je l'avertisse... que je la prépare... Lerme , cher Lerme , par qui lui ferai-je parler ? Je n'ai plus personne... Ah ! grâce à Dieu , encore un ami , et cette fois je n'ai rien à perdre. ( *Il sort avec précipitation.* )

LERME.

Prince , où courez-vous ?

## SCÈNE XIV.

LA REINE , ALBE , DOMINGO.

ALBE.

Si vous nous permettez , madame...

LA REINE.

Que demandez-vous ?

DOMINGO.

La vive sollicitude que nous inspire la personne sacrée de votre majesté ne nous permet pas de garder un plus long silence sur un événement qui menace votre sûreté.

ALBE.

Nous nous empressons de déjouer , par de prompts avis , un complot dirigé contre vous...

DOMINGO.

Et de mettre aux pieds de votre majesté notre zèle et nos services.

LA REINE, *les regardant avec surprise.*

Révérénd père, et vous, noble duc, vous m'étonnez beaucoup; je ne m'attendais pas à ce dévouement de la part de Domingo et du duc d'Albe. Je sais combien je dois y compter. Vous me parlez d'un complot dirigé contre moi. Puis-je savoir qui...

ALBE.

Nous vous prions de vous défier d'un marquis de Posa, qui est admis dans les conseils secrets du roi.

LA REINE.

Je vois avec plaisir que le monarque a si bien placé son choix. On m'a parlé depuis longtemps du marquis comme d'un homme vertueux; il passe pour un homme d'un grand mérite; jamais plus haute faveur ne fut accordée avec plus de justice...

DOMINGO.

Accordée avec plus de justice? nous en savons davantage.

ALBE.

Ce n'est plus un secret aujourd'hui, que le genre de service auquel cet homme se dévoue.

LA REINE.

Qu'est-ce donc ? Parlez. Vous éveillez toute mon attention.

DOMINGO.

Y a-t-il long-temps que votre majesté visita, pour la dernière fois, sa cassette ?

LA REINE.

Comment ?

DOMINGO.

Et avez-vous remarqué s'il vous manquait des objets précieux ?

LA REINE.

Que dites-vous ? pourquoi ? Toute la cour sait donc la perte que j'ai faite. — Mais le marquis de Posa..... quel rapport peut avoir le marquis de Posa avec ceci ?

ALBE.

Un très-grand, madame ; car il manque aussi au prince des papiers importans qu'on a vus aujourd'hui entre les mains du roi, pendant que le chevalier était en audience secrète.

LA REINE, *après quelque réflexion.*

Tout ce que j'entends me surprend ; il y a là quelque chose de bien étrange. Je trouve en lui un ennemi dont je ne me serais jamais douté, et en vous, deux amis que je ne me souviens pas d'avoir jamais possédés. Car, je vous l'avoue, (*Elle les examine tous deux avec une grande attention.*) oui, en vérité, le mauvais service qui

m'a été rendu près du roi, j'étais déjà prête à le pardonner... à vous.

ALBE.

A nous ?

LA REINE.

A vous.

DOMINGO.

Duc d'Albe, à nous !

LA REINE, toujours ses regards attachés sur elle.

Avec quel empressement je me félicite d'avoir été en garde contre trop de précipitation ! Déjà j'étais déterminée à prier aujourd'hui le roi de me confronter avec mes accusateurs. J'ai maintenant un avantage de plus ; je puis invoquer en ma faveur le témoignage du duc d'Albe.

ALBE.

Le mien ? Quoi ! sérieusement ?

LA REINE.

Pourquoi non ?

DOMINGO.

Détruire tout l'effet des services qu'en secret...

LA REINE.

En secret ? (*Avec fierté.*) Je voudrais bien savoir, duc d'Albe, quel entretien mystérieux la femme de votre roi peut avoir avec vous, ou avec vous, prêtre, et que son époux doive ignorer... ! Suis-je innocente ou coupable ?

DOMINGO.

Quelle demande !

ALBE.

Mais , si le roi n'était pas juste , s'il ne l'était pas... du moins en ce moment ?

LA REINE.

J'attendrai qu'il le devienne... Heureux celui qui n'aura qu'à gagner lorsqu'il le sera devenu.  
(*Elle leur fait un salut et se retire. Ils s'en vont.*)

## SCÈNE XV.

Appartement de la princesse d'Eboli.

▲ PRINCESSE D'EBOLI ; un instant après ,  
DON CARLOS.

EBOLI.

Aurait-il quelque fondement , ce bruit qui remplit déjà toute la cour ?

CARLOS *entre.*

Ne craignez rien ; princesse , je serai doux comme un enfant.

EBOLI.

Prince... cette surprise.

CARLOS.

Eh quoi... toujours irritée ? toujours.

EBOLI.

Prince !

CARLOS.

Etes-vous encore irritée? dites-le moi, je vous en conjure.

EBOLI.

Qu'est-ce donc...? oubliez-vous, prince...? que voulez-vous de moi?

CARLOS, *se saisissant de sa main avec vivacité.*

Aimable fille, peux-tu haïr éternellement? l'amour offensé ne pardonne-t-il jamais?

EBOLI, *cherchant à se dégager.*

Que me rappelez-vous, prince?

CARLOS.

Ta bonté, et mon ingratitude. — Ah! je ne le sais que trop! je t'ai mortellement offensée; j'ai déchiré ton cœur sensible, et j'ai fait verser des larmes à ces beaux yeux... Hélas! et cependant ce n'est pas le repentir qui me conduit en ces lieux.

EBOLI.

Ah! prince, laissez-moi... je...

CARLOS.

Je suis venu, parce que tu es douce; je me confie en ta bonté, en ta grandeur d'âme. Ecoute, fille charmante, je n'ai plus d'ami au monde que toi seule. Tu as été un jour si tendre envers moi. Non, tu ne haïras pas toujours; tu ne seras pas toujours inexorable.

EBOLI, *détournant les yeux.*

Ah ! prince, par tout ce que vous avez de sacré, ne me parlez plus...

CARLOS.

Laisse-moi me souvenir de ces momens heureux, laisse-moi me souvenir d'un amour dont je me rendis si indigne ! Permits que cet amour, que les illusions de ton cœur me recommandent auprès de toi. Représente-toi Carlos, tel qu'il fut à tes yeux, et sacrifie pour lui ce que tu ne pourrais jamais sacrifier pour moi,

EBOLI.

O Carlos ! que vous vous jouez cruellement de moi !

CARLOS.

Èleve-toi au-dessus de ton sexe ; oublie cette offense. Fais ce qu'aucune femme ne fit avant toi .. ce qu'aucune autre ne fera jamais après. Je te demande un sacrifice inouï... Fais en sorte... je t'en conjure à genoux... fais en sorte que je puisse dire deux mots à ma mère.

( *Il se jette à ses pieds.* )

## SCÈNE XVI:

LE MARQUIS DE POSA entre précipitamment, suivi de deux officiers de la garde du roi ; LES PRÉCÉDENS.

POSA , *respirant à peine , et hors de lui-même , se jette entre les deux.*

QU'A-T-IL dit ? ne le croyez pas.

CARLOS , *encore à genoux , d'une voix élevée.*

Par tout ce qu'il y a de plus sacré...

POSA , *l'interrompant avec vivacité.*

C'est un insensé , ne l'écoutez pas.

CARLOS , *d'une voix plus haute.*

Il y va de la vie. Conduisez-moi vers elle.

POSA , *à la princesse , qu'il repousse avec violence.*

Si vous l'écoutez , je vous immole. ( *A l'un des officiers.* ) Comte de Cordoue , au nom du roi , ( *Il montre l'ordre.* ) le prince est votre prisonnier.... ( *Carlos demeure immobile , et comme frappé de la foudre. La princesse jette un cri d'effroi , et veut s'enfuir. Les officiers frémissent. On voit le marquis trembler de tous ses membres et se posséder à peine.* ) ( *A Carlos.* ) Rendez-moi votre épée. — Vous , princesse Eboli , restez ; et ( *A l'officier.* ) que personne ne parle au prince , pas même vous. Vous n'en ré-

pondez sur votre tête; (*Il parle bas à l'officier, et se retourne.*) et moi, je vais me jeter aussitôt aux pieds du roi pour lui rendre compte... (*A Carlos.*) et à vous aussi, prince; — attendez-moi dans une heure.

(*Carlos se laisse emmener sans donner aucun signe de sentiment. — Seulement en passant il laisse tomber un regard faible et mourant sur le marquis qui se ouvre le visage. La princesse essaie encore de s'enfuir; le marquis la ramène par le bras.*)

## SCENE XVII.

LA PRINCESSE D'EBOLI, LE MARQUIS  
DE POSA.

EBOLI.

AU nom du ciel ! laissez-moi fuir !

POSA *la conduit sur le devant de la scène d'un air effrayant.*

Que t'a-t-il dit, malheureuse ?

EBOLI.

Rien, laissez-moi, rien...

POSA *la retient avec violence.*

Qu'as-tu appris ? — Tu ne peux m'échapper. Tu ne pourras plus rien révéler à qui que ce soit monde.

EBOLI *jette sur lui un regard effrayé.*

Dieu! que me faites-vous entendre? voulez-vous m'égorger?

POSA *tire un poignard.*

Oui , l'idée est heureuse ; cela est plus expéditif.

EBOLI.

Moi? moi? grand Dieu! quel crime ai-je donc commis?

POSA , *élevant les yeux au ciel , et tenant le poignard levé sur la poitrine de la princesse.*

Il est encore temps. Le poison n'a pu s'échapper de sa bouche. Je briserai le vase, et tout restera ignoré... Il s'agit du destin de l'Espagne; et la vie d'une femme...! (*Il demeure incertain dans cette attitude.*)

EBOLI , *prosternée à ses pieds , le regarde avec fermeté.*

Eh bien! pourquoi hésitez-vous? je ne veux point de grâce... Non. J'ai mérité la mort, et je la demande.

POSA *laisse tomber lentement son bras ; après une courte réflexion.*

Cette action serait aussi lâche que barbare. Non! non! je te rends grâce, ô Dieu! Il e t encore un autre moyen.

(*Il laisse tomber le poignard et sort promptement. La princesse s'enfuit par une autre porte.*)

## SCÈNE XVIII.

Appartement de la reine.

LA REINE, LA COMTESSE DE FUENTÈS.

QUEL tumulte dans le palais ! le moindre bruit m'épouvante aujourd'hui. Ah ! sachez-en la cause, et venez m'en rendre compte.

( *La comtesse de Fuentès s'en va, et la princesse d'Eboli entre précipitamment.* )

## SCÈNE XIX.

LA REINE, LA PRINCESSE D'EBOLI.

EBOLI, *respirant à peine, pâle et défigurée, se prosternée aux pieds de la reine.*

O reine, au secours ! il est prisonnier.

LA REINE.

Qui ?

EBOLI.

Le marquis de Posa l'a arrêté par ordre du roi.

LA REINE.

Qui donc ? qui ?

EBOLI.

Le prince.

LA REINE.

Es-tu dans le délire ?

EBOLI.

On l'emène en ce moment même.

LA REINE.

Et qui l'a fait arrêter ?

EBOLI.

Le marquis de Posa.

LA REINE.

O Dieu ! je te rends grâce ! Il est heureux que ce soit le marquis qui l'ait fait arrêter.

EBOLI.

Que vous êtes tranquille, madame ! Avec quelle froideur vous me parlez ! — Vous ne présentez donc pas.... vous ne savez pas....

LA REINE.

La cause de son arrestation ? Quelque imprudence que son âge et la violence de son caractère lui ont fait commettre.

EBOLI.

Non ! non ! J'en sais davantage... — O reine ! une manœuvre perfide, affreuse... ! Le prince est perdu sans ressource ; il mourra !

LA REINE.

Il mourra !

EBOLI.

Et c'est moi qui l'assassine.

LA REINE.

Il mourra ! Insensée, que dis-tu ?

EBOLI.

Et pourquoi... ! pourquoi va-t-il mourir ! Ah ! si j'avais pu prévoir ce qui arriverait !

LA REINE *la prend avec bonté par la main.*

Princesse ! vous êtes encore agitée , recueillez d'abord vos esprits ; écarterez ces images effrayantes qui me font frémir. Parlez-moi avec plus de calme. Que savez-vous ? que s'est-il passé ?

EBOLI.

O reine ! ne me témoignez pas cette bonté, cette confiance ; c'est pour moi le supplice de l'enfer qui déchire ma conscience. Je ne suis point digne de lever mes coupables regards sur votre auguste personne. Rejetez une misérable qui se jette à vos pieds , accablée de repentir, couverte de honte et de son propre mépris.

LA REINE.

Malheureuse ! Qu'avez-vous à me dire ?

EBOLI.

Ange de lumière ! cœur vertueux ! Vous ne connaissez pas , non , vous ne soupçonnez pas le serpent que vous avez réchauffé dans votre sein. Apprenez à me connaître.. c'est moi... moi qui ai enlevé les lettres...

LA REINE.

Vous ?

EBOLI.

C'est moi qui les ai remises au roi.

LA REINE.

Vous ?

EBOLI.

Moi qui ai en l'audace de vous accuser.

LA REINE.

Vous... ? vous avez pu...

EBOLI.

La vengeance... l'amour... la fureur... Je vous haïssais, et j'aimais l'infant...

LA REINE.

Et parce que vous l'aimiez...

EBOLI.

Je lui avais fait l'aveu de mon amour, et il ne m'avait pas payée de retour.

LA REINE, *après un moment de silence.*Ah ! mes yeux sont dessillés ! Levez-vous... Vous l'aimiez... j'ai déjà tout pardonné, tout oublié... Levez-vous. (*Elle lui présente le bras.*)

EBOLI.

Non, non ! Il me reste encore un aveu terrible à faire. Attendez encore...

LA REINE, *attentive.*

Dieu ! que vais-je encore entendre ? parlez...

EBOLI.

Séduite par le roi... Ah ! vous détournez les yeux... J'y lis ma condamnation... Le crime

dont j'ai osé vous accuser... je l'ai commis moi-même.

( Elle presse son visage enflammé contre terre. La reine s'en va. Une longue pose. La duchesse d'Olivarès , après quelques minutes , sort du cabinet dans lequel la reine était entrée , et trouve la princesse encore dans la même attitude. Elle s'approche en silence. A ce bruit la princesse se relève dans la plus grande agitation , lorsqu'elle s'aperçoit de la disparition de la reine. )

## SCENE XX.

LA PRINCESSE D'EBOLI, LA DUCHESSE  
D'OLIVARÈS.

EBOLI.

Dieu ! elle m'a abandonnée. Tout est perdu.

OLIVARÈS s'approche d'elle.

Princesse Eboli...

EBOLI.

Ah ! je ne sais que trop , duchesse , ce qui vous amène. La reine vous a chargée de m'annoncer mon arrêt... parlez...

OLIVARÈS.

Elle m'a donné l'ordre de vous demander votre croix et votre clef.

EBOLI *détache de son sein une croix d'or, et la remet à la duchesse.*

M'accordera-t-on la faveur de baiser encore un fois la main de la meilleure des reines?

OLIVARÈS.

Vous apprendrez votre sort au couvent de Sainte-Marie.

EBOLI, *versant des larmes.*

Je ne verrai plus la reine!

OLIVARÈS *l'embrasse en détournant son visage.*

Vivez heureux.

(*Elle se retire précipitamment. La princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet qui se ferme aussi ôt après l'entrée de la duchesse. La princesse reste quelques minutes à genoux devant le cabinet, immobile et muette. Elle se relève tout à coup, et sort en se couvrant le visage.*)

## SCÈNE XXI.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

AH! enfin, marquis...! que je suis heureuse de vous revoir!

POSA, *pâle et défait, d'une voix tremblante.*

Etes-vous seule, madame? ne peut-on nous entendre de l'appartement voisin?

LA REINE.

Non. Pourquoi? Que m'apportez-vous? (*Elle l'examine avec attention, et recule effrayée.*)  
D'où vient cette pâleur, cette agitation? Marquis, vous me faites frémir.

POSA.

Vous savez déjà sans doute...

LA REINE.

Que Carlos a été arrêté, et même par vous, m'a-t-on dit. Est-il bien vrai? Je ne voulais en croire que vous.

POSA.

Cela est vrai.

LA REINE.

Par vous?

POSA.

Par moi.

LA REINE, *jetant sur lui un regard incertain.*

Je respecte vos actions, même alors que je n'en connais pas le but. Pardonnez cette fois à l'inquiétude d'une femme; je crains que vous n'ayez hasardé beaucoup.

POSA.

Et j'ai perdu, madame.

LA REINE.

O ciel!

POSA.

Soyez tranquille, madame, le prince est sauvé; moi seul je suis perdu.

LA REINE.

Que vais-je entendre? grand Dieu!

POSA.

Ah! devais-je donc spéculer si légèrement sur les caprices du sort, jouer aussi témérairement sur d'incertaines combinaisons? Quel est l'homme, en effet, qui, s'il ne se croit pas l'Être suprême, peut se flatter de l'espoir de gouverner le destin à son gré? Oh! je l'ai bien mérité! Mais pourquoi vous entretenir de moi? Ce moment est précieux comme l'existence d'un homme; et qui sait si la main sévère de mon juge ne hâte pas dans ce moment les courts instans de la vie?

LA REINE.

Votre juge? — Quelle solennité dans vos paroles! Je ne vous conçois pas, et l'incertitude accroît ma frayeur.

POSA. ♪

Il est sauvé, n'importe à quel prix! mais il ne l'est que pour un seul jour. Il lui reste peu de momens; qu'il les emploie utilement! Cette nuit même il doit quitter Madrid.

LA REINE.

Cette nuit même?

POSA.

Tout est prêt. Dans ce même couvent des Chartreux qui fut depuis si long-temps l'asile de notre amitié, des chevaux l'attendent. Voici, en let-

tres de change, toute ma fortune ; vous y ajouterez ce qui peut manquer. Il est vrai que j'aurais mille choses à dire à Carlos, et qu'il est de son intérêt qu'il les sache ; mais je crains de n'avoir pas le loisir de le faire ; vous lui parlerez ce soir, et j'ai recours à vous.

LA REINE.

Ah ! marquis ! pour mon repos, expliquez-vous plus clairement. Quittez ce langage obscur. Qu'est-il arrivé ?

POSA.

J'ai encore un secret important, et c'est à vous que je le confie. J'ai joui d'un bonheur que peu d'hommes ont éprouvé : j'aimai le fils d'un roi. Mon cœur, consacré à un seul, embrassait l'univers. Dans le cœur de Carlos, je semais la félicité d'un million d'hommes. Oh ! mes songes étaient beaux ! Mais la sagesse éternelle me défend de consommer ma noble tâche. Bientôt il n'aura plus son Rodrigue. L'ami transmet ses derniers vœux à l'amante. Ici, ici, sur ce saint autel, sur le cœur de sa souveraine, je dépose le legs précieux que je lui fais ; c'est là qu'il le trouvera quand je ne serai plus. (*Il se détourne, des larmes étouffent sa voix.*)

LA REINE.

C'est là le langage d'un mourant. Mais non, encore que l'agitation où vous êtes.....  
riez-vous voulu dire ?

POSA *cherche à se recueillir, et continue d'un ton plus ferme.*

Dites au prince qu'il se souvienne du serment solennel que nous avons fait dans les jours de notre belle jeunesse en partageant l'hostie. J'ai tenu le mien , je lui suis fidèle jusqu'à la mort. — C'est à lui maintenant à tenir le sien.

LA REINE.

Jusqu'à la mort?

POSA.

Il le tiendra... Oh ! rappelez-le-lui , ce songe si beau d'une politique régénérée , ce sublime projet de l'amitié ; qu'il réunisse nos pensées , quoique vagues encore. S'il ne peut achever , s'il succombe , qu'importe , il aura commencé. Lorsque des siècles se seront écoulés , la Providence fera naître un prince tel que lui , et sur un trône tel que le sien ; elle animera du même esprit son nouveau favori. Dites-lui bien qu'il respecte les songes de sa jeunesse lorsqu'il sera homme ; qu'il ne livre pas son cœur , cette fleur du ciel , aux froids calculs de la raison qui rongent et dessèchent ; qu'il ne se laisse point égarer , quand la sagesse d'ici bas viendra repousser ce saint enthousiasme qui vient du ciel. Déjà je le lui ai dit.

LA REINE.

Comment, marquis? et à quoi tend ce discours?

POSA.

Dites-lui que je dépose en ses mains le bonheur de l'humanité; que mourant, je l'exige de lui... et j'étais en droit de l'exiger! Il ne tenait qu'à moi de faire luire de beaux jours sur l'Espagne. Le roi m'avait donné sa confiance; il me nommait son fils; me confiait les sceaux. Son duc d'Albe était disgracié. (*Il s'arrête et regarde la reine en silence pendant quelques moments.*) Vous pleurez! Oh! je connais bien ces larmes! âme céleste, l'attendrissement les fait couler. Mais tout est fini, tout. L'un de nous deux était perdu. Carlos ou moi! Le choix a été prompt et terrible. Moi, je suis perdu... Il est inutile de vous en dire davantage.

LA REINE.

Maintenant, maintenant je commence à vous comprendre. Malheureux! qu'avez-vous fait?

POSA.

J'ai sacrifié deux heures d'une soirée pour un grand jour d'été! J'ai repoussé le roi. Que pouvais-je en espérer? Mes projets pouvaient-ils germer sur cette terre aride? Le destin de l'Europe est entre les mains de mon noble ami..... Je lui lègue l'Espagne. Jusque là elle gémissait sous le sceptre de fer de Philippe! Mais malheur à lui, malheur à moi, si je devais me repentir, si j'avais mal choisi...! Non, non... Je connais mon Carlos; cela n'arrivera jamais...;

et c'est la reine qui m'en répond ? (*Après un moment de silence.*) Je vis germer cet amour ; je vis la plus malheureuse des passions jeter des racines dans son cœur. Il était en mon pouvoir alors de la combattre ; je ne le fis pas. Je nourris cet amour qui , à mes yeux , n'avait rien de dangereux. Le monde peut en juger autrement. Je ne me reproche rien. Je voyais le salut où d'autres auraient vu la mort. Cette flamme sans espérance me parut un brillant rayon d'espérance. Je voulais le diriger vers ce qui est bien , ce qui est beau , ce qui est élevé ; la nature ne m'offrait plus de modèle , ni la langue d'expressions. Je voulus le conduire de ce côté , et je m'attachai à épurer son amour.

LA REINE.

Marquis, votre ami remplissait tellement votre âme, que vous ne songiez plus à moi. Me croyiez-vous réellement exempte de toutes les faiblesses de mon sexe, lorsque vous me présentiez à lui comme son ange, lorsque vous fortifiez son cœur par la vertu ? Vous ne saviez donc pas combien nous risquons d'être faibles, lorsque avec le prestige de ce nom on ennoblit la passion.

POSA.

Oui , toutes les femmes sont faibles , une seule exceptée... Mais pour celle-là il n'y a rien à craindre... Rougiriez-vous du plus noble des penchans ? rougiriez-vous d'être la source de la

vertu ? Qu'importe au roi Philippe si la Transfiguration, placée dans son Escorial, remplit d'un saint enthousiasme le peintre qui l'admire ? La douce harmonie des sons qui sommeille dans la lyre appartient-elle au propriétaire, lorsque son oreille ne peut en jouir ? Il a acheté le droit de briser l'instrument, mais non le talent d'en tirer des sons mélodieux, ni l'ineffable volupté de l'harmonie. La vérité existe pour le sage, la beauté pour un cœur sensible ; ils sont faits l'un pour l'autre. Nul préjugé ne changera en moi cette conviction. Promettez-moi de l'aimer toujours. Restez inaccessible à toute crainte humaine, au faux héroïsme... Aimez-le constamment, éternellement. Reine..., me le promettez-vous ?

LA REINE.

Je vous promets que mon cœur seul réglera mon amour.

POSA.

Maintenant je meurs satisfait. Mon ouvrage est confirmé. (*Il salue la reine, et veut partir.*)

LA REINE *le suit des yeux en silence.*

Vous partez, marquis, sans me dire si nous nous reverrons bientôt ?

POSA *revient, et détournant le visage.*

O certes ! nous nous reverrons.

LA REINE.

Je vous entends, Posa..., je vous entends...  
Ah ! qu'avez-vous fait ?

POSA.

Lui, ou moi?

LA REINE.

Non ! non ! c'est vous qui , entraîné par une apparence de grandeur , vous êtes précipité dans l'abîme : cela est certain... ! Je vous connais. Dès long-temps c'était là votre but. Que vous importe si la douleur déchire , brise le cœur de vos amis , pourvu que votre orgueil soit satisfait. Ah ! jè commence à vous comprendre : vous ne vouliez qu'être admiré.

POSA , *frappé , et à part.*

Non ! je n'étais point préparé à ce langage.

LA REINE.

Marquis ! n'est-il aucun moyen pour vous sauver ?

POSA.

Aucun.

LA REINE.

Aucun ? songez-y bien. Rien de possible, même par moi ?

POSA.

Non.

LA REINE.

Vous ne me connaissez pas. S'il le faut, j'aurai du courage.

POSA.

Je le sais.

LA REINE.

Et il n'est aucun moyen de salut ?

POSA.

Aucun.

LA REINE *le quitte, et se couvre le visage.*

Allez ! je n'estime plus aucun homme.

POSA, *dans la plus grande émotion, et prosterné à ses pieds.*

Reine... ! O Dieu ! la vie cependant est bien attrayante !

*( Il se lève tout à coup, et sort précipitamment.**La reine rentre dans son cabinet. )*

## SCÈNE XXII.

Un salon chez le roi.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO se promènent en silence et séparément. LE COMTE DE LERME sort du cabinet du roi. Arrive ensuite DON RAYMOND DE TAXIS, grand-maitre des postes.

LERME.

N'A-T-ON pas encore vu le marquis ?

ALBE.

Pas encore. *( Lerme veut s'en aller. )*TAXIS *entre.*

Comte de Lerme, annoncez-moi.

LÉRME.

Le roi n'est visible pour personne.

TAXIS.

Il faut que je lui parle. Cela est important pour sa majesté ; il faut qu'elle m'entende sans le moindre délai. (*Lérme rentre dans le cabinet.*)

ALBE, s'approchant du grand-maître des postes.

Cher Taxis, accoutumez-vous à la patience. Vous ne parlerez pas au roi.

TAXIS.

Eh ! pourquoi ?

ALBE.

D'abord il vous fallait solliciter l'agrément du chevalier de Posa qui a fait prisonniers le fils et le père.

TAXIS.

Posa ! qu'entends-je ? C'est le même de qui j'ai reçu cette lettre...

ALBE.

Une lettre ! Quelle est-elle ?

TAXIS.

Qu'il m'avait enjoint de faire passer à Bruxelles.

ALBE.

A Bruxelles ?

TAXIS.

Et que je vais remettre au roi.

ALBE.

A Bruxelles ! Avez-vous entendu, chapelain ,  
à Bruxelles ?

DOMINGO.

Cela est suspect.

TAXIS.

Avec quel trouble, quel embarras il me l'a  
recommandée !

DOMINGO.

Avec trouble ? Ah !

ALBE.

A qui est-elle adressée ?

TAXIS.

Au prince de Nassau et d'Orange.

ALBE.

A Guillaume ! Chapelain, il y a de la trahi-  
son.

DOMINGO.

J'en avais le pressentiment... - Il faut sur-le-  
champ remettre cette lettre entre les mains du  
roi. Que de mérite vous avez, digne homme,  
d'avoir rempli vos fonctions avec tant de fidé-  
lité ?

TAXIS.

Révérénd père, je n'ai fait que mon devoir.

ALBE.

Vous l'avez bien fait.

LERME sort du cabinet. *Au grand-maître des postes :*

Le roi veut vous parler. (*Taxis entre.*) Le marquis n'est pas encore ici ?

DOMINGO.

On le cherche partout.

ALBE.

Cela est inconcevable. Le prince est prisonnier d'état, et le roi lui-même en ignore le motif.

DOMINGO.

Il n'est pas même venu ici lui en rendre compte.

ALBE.

Comment le roi voit-il cette affaire ?

LERME.

Il n'a pas encore dit un seul mot.  
(*On entend du bruit dans le cabinet.*)

ALBE.

Qu'entends-je ? Écoutons.

TAXIS sort du cabinet.

Comte de Lerme ?  
(*Ils entrent tous deux dans le cabinet.*)

ALBE à Domingo.

Que se passe-t-il ici ?

DOMINGO.

Cet effroi... Cette lettre interceptée... Duc, j'entrevois quelque chose de sinistre.

ALBE.

Le roi fait appeler le comte de Lerme, et il sait que nous attendons dans ce salon.

DOMINGO.

Notre temps est passé.

ALBE.

Ne suis-je donc plus l'homme devant qui toutes les portes s'ouvriraient? Comme tout est changé autour de moi! — Tout m'est étranger!....

DOMINGO, *qui s'était approché doucement de la porte du cabinet pour écouter.*

Écoutons.

ALBE.

Il y règne un morne silence; on les entend à peine respirer.

DOMINGO.

La double tapisserie amortit le son.

ALBE.

Retirons-nous; on vient.

DOMINGO *s'éloigne de la porte.*

Tout me semble terrible; tout m'épouvante, comme si ce moment allait décider d'une grande destinée.

SCÈNE XXIII.

LE PRINCE DE PARME, LES DUCS DE FERIA, DE MEDINA-SIDONIA et plusieurs grands d'Espagne. LES PRÉCÉDENS.

PARME.

PEUT-ON parler au roi ?

ALBE.

Non.

PARME.

Non ? Qui est avec lui ?

FERIA.

Le marquis de Posa, sans doute ?

ALBE.

C'est lui précisément qu'on attend.

PARME.

Nous arrivons de Saragosse. Tout Madrid est en alarmes. Srait-il vrai... ?

DOMINGO.

Que trop, hélas !

FERIA.

Quoi ! le prince a été ariété par ce chevalier de Malte ?

ALBE.

Oui, comme vous dites.

FARME.

Pourquoi ? par quel motif ?

ALBE.

Le motif est un secret qui n'est connu que  
du roi et du marquis de Posa,

FARME.

Sans l'assentiment des cortès du royaume !

FERIA.

Malheur à celui qui a participé à ce crime de  
lèse-nation !

ALBE.

Malheur à lui ! C'est aussi ce que je veux.

MEDINA SIDONIA.

Moi aussi.

LES AUTRES GRANDS.

Nous tous aussi.

ALBE.

Qui osera me suivre dans le cabinet du roi ?  
Je vais me jeter à ses pieds.

FERME sort précipitamment du cabinet du roi,  
et appelle :

Duc d'Albe !

DOMINGO, avec joie.

Enfin, Dieu soit loué !

( Albe entre chez le roi. )

FERME, hors d'haleine, et dans la plus grande  
émotion.

Si le chevalier vient, dites-lui que le roi n'est  
plus seul, et qu'il le fera appeler.

DOMINGO à *Lerme*, pendant que tous les courtisans l'entourent pleins d'impatience et de curiosité.

Comte, qu'est-il arrivé? vous êtes pâle comme un mort.

LERME veut s'en aller.

Cela est infernal!

PARME et FERIA.

Quoi donc? quoi donc?

MEDINA-SIDONIA.

Que fait le roi?

DOMINGO.

Infernal! quoi donc?

LERME.

Le roi a pleuré.

DOMINGO.

Pleuré?

tous ensemble, avec une surprise mêlée d'effroi.

Le roi a pleuré?

( On entend une sonnette dans le cabinet. *Lerme* y entre. )

DOMINGO le suit, et veut le retenir.

Comte, encore un mot... , pardonnez... Il m'échappe! Nous voilà restés dans une affreuse anxiété.

## SCENE XXIV.

LA PRINCESSE D'EBOLI, FERIA, MEDINA-SIDONIA, PARME, DOMINGO et les autres grands.

EBOLI *accourt dans la plus grande agitation.*

Où est le roi? où est-il? Il faut que je lui parle. (*Au duc de Feria :*) Vous, duc, conduisez-moi vers lui.

FERIA.

Le roi est occupé d'affaires de la dernière importance. Personne ne peut l'approcher.

EBOLI.

Signerait-il déjà la sentence fatale? — Il est trompé. Je lui prouverai qu'il est trompé.

DOMINGO *lui jette de loin un regard expressif pour l'engager à garder le silence.*

Princesse Eboli!

EBOLI *va à Domingo.*

Quoi! vous ici, prêtre? tant mieux. J'ai besoin de vous. Votre témoignage confirmera le mien.

(*Elle le saisit par la main, et veut l'entraîner dans le cabinet.*)

DOMINGO.

Moi...? princesse! y songez-vous?

FERIA.

Retirez-vous. Le roi ne vous écoutera pas.

EBOLI.

Il le faut. Il faut qu'il entende de terribles vérités, fût-il dix fois au-dessus de Dieu.

DOMINGO.

Eloignez-vous. Vous risquez tout... Eloignez-vous... Arrêtez !

EBOLI,

Homme ! c'est à toi de trembler devant ton idole. \* Moi je n'ai plus rien à perdre.

(*Au moment où elle va pénétrer dans le cabinet du roi, Albe en sort, les yeux brillans de joie, et dans le plus grand contentement. Il se précipite sur Domingo, et l'embrasse avec transport.*)

ALBE.

Que le *Te Deum* retentisse dans toutes les églises de Madrid ! La victoire est à nous !

DOMINGO.

A nous ?

ALBE à Domingo et aux autres grands.

Maintenant vous pouvez entrer. Une autre fois je vous apprendrai le reste.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle du palais du roi , séparée par une grille de fer d'une grande cour où l'on voit de distance en distance des factionnaires se promener.

LE MARQUIS DE POSA, DON CARLOS.

*(Carlos est assis auprès d'une table, la tête appuyée sur ses deux bras, dans l'attitude d'un homme qui sommeille. Au fond de la chambre quelques officiers qui veillent sur la personne du prince. Le marquis de Posa entre sans être aperçu, et parle bas aux officiers, qui s'éloignent aussitôt. Il s'approche ensuite de Carlos, l'examine quelques instans en silence et d'un œil de tristesse. Un mouvement qu'il fait en ce moment tire le prince de son assoupissement. Carlos lève les yeux, aperçoit le marquis, et manifeste la plus grande surprise.)*

POSA.

C'est moi, Carlos.

CARLOS *lui donne la main.*

Quoi! tu viens me voir? moi! Oh! cela est bien généreux!

POSA.

Je m'imaginai que tu pouvais avoir besoin d'un ami.

CARLOS.

Est-il bien vrai? l'as-tu pensé en effet? Vois quel est mon bonheur, je ne puis te l'exprimer. — Ah! je savais bien que tu ne cesserais pas d'être mon ami.

POSA.

J'ai mérité que tu eusses cette pensée.

CARLOS.

N'est-ce pas? oh! oui, nos sentimens sont toujours les mêmes, et c'est là ma consolation. La douceur et l'indulgence sont si naturelles à des âmes aussi nobles que les nôtres! — Si mon ambition a été injuste et téméraire, était-ce une raison pour me refuser ce qui est équitable? La vertu peut être sévère, mais jamais cruelle, jamais inhumaine. — Quelle douleur tu as dû éprouver? Ah! j'en suis bien convaincu; le cœur de mon ami devait être agité, quand tu parais la victime que l'on allait sacrifier.

POSA.

Carlos! que veux-tu lire?

CARLOS.

C'est à toi maintenant d'achever ce que je devais

et ce qu'il ne m'est plus permis de faire : tu rendras à l'Espagne ces beaux jours qu'elle a espérés en vain de moi... C'en est fait de moi pour toujours... Tu l'avais bien prévu. Cette malheureuse passion avait absorbé toutes les facultés de mon âme... j'étais mort à l'espérance... La Providence ou le hasard t'ont conduit devant le roi, et il ne t'en a coûté que mon secret, et tu es son ami. Sois son ange tutélaire... pour moi tout est fini.... peut-être aussi pour l'Espagne.... Il n'y a de blâmable dans tout cela que mon cruel aveuglement. Je n'avais pas aperçu jusqu'à ce jour que tu étais... aussi grand en politique qu'en amitié.

POSA.

Non , ceci je ne m'y étais pas attendu ! je n'avais pas cru que la magnanimité d'un ami l'emporterait sur toute la sagesse humaine, sur toutes mes combinaisons ; mes projets sont renversés. Je n'avais pas connu ton cœur.

CARLOS.

Cependant s'il t'avait été possible de lui épargner une pareille destinée, je te le dis, j'aurais cru te devoir une éternelle gratitude ! Seul, je pouvais supporter tout : fallait-il une seconde victime... ? Mais laissons cela. Je ne veux point te faire de reproches. Que t'importe la reine... ? tu ne l'aimes pas, toi.. ! Qu'importe à ta vertu sévère les anxietés d'un sentiment si futile ? Par-lonne-moi... j'ai été injuste.

POSA.

Oui, tu l'es, mais non pas à cause de ce reproche... Si j'en avais mérité un seul, je les mériterais tous, et alors je ne serais pas ici. (*Il tire de sa poche le portefeuille que Carlos lui avait donné.*) Tiens, voici quelques-unes des lettres que tu m'as confiées. Reprends-les.

CARLOS *regarde avec étonnement tantôt le marquis, tantôt les lettres.*

Comment!

POSA.

Je te les rends, parce qu'elles sont désormais plus en sûreté entre tes mains qu'entre les miennes.

CARLOS.

Que veux-tu dire? le roi ne les a donc pas lues? il ne les a donc pas examinées?

POSA.

Ces lettres?

CARLOS.

Tu ne les lui as donc pas montrées toutes?

POSA.

Qui t'a dit que je lui en aie montré une?

CARLOS, *extrêmement surpris.*

Est-il possible? Le comte de Lerme....

POSA.

Il te l'a dit? — Maintenant tout est découvert. Qui pouvait le prévoir? Eh bien! le comte

de Lerme... il t'a dit la vérité. Les autres lettres sont dans les mains du roi.

CARLOS *le regarde dans un long et muet étonnement.*

Et pourquoi suis-je ici ?

POSA.

Par un motif de prudence, pour t'empêcher de te confier une seconde fois à la princesse Eboli.

CARLOS, *comme sortant d'un rêve.*

Ah! je devine enfin, je vois..... maintenant tout est éclairci, tout est expliqué.

POSA *va vers la porte.*

Quelqu'un vient.

## SCÈNE II.

LE DUC D'ALBE, LES PRÉCÉDENS.

ALBE *s'approche respectueusement du prince; il tourne pendant toute la scène le dos au marquis.*

PRINCE ! vous êtes libre. Le roi m'envoie vous l'annoncer.

( *Carlos regarde le marquis avec étonnement. Tous les trois gardent un moment le silence.* )

ALBE, *au prince, sans regarder le marquis.*

Je me crois heureux, prince, d'être le premier à vous apprendre...

CARLOS. *Il examine, étonné, le marquis et le duc d'Albe; après un silence il s'adresse à ce dernier :*

J'aurai donc été emprisonné, ensuite déclaré libre, et sans connaître les motifs de l'un ni de l'autre?

ALBE.

Par une erreur, prince, à laquelle, autant que je puis le voir, le monarque a été entraîné par un imposteur.

CARLOS.

C'est cependant par ordre du roi que je me trouve ici?

ALBE.

Oui, par une méprise de sa majesté.

CARLOS.

J'en suis on ne peut plus fâché. Mais quand le roi se trompe, il convient au roi de réparer son erreur en personne. (*Il cherche les yeux du marquis, et regarde le duc avec une fierté mêlée de dédain :*) Mon nom est don Carlos, fils de Philippe. La curiosité et la calomnie vont s'attacher à moi. — Ce que sa majesté fait par devoir, je ne puis l'accepter comme une faveur. Je suis prêt, au surplus, à paraître devant les cortès du royaume... Je ne recevrai pas mon épée de votre main.

ALBE.

Le roi ne se refusera pas sans doute à la légi-

time demande de votre âltesse , mais daignez me permettre de vous accompagner jusque dans son cabinet.

CARLOS.

Je resterai ici , jusqu'à ce que le roi ou sa ville de Madrid viennent m'y chercher. Portez-lui cette réponse.

( *D'Albe sort. On le voit encore s'arrêter dans l'avant-cour , et donner des ordres.* )

### SCÈNE III.

DON CARLOS , LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS attend que d'Albe soit sorti , puis s'adresse au marquis avec une surprise mêlée de frayeur.

QUE signifie tout ceci ? explique , éclaircis-moi ce mystère. — N'es-tu donc pas ministre ?

POSA.

Je l'ai été , comme tu vois. ( *Il s'approche de Carlos , et avec la plus grande sensibilité.* ) O Carlos ! maintenant tout est achevé. Tout a réussi ; oui , c'en est fait , grâces soient rendues à l'Éternel qui m'a conduit au but !

CARLOS , étonné.

Qui t'a conduit au but ! ce langage est pour moi une énigme.

POSA *lui prend la main.*

Tu es sauvé, Carlos, tu es libre. Et moi....  
( *Il s'arrête.* )

CARLOS.

Et toi?

POSA.

Et moi... je te presse contre mon sein. C'est d'aujourd'hui seulement que j'en ai acquis le droit : je l'ai acheté par tout ce qu'il y a de plus cher. O Carlos! que ce moment est grand et sublime! — Je suis content de moi.

CARLOS.

Quel changement soudain dans tous tes traits! je ne t'ai jamais vu ainsi. Tes yeux brillent et tu sembles respirer avec orgueil!

POSA.

Il est temps de nous séparer, Carlos. Ne t'es fraie pas, sois homme. Quoi qu'il arrive, promets-moi de ne pas aggraver, par une douleur indigne d'un grand cœur, la nécessité d'une cruelle séparation. Tu vas me perdre, Carlos, pour un longtemps... les méchants disent pour toujours. ( *Carlos retire sa main, et le regarde avec des yeux étonnés et inquiets.* ) Sois homme. J'ai compté sur toi, j'ai voulu t'avoir auprès de moi à cette heure pénible que l'on regarde avec effroi comme la dernière... Oui, je te l'avoue, je l'ai désirée moi-même... Viens, asseyons-nous, je me sens faible, épuisé. ( *Il ap-*

*proche son siège de celui de Carlos , qui le regarde toujours fixement et dans un état d'impassibilité.*) Que fais-tu ? tu ne me réponds pas. J'ai peu de choses à te dire encore. Le lendemain du jour où nous nous vîmes pour la dernière fois dans le couvent des Chartreux , le roi me fit appeler. Le résultat tu le connais , ainsi que tout Madrid. Ce que tu ne sais pas , c'est que le secret de ton amour lui avait été livré ; que des lettres enlevées de la cassette de la reine avaient confirmé ses soupçons ; que je l'appris de sa bouche même , et que de ce moment je fus son confident. (*Il s'arrête pour entendre la réponse de Carlos , qui continue à garder le silence.*) Oui , Carlos , j'osai te paraître infidèle ; je marchai comme chef de l'intrigue dirigée contre toi. Les faits étaient accablans ; il n'y avait plus moyen de sauver les apparences : me dévouer à sa colère, je n'avais pas d'autre parti à prendre. C'est ainsi que pour mieux te servir je devins ton ennemi. Tu ne m'écoutes pas.

CARLOS , *vivement.*

Je t'entends. Poursuis , poursuis.

POSA.

Jusque là tous mes calculs étaient juste , mais le bruit des faveurs dont le roi m'accablait arriva jusqu'à toi ; ce fut contre cet écueil que je vins échouer ; entraîné par un sentiment mal conçu , par une aveugle présomption , je

prétendis achever seul ce périlleux ouvrage ; je dérobai ma conduite à tes regards : imprudence cruelle ! Combien j'ai souffert en m'en apercevant ; j'étais dans le délire , pardonne, j'avais compté sur ton inébranlable amitié. (*Il se tait un moment, Carlos passe de son état d'immobilité à la plus violente émotion.*) Ce que je craignais est arrivé. On te menaçait de dangers chimériques... La reine noyée dans son sang... les cris d'effroi retentissant dans le palais... le rapport trop prématuré de Lerme... mon inconcevable silence, tout servit à tourmenter ton cœur... Tu commences à douter ; tu me crois perdu. Cependant trop magnanime toi-même , tu n'attaques pas l'honneur de ton ami ; tu colores sa défection du nom de grandeur ; tu ne le reconnais infidèle qu'en prêtant à son infidélité l'apparence de ses nobles sentimens... Trahi par ton seul ami , tu vas te jeter dans les bras de la princesse Eboli : malheureux ! plutôt dans l'enfer ! C'est elle qui t'avait trahi. (*Carlos se lève.*) Je te vois courir chez elle : un sinistre pressentiment s'empare de mon cœur ; je vole sur tes traces ; il était trop tard , tu étais à ses pieds , l'aveu de ton amour s'était échappé : je te vois perdu sans ressource...

CARLOS.

Non , non. Elle était touchée. Tu te trompes.  
Oui, elle était touchée.

POSA.

Alors ma raison s'égare... rien... rien... plus de ressource... aucun moyen... aucun dans le monde. Désespéré, furieux et devenu féroce, je lève le poignard sur le sein d'une femme... mais tout à coup une idée grande traverse mon âme. « Si je trompais le roi? si je pouvais réüssir à me faire croire le seul coupable? Qu'il y ait quelque apparence, c'en est assez pour lui... Le mal a toujours assez de réalité pour le roi Philippe! Eh bien, essayons-en. Peut-être ce coup de tonnerre jettera-t-il l'effroi dans l'âme du tyran? et je n'en veux pas plus. Il restera indécis, et Carlos aura le temps de gagner la Flandre. »

CARLOS.

Et cela, tu l'as fait ?

POSA.

J'ai écrit à Guillaume d'Orange que j'aimais la reine; que j'étais parvenu à détourner sur toi les soupçons du monarque; que je n'avais recherché sa confiance que pour approcher plus librement de la reine; j'ajoute que je crains d'être trahi, parce qu'instruit de ma passion tu as chargé la princesse Eboli d'en avertir la reine; que je t'ai fait arrêter; et qu'aujourd'hui, tout étant découvert, je suis obligé de chercher un asile à Bruxelles... Cette lettre...

CARLOS, *effrayé, l'interrompt.*

L'as-tu confiée à la poste? tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et la Flandre...

POSA.

Sont livrées au roi... et si j'en crois les apparences, Taxis a fait ce qu'il devait faire.

CARLOS.

Dieu ! je suis donc perdu ?

POSA.

Toi ? comment, toi ?

CARLOS.

Malheureux ! et toi aussi. Ce grossier mensonge, jamais mon père ne te le pardonnera, jamais ; non, jamais.

POSA.

Et qui lui dira que c'est un mensonge ?

CARLOS *le regarde fixement.*

Qui ? demandes-tu ? moi-même. (*Il veut sortir.*)

POSA *le retient.*

Arrête, ta tête s'égaré.

CARLOS.

Laisse-moi ! au nom du ciel, laisse-moi ! Peut-être au moment où je te parle, il soudoie déjà un assassin.

POSA.

Le peu de temps qui nous reste en est plus précieux. Nous avons encore beaucoup à nous dire.

CARLOS.

Non, non. Avant que l'ordre fatal...

(*Il veut s'en aller. Le marquis le prend par la main, et lui dit avec un regard expressif.*)

POSA.

Ecoute... Carlos. — Etais-je aussi opiniâtre , aussi scrupuleux , lorsque enfant tu reçus pour moi un châtiment honteux ?

CARLOS demeure un moment immobile d'étonnement et d'admiration.

O Providence !

POSA.

Conserve-toi pour la Flandre. Régner est ta destinée ; mourir pour toi , voilà la mienne.

CARLOS lui prend la main dans une vive agitation.

Non , non... il ne résistera pas... il ne résistera pas à tant de grandeur d'âme. Viens avec moi vers lui ; abordons-le dans les bras l'un de l'autre. Père , lui dirai-je , voilà ce qu'un ami a fait pour son ami. Son cœur s'attendrira. Non , j'en suis sûr , tout sentiment humain n'en est point banni. Oui , son cœur s'attendrira ; des larmes humecteront ses paupières , et il nous pardonnera à tous deux. ( *En ce moment , on entend l'explosion d'une arme à feu à travers la grille.* ) Que veut dire ceci ?

POSA.

Je suis frappé... je crois. ( *Il tombe.* )

CARLOS s'élançe sur lui avec un cri de douleur.

Dieu du ciel !

POSA.

Il est prompt , le roi... Je comptais... sur un

plus long-temps... Pense à toi... Ta mère sait tout. — Ah ! c'en est fait...

( *Carlos demeure inanimé près du corps du marquis. Après quelques instans le roi entre accompagné des grands ; il recule épouvanté. Profond silence. Les grands se rangent autour du roi et de son fils. Carlos ne donne aucun signe de vie. Le roi l'examine d'un oeil sombre.* )

## SCÈNE IV.

LE ROI, CARLOS, LES DUCS D'ALBE, FERIA ET MEDINA-SIDONIA, LE PRINCE DE PARME, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, des grands d'Espagne.

LE ROI, à Carlos, avec bonté.

INFANT ! j'ai exaucé ta prière. Me voici en personne, accompagné de tous les grands de mon royaume, pour t'annoncer ta liberté. ( *Carlos lève les yeux, et regarde autour de lui comme sortant d'un profond sommeil. Ses regards se portent alternativement sur le roi et sur le corps de son ami. Il ne répond pas.* ) Reprends ton épée ; on a agi avec trop de précipitation. ( *Il s'approche de Carlos, lui tend la main, et l'aide à se relever.* ) Mon fils, tu n'es point à ta place ; lève-toi et viens dans les bras de ton père.

CARLOS *se laisse aller dans les bras de son père ; mais il s'arrête tout à coup , et le regarde fixement.*

Tu sues le meurtre , je ne puis t'embrasser. (*Il le repousse. Les grands font un mouvement que Carlos aperçoit.*) Pourquoi ce mouvement d'effroi ? qu'ai-je fait de si monstrueux ? j'ai touché à l'oïnt du Seigneur ; ne craignez rien , je n'y toucherai plus. Voyez-vous sur son front ce signe de feu ? c'est le cachet de la réprobation. LE ROI *se retourne brusquement pour s'en aller.*

Suivez-moi , messieurs.

CARLOS.

Où ? Vous ne sortirez pas de ces lieux , sire... (*Il le retient avec force , sa main saisit l'épée que le roi lui avait présentée. Elle sort du fourreau.*)

LE ROI.

Tu lèves le fer sur ton père !

TOUS LES GRANDS *tirent leurs épées.*

Régicide !

CARLOS, *tenant d'une main le roi , et de l'autre l'épée nue. Aux grands :*

Remettez vos épées. Croyez-vous que je sois un furieux ? Si je l'étais , vous auriez eu tort de m'avoir fait souvenir que sa vie est entre mes mains. Eloignez-vous , je vous en prie : vous pouvez céder à la prière d'un homme tel que moi... Ainsi éloignez-vous donc. Ce que j'ai à

dire au roi n'a rien de commun avec vos devoirs et vos sermens. Regardez ses mains encore teintes de sang ! Regardez-le bien ! regardez-le ? et regardez encore par ici... Voilà tout ce qu'il a fait ; voilà toute sa politique.

LE ROI, *aux grands, qui se pressent autour de lui avec inquiétude.*

Retirez-vous. Que craignez-vous ? n'est ce pas mon fils ? ne suis-je pas son père ? Voyons s'il brisera les liens de la nature...

CARLOS.

La nature ! Il n'y en a pas ; le meurtre, voilà l'unique loi ; les liens qui unissaient les hommes sont brisés ; toi-même, roi, tu les as foulés aux pieds. O vois donc ! vois donc... ! Non, le ciel n'éclaira jamais un meurtre... Eh quoi ! Dieu n'est-il qu'un vain mot ? comment ? livre-t-il l'espèce humaine à la fureur des rois... ? Oui, Dieu n'est-il qu'un vain mot ? Depuis que les femmes conçoivent, un homme, un seul homme était digne de jouir de la vie... Connais-tu bien ce que tu as fait... ? Non, tu ne le connais pas. Tu as volé au monde une vie plus généreuse, plus nécessaire que toi-même et que tous tes contemporains.

LE ROI, *avec douceur.*

Si les événemens se sont trop pressés, te convient-il, à toi, pour qui j'ai tout fait, de m'accuser d'injustice ?

CARLOS.

Et quoi ! vous ne savez rien ? vous ne devinez pas encore ce que fut pour moi celui que vous voyez là mort... Oh ! dites-le-lui bien... Faites en sorte que sa haute sagesse pénètre ce mystère ; celui que tu vois là mort , il était mon ami... et vous devez apprendre pourquoi il est mort ; c'est pour moi qu'il est mort.

LE ROI.

Ah ! mes pressentimens... !

CARLOS.

Ombre sanglante de mon ami , pardonne , si , devant de pareils hommes , je découvre ton secret ! Profond politique , tu vas mourir de confusion , en voyant ton machiavélisme déjoué par l'adresse d'un jeune homme. Oui , sire , nous étions frères ! frères par des nœuds plus nobles que ceux de la nature. Toute sa vie n'a été que tendresse ; sa mort , cette mort si glorieuse , a été encore de la tendresse. Il m'appartenait , lorsque vous étiez si fier de ses soins , lorsqu'il luttait ou se jouait contre votre génie si colossal et si superbe. Vous vouliez le mettre à vos pieds , et vous étiez le ressort que son habile main faisait mouvoir. C'est pour garantir ma tête qu'il me fit arrêter ; pour me sauver qu'il écrivit au prince d'Orange. Grand Dieu ! ce fut toi qui lui donnas pour la première fois la force de dissimuler ! Pour me sauver , il a couru au-devant de la mort , et la mort l'a saisi... A vos

faveurs il a préféré la mort... Vous lui offriez votre confiance et votre amitié ; votre sceptre n'était qu'un hochet pour lui ; il l'a dédaigné , et il est mort pour moi. (*Le roi demeure étonné et immobile. Tous les grands l'observent avec inquiétude.*) Est-il bien possible ? et vous avez cru que tout était vérité ? Il vous a donc cru bien petit , lorsqu'il vous jeta cette grossière amorce ? Vous lui avez demandé son amitié , et vous avez succombé devant des preuves pareilles ! Oh ! non , non : ce n'était pas là ce qu'il vous fallait ; cet homme ne pouvait être à vous ! il vous connaissait bien , lorsqu'il a dédaigné toutes vos couronnes. Cette lyre délicate n'eût pas résonné entre vos mains de fer. Vous ne pouviez rien , rien que l'assassiner.

ALBE, *qui, jusqu'ici, n'a point perdu le roi de vue, et qui a observé tous ses mouvemens, s'approche, et d'un ton respectueux :*

Sire... quittez cette scène lugubre. Vos grands sont autour de vous. Ils attendent vos ordres.

CARLOS.

Cependant il n'avait pas de haine pour vous. Dès long-temps il s'intéressait à votre bonheur ; peut-être eût-il pu vous le donner , le bonheur. Le superflu de son cœur eût été assez pour vous. Avec une étincelle de son esprit , vous seriez devenu Dieu... Vous

vous êtes volé vous-même. Que pouvez-vous donner pour indemniser d'une âme telle que celle-là ? (*Silence général. Les grands baissent les yeux ou se couvrent le visage de leurs manteaux.*) O vous que je vois rassemblés ici, et que l'horreur et l'admiration ont rendus muets, ne condamnez pas un jeune homme parce qu'il parle ainsi à son père et à son roi ! Regardez : c'est pour moi qu'il est mort. — Voici mon épée. N'avez-vous plus de larmes ? Est-ce du sang ou de l'airain qui coule dans vos veines ? Regardez donc et ne me condamnez pas. (*Au roi, avec plus de calme.*) Vous voulez voir le dénouement de cet affreux événement... Vous êtes redevenu mon roi. Je ne redoute pas votre vengeance. Tuez-moi ; réunissez-moi à mon noble ami... aussi bien je mérite la mort, je l'avoue... la vie n'est plus rien pour moi... ; je renonce ici à toutes les grandeurs de ce monde... Cherchez un fils parmi les étrangers ; ici est mon héritage.

(*Il tombe à côté du corps de son ami. On entend dans l'éloignement un bruit confus de voix. Le plus grand silence règne autour du roi, qui parcourt d'un œil sombre tout le cercle des grands, sans rencontrer les regards de personne.*)

LE ROI.

Quoi ! personne ne répond ? Tous les yeux sont baissés... tous les visages abattus... Mon

arrêt est porté, je le lis sur vos fronts silencieux... mes sujets m'ont condamné.

(*Tout le monde se tait. Le tumulte s'approche et se fait entendre plus distinctement. Les grands se parlent à voix basse, et se font entre eux des signes qui trahissent leur inquiétude. Le comte de Lerme s'adresse au duc d'Albe, et lui dit tout bas :*)

LERME.

C'est le tocsin.

ALBÈ, *bas.*

Je le crains.

LERME.

On se presse, on monte, on vient.

## SCÈNE V.

UN OFFICIER des gardes, LES PRÉCÉDENS.

L'OFFICIER, *précipitamment.*

Une révolte! où est le roi? (*Il perce la foule et parvient jusqu'à lui.*) Tout Madrid est en armes! Plusieurs milliers de furieux cernent le palais. On répand le bruit que l'infant est emprisonné, et que sa vie est en danger. Le peuple demande à le voir à l'instant même, et menace de mettre le feu à Madrid.

TOUS LES GRANDS, *en mouvement.*

Sauvez, sauvez le roi.

ALBE, *au roi, qui est resté immobile.*

Sauvez-vous, sire... le danger est grand-peut-être. Nous ignorons encore qui peut avoir armé le peuple.

LE ROI *revient à lui et se place avec majesté au milieu d'eux*

Mon trône est-il encore debout? suis-je encore le maître de cet empire? Non; c'en est fait, je ne suis entouré que de nourrices dont le cœur s'attendrit au cri d'un enfant. On n'attend plus qu'un signe pour me quitter, et se joindre aux rebelles.

ALBE.

Sire, quelle affreuse pensée!

LE ROI.

Allons, jetez-vous à ses pieds. Rendez hommage au soleil levant. Je ne suis plus qu'un vieillard débile.

ALBE.

N'y a-t-il plus d'autres ressources, Espagnols?  
(*Tous font un cercle autour du roi, mettent un genou en terre, et tirent leurs épées. Carlos reste seul et abandonné auprès du corps de son ami.*)

LE ROI *détache et jette son manteau.*

Couvrez-le de la pourpre royale, et qu'il monte sur mon corps sanglant!

(*Il tombe épuisé entre les bras du duc d'Albe et du comte de Lerme.*)

LERME.

Au secours ! ciel !

FERIA.

Dieu ! quel événement !

LERME.

Il revient à lui !

ALBE remet le roi entre les mains du comte de  
Lerme et du duc de Ferig. )

Portez-le dans son appartement. Moi, je vais  
rendre la paix à Madrid.

( D'Albe sort. Le roi est transporté chez lui ; tous  
les grands le suivent. )

## SCÈNE VI.

DON CARLOS , seul , près du corps de son  
ami. Après quelques instans LOUIS MER-  
CADO entre avec circonspection, et demeure  
debout derrière le prince qui d'abord ne l'a-  
perçoit pas.

MERCADO.

JE viens par ordre de sa majesté , de la reine.  
( Carlos détourne les yeux , sans lui répondre. )  
Mon nom est Mercado. — Je suis médecin de sa  
majesté , et voici qui doit me faire reconnaître.  
( Il lui montre une bague. Carlos ne répond  
rien. ) La reine désirerait vous parler... des af-  
faires importantes...

CARLOS.

Il n'en est plus pour moi dans ce monde.

MERCADO.

Une lettre, dit-elle, laissée entre ses mains par le marquis de Posa.

CARLOS se lève à ce nom.

Oh oui, hâtons-nous. (*Il veut sortir.*)

MERCADO.

Non pas en ce moment, prince; il faut attendre la nuit. La garde est doublée; tous les passages sont fermés. Il serait impossible de pénétrer dans son appartement. Il y aurait trop de danger.

CARLOS.

Eh bien?

MERCADO.

Il n'est qu'un seul moyen. La reine vous le propose; mais il est singulier, hardi, extraordinaire...

CARLOS.

Quel est-il?

MERCADO.

On dit, vous le savez, que, vers le milieu de la nuit, l'ombre de l'empereur apparaît, sous la forme d'un moine, dans les voûtes souterraines de ce palais: le peuple croit à ce bruit, et les gardes eux-mêmes n'y font le service qu'avec effroi. Si vous êtes résolu d'emprunter

ce déguisement, vous pourrez pénétrer à travers les gardes jusqu'à l'appartement de la reine que cette clef vous ouvrira. Grâce au respect que l'on a pour cette apparence, vous n'aurez rien à craindre; mais il faut vous résoudre sur-le-champ, prince. Les vêtemens nécessaires et le masque, vous les trouverez dans votre cabinet. J'attends votre réponse pour la porter à sa majesté.

CARLOS.

A quelle heure?

MERCADO.

Minuit.

CARLOS.

Dites-lui que je m'y trouverai. (*Mercado sort.*)

## SCÈNE VII.

DON CARLOS, LE COMTE DE LERME.

LERME, *empressé.*

SAUVEZ-VOUS, prince; le roi est furieux. Votre liberté est menacée, peut-être aussi votre vie... Ne m'en demandez pas davantage. — Je me suis dérobé un instant pour vous en avertir. Fuyez sans délai.

CARLOS.

Je suis entre les mains de la Providence.

LERME.

La reine m'a fait entendre que dès aujour-

d'hui vous deviez quitter Madrid, et partir pour Bruxelles. Ne différez pas; la révolte favorise votre fuite, et c'est dans ce but qu'elle a été excitée par la reine; en ce moment on n'attentera pas à votre personne. Des chevaux vous attendent au couvent des Chartreux, et voici des armes pour vous défendre en cas d'attaque. (*Il lui donne un poignard et des pistolets.*)

CARLOS, touché.

Je vous remercie, comte de Lerme!

LERME.

Vos malheurs m'ont touché jusqu'au fond du cœur; aucun ami n'a autant aimé. Les bons Espagnols déplorent votre destinée; je ne puis vous en dire davantage...

CARLOS, lui serrant la main.

Comte de Lerme, celui qui n'est plus appréciait la noblesse de vos sentimens.

LERME.

Encore une fois, prince, partez. Il viendra un temps plus heureux; mais alors je ne serai plus. Recevez ici mon hommage. (*Il met un genou en terre.*)

CARLOS veut l'arrêter.

Non pas, non pas, comte... Vous m'arrachez des larmes. J'ai besoin de toute ma force.

LERME lui baise la main avec chaleur.

Roi de mes enfans! Ils feront ce que je n'ai

pu faire, ils mourront pour vous.... Souvenez-vous de moi en mes enfans... Revenez rendre la paix à l'Espagne... Soyez un homme sur le trône de Philippe... Le malheur vous aura été connu... Surtout, prince, n'entreprenez rien contre votre père, rien de sanglant. Philippe II força le sien à descendre du trône, et ce même Philippe aujourd'hui tremble devant son fils !... Songez-y... ! et que le Tout-Puisant protège votre fuite.

*( Le comte de Lerme sort. Carlos veut s'en aller par une autre porte, puis il revient, se jette sur le corps de son ami, l'embrasse, et sort précipitamment. )*

## SCÈNE VIII.

Un salon chez le roi.

LE DUC D'ALBE, et LE DUC DE FERIA  
parlent ensemble.

ALBE.

La ville est tranquille. Dans quel état avez-vous laissé le roi ?

FERIA.

Dans l'agitation la plus violente... Il s'est enfermé... Quoi qu'il arrive il ne veut voir personne. La trahison du marquis a changé entièrement son caractère. Nous avons peine à le reconnaître.

ALBE.

N'importe. Il faut que je lui parle absolument; rien ne peut m'en empêcher. Une découverte importante que je viens de faire...

FERIA.

Une nouvelle découverte ?

ALBE.

Un chartreux qui a pénétré secrètement jusque dans l'appartement du prince, et qui demandait curieusement des détails sur la mort du marquis de Posa, a été aperçu par les gardes. On l'arrête, on l'interroge. La crainte de la mort le force enfin d'avouer qu'il est porteur de papiers importans que le marquis de Posa l'a chargé de remettre entre les mains de l'infant, si avant le coucher du soleil on ne l'avait pas revu.

FERIA.

Et ces lettres ?

ALBE.

Portent que... cette nuit même, Carlos doit quitter Madrid.

FERIA.

Comment ?

ALBE.

Qu'un vaisseau est à Cadix, prêt à mettre à la voile, pour le transporter à Flessingue, où l'on n'attend que sa présence pour secouer les de l'Espagne.

FERIA.

Qu'entends-je ?

ALBE.

D'autres lettres disent que, conformément à un traité, la flotte de Soliman est déjà sortie du port de Rhodes pour attaquer le gouvernement espagnol dans la Méditerranée.

FERIA.

Est-il possible ?

ALBE.

Ces mêmes lettres m'apprennent quel fut l'objet des voyages de ce chevalier de Malte dans les différentes cours de l'Europe. Il s'agissait d'armer toutes les puissances du nord pour soutenir la liberté des Flamañds.

FERIA.

Ah ! voilà donc cet homme !

ALBE.

Enfin à ces lettres était joint un plan complet de cette guerre, qui devait pour jamais détacher les Pays - Bas de la monarchie espagnole. Rien n'y est oublié ; les moyens et les obstacles prévus ; les ressources et les forces des localités détaillées avec scrupule ; les idées qu'il convient de propager ; les alliances qu'il faut rechercher. Le projet est digne de l'enfer, mais il vient d'un génie sublime.

FERIA.

Quelle habile conspiration !

ALBE.

Dans une de ces lettres il est encore parlé d'une entrevue secrète que le prince doit avoir avec sa mère, au moment du départ.

FERIA.

Et quoi, aujourd'hui même!

ALBE.

A minuit. Je viens de donner des ordres à cet égard. Vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre. Ouvrez moi la porte du roi.

FERIA.

Il s'avance lui-même.

## SCÈNE IX.

LE ROI, LES PRÉCÉDENS.

*(Tous les grands, effrayés à son aspect, se rangent de deux côtés et le laissent passer au milieu d'eux. Le désordre de ses vêtemens et l'altération de ses traits annoncent le trouble affreux de son âme. Il s'avance lentement, regarde tous les grands l'un après l'autre, avec des yeux sombres et effarés. Enfin il s'arrête sur le devant de la scène, pensif, et les regards attachés à la terre.)*

LE ROI.

RENDEZ-MOI ma victime... Je veux le voir encore.

DOMINGO , *bas , au duc d'Albe.*

Parlez-lui.

LE ROI.

Il m'a méprisé , et il est mort... Je veux le voir encore. J'ai besoin de le ramener à moi.

ALBE *s'approche du roi avec crainte.*

Sire...

LE ROI.

Qui ose élever la voix ? (*Il regarde tous les grands d'un œil sévère.*) A-t-on oublié qui je suis ? A genoux , créatures ! Je suis encore votre roi. Abaissez-vous ! humiliez-vous ! Parce qu'un seul mortel m'a méprisé , pensez-vous avoir le droit d'en agir de même ?

ALBE.

Sire ! oubliez-le ! Un autre ennemi plus terrible est au sein de votre cour.

FERIA.

Le prince Carlos...

LE ROI.

Il avait un ami , un ami qui est mort pour lui... pour lui... ! Je lui eusse offert la moitié de mon royaume... Comme il me regardait du haut de sa grandeur ! Ah ! sur un trône , on ne regarde pas de si haut ! Oui , il sentait le prix qu'il valait ! Sa douceur prouve assez ce qu'il a perdu. On ne déplore pas ainsi un malheur ordinaire. Ah ! je racheterais sa vie pour tous les trésors des

Indes. Dicu si puissant et si cruel ! étends ton bras sur la tombe ! Un homme a péri par la précipitation d'un de ses semblables ; rends-nous-le... Mais les morts ne ressuscitent pas... Et l'on viendra me parler de mon bonheur ! Un homme est là dans la tombe , et il ne m'estimait pas... Les vivans ne sont rien pour moi... Un génie , un homme libre a paru dans ce siècle , un seul. Il est mort en me méprisant.

ALBE.

Nous avons vécu en vain , Espagnols ! Il ne nous reste plus qu'à mourir. Cet homme , jusque dans le tombeau , nous ravit le cœur du roi.

LE ROI. *Il s'assied la tête penchée.*

Il est donc perdu... ? Je l'aimais ; oh ! beaucoup... Je le chérissais comme un fils... Sur ce jeune homme j'avais fondé des jours plus heureux , des jours plus beaux. Je l'avais placé bien haut dans mes projets : c'était mon affection première. L'Europe peut me maudire ; je meris de ses malédictions ; mais lui , il me devait de la reconnaissance.

DOMINGO.

Par quel enchantement... ?

LE ROI.

Et pour qui s'est-il dévoué ? Pour un enfant , pour mon fils ? Non ; cela n'est pas. Un Posa n'est pas mort pour un enfant. La stérile amitié

ne pouvait remplir le cœur d'un Posa ! Le bonheur de l'humanité entière était la pensée de son cœur. Il embrassait, dans son affection, le monde et les générations futures. Son noble penchant l'a exalté à l'aspect du trône. Ira-t-il plus loin ? Non, Posa ne trahira point ainsi sa chère humanité ; non, je lui rends trop justice pour le croire. Ce n'est point Philippe qu'il a sacrifié à Carlos, mais le vieillard au jeune homme, à son disciple. Ma carrière était presque à son terme, il n'y avait plus de place pour recommencer la lutte ; on l'a remise au début prochain du fils. Oh ! cela est évident : on attendait la fin de mon rôle.

ALBE.

Oui, sire, et ces lettres vous en donneront la preuve. (*Il lui remet des papiers.*)

LE ROI.

Mais il se sera trompé. Oui, je vis, je vis encore. Grâce à la nature, je retrouve en moi toute ma force première. Je veux qu'il devienne le jouet des hommes. Sa vertu n'était qu'un vain rêve ; il a péri comme un insensé, et il entraîne et son ami et son siècle ! Essayons si je ne suis plus utile sur la terre. Je suis encore maître du monde pour un soir ; usons du pouvoir qui me reste, et faisons que sur ce sable aride, et perdant plus de dix générations, il ne reste plus aucun germe de cette funeste semence. Il m'of-

fit en sacrifice sur l'autel de l'humanité; c'est à l'humanité d'expier sa faute, et d'abord je brise sa poupée. (*Au duc d'Albe.*) Vous parliez de l'enfant, répétez-le-moi; que m'apprennent ces lettres?

ALBE.

Ces lettres, sire, contiennent les dernières volontés du marquis de Posa adressées au prince Carlos.

LE ROI *parcourt les papiers, tous les grands l'examinent avec attention. Après un moment de lecture, il les pose sur la table, et se promène en silence.*

Qu'on envoie dire au grand-inquisiteur que je lui demande un moment d'entretien. (*Un des gardes sort. Le roi reprend les papiers; il continue de les lire, et les place de nouveau sur la table.*) Ainsi donc, cette nuit?

TAXIS.

A deux heures précises, les chevaux l'attendent au couvent des Chartreux.

ALBE.

On a vu porter au couvent différens effets de voyage, marqués aux armes de la couronne.

FERIA.

De fortes sommes auraient été déposées au nom de la reine, chez des banquiers mores, pour être remboursées à Bruxelles.

LE ROI.

Où a-t-on laissé l'enfant ?

ALBE.

Près du corps du chevalier.

LE ROI.

L'appartement de la reine est-il encore éclairé ?

ALBE.

Tout est tranquille. Elle a renvoyé ses femmes plus tôt qu'à l'ordinaire ; et la duchesse d'Arcos, qui est sortie la dernière de son appartement , l'a laissée profondément endormie.

( Un officier de la garde entre , et parle bas au duc de Feria. Celui-ci s'adresse au duc d'Albe. Un murmure de surprise parcourt toute l'assemblée. )

FERIA , TAXIS , DOMINGO , à la fois.

Cela est singulier.

LE ROI.

De quoi s'agit-il ?

FERIA.

D'un événement, sire, bien difficile à croire.

DOMINGO.

Deux soldats suisses qu'on vient de relever , racontent que... mais cela est ridicule à dire.

LE ROI.

Eh bien ?

DOMINGO.

Que dans le pavillon gauche du palais, l'ombre de l'empereur est apparue et qu'elle a passé devant eux avec assurance et fierté. Tous les gardes placés dans cette partie du palais ont été témoins de cet événement; ils ajoutent que l'ombre s'est évanouie non loin des appartemens de la reine.

LE ROI.

Et sous quelle forme a-t-elle paru ?

L'OFFICIER.

Sous l'habit d'un moine de l'ordre de Saint-Jérôme, qu'il portait à Saint-Just.

LE ROI.

Sous l'habit d'un moine ? Les gardes l'avaient donc vu lorsqu'il était vivant ? car à quel signe l'auraient-ils reconnu pour l'empereur ?

L'OFFICIER.

Le sceptre qu'il tenait dans les mains atteste que c'était l'empereur.

DOMINGO.

Le même événement, dit-on, a eu lieu déjà plusieurs fois.

LE ROI.

Et personne ne lui a adressé la parole ?

L'OFFICIER.

Personne ne l'a osé. Les gardes ont récité des prières et l'ont regardé avec respect.

LE ROI.

Et cette ombre s'est évanouie non loin des appartemens de la reine ?

L'OFFICIER.

Dans le vestibule de la reine.

( *Il se fait un grand silence.* )

LE ROI se tourne brusquement vers les grands.

Que dites-vous ?

ALBE.

Sire, nous sommes muets.

LE ROI, à l'officier, après une réflexion.

Faites mettre mes gardes sous les armes et fermez tous les passages qui conduisent à ce pavillon. Je suis curieux de parler au fantôme.

( *L'officier sort, un page entre.* )

LE PAGE.

Sire, le cardinal grand inquisiteur.

LE ROI aux grands.

Laissez-nous.

( *Le grand inquisiteur, vieillard aveugle et octogénaire, entre appuyé sur un bâton et soutenu par deux dominicains. Tous les grands, rangés des deux côtés, se prosternent à son arrivée, et touchent le bord de son vêtement. Il leur donne sa bénédiction. Les grands s'éloignent.* )



## SCÈNE X.

LE ROI, LE GRAND INQUISITEUR.

*( Long silence. )*

LE GRAND INQUISITEUR.

SUIS-JE devant le roi?

LE ROI.

Oui.

LE GRAND INQUISITEUR.

Je ne m'y attendais plus.

LE ROI.

Je renouvelle ici une scène de ma jeunesse.  
L'infant don Philippe réclame les soins de son  
maître.

LE GRAND INQUISITEUR.

Mon élève, Charles, votre auguste père,  
n'eut jamais besoin de mes soins.

LE ROI.

Aussi j'envie son bonheur... J'ai commis un  
homicide, cardinal, et je ne trouve plus la  
paix de l'âme.

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi vous êtes-vous rendu homicide?

LE ROI.

Une perfidie sans exemple...

LE GRAND INQUISITEUR.

Je la connais.

LE ROI , *étonné.*

Comment ? par qui ? depuis quand ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Moi , depuis nombre d'années , vous , depuis le coucher du soleil.

LE ROI , *avec surprise.*

Quoi ! vous connaissiez cet homme ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Sa vie tout entière est consignée sur les pieux registres de la sainte inquisition.

LE ROI.

Et il était libre ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Le lien par lequel nous le tenions enchaîné n'était pas visible à l'œil ; mais aucun effort humain n'aurait pu le rompre.

LE ROI.

Quoi ! même hors de mes états ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Partout où il était , j'étais à ses côtés.

LE ROI *avec humeur.*

Comment ! on savait à qui je m'étais confié , et l'on ne s'est pas hâté pas de m'en prévenir !

LE GRAND INQUISITEUR.

Je puis vous demander aussi : pourquoi n'avez-vous pas cherché à vous étairer lorsque

vous vous êtes jeté dans ses bras? Vous pouviez le connaître; un regard suffisait pour démasquer l'hérésie. Pourquoi avez-vous tenté de soustraire cette victime au Saint-Office? sommes-nous donc votre jouet? Si les rois s'entendent avec nos plus cruels ennemis, s'ils leur offrent un refuge, que deviendrons-nous? Si vous avez le droit d'en épargner un seul, pourquoi cent mille ont-ils été sacrifiés?

LE ROI.

Il a été sacrifié à son tour.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non! il a été assassiné... lâchement assassiné par un crime. Ce sang, qui devait couler pour la gloire de Dieu et du Saint-Office, a été versé par le bras d'un assassin; il était notre bien. Comment avez-vous porté la main sur ce qui appartient à l'église? C'est par nous qu'il devait mourir; ce siècle pervers avait besoin d'un nouvel exemple; et Dieu l'avait désigné pour que son esprit fût solennellement flétri, pour que sa raison superbe fût abaissée devant le peuple. Tel était mon plan, telles étaient mes combinaisons; le travail de plusieurs années est détruit, vous nous l'avez enlevé, et vous n'avez plus à nous offrir que des mains teintes de sang.

LE ROI.

La passion m'a entraîné. Pardonnez-moi.

LE GRAND INQUISITEUR.

La passion ! est - ce Philippe l'infant qui me répond ? N'y a-t-il que moi qui compte des années ? La passion ! (*Il secoue la tête.*) Que n'accordes-tu la liberté aux consciences , quand la tienne est sous le joug ?

LE ROI.

Je n'ai point étudié ces matières. Montrez-moi plus d'indulgence.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non ! Je ne suis pas content de vous. Condamner ainsi tout le passé ! qu'était devenu ce Philippe dont l'âme immobile , comme l'étoile polaire dans les cieux , roule sur elle - même éternellement et sans changer de place ? Le passé s'était-il donc évanoui pour vous ? Le monde n'est-il plus le monde , pour avoir voulu lui tendre la main ? Le venin n'est-il plus le venin ? La barrière qui sépare le bien du mal , le vrai du faux , n'existait-elle plus ? Avez-vous oublié vos sermens , vos projets ? Est-ce montrer de la constance ? est-il d'un homme de sacrifier en un instant , comme un caprice de femme , un plan suivi depuis soixante années ?

LE ROI.

J'avais lu dans ses yeux... Pardonnez-moi cette faiblesse pour l'humanité. Le monde ne peut plus pénétrer jusqu'à votre cœur : vos yeux sont fermés.

## LE GRAND INQUISITEUR.

Et que pouvait-il vous dire ? N'étiez-vous pas aguerri contre tout ce qu'il pouvait dire de nouveau ? Ne connaissiez-vous donc plus l'exaltation des novateurs ? Les paroles dorées de ces régénérateurs du monde ne s'étaient-elles jamais fait entendre à vos oreilles ? S'il ne faut que des paroles pour renverser votre foi... de quel front, répondez-moi, avez-vous signé l'arrêt de mort de cent mille individus que la flamme de nos bûchers a dévorés, et qui étaient moins coupables que lui ?

LE ROI.

Je cherchais un homme. Ce Domingo...

## LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi un homme ? Les hommes sont pour vous des chiffres, et voilà tout. Me faut-il donc apprendre l'art de régner à un disciple en cheveux gris ? Dieu d'ici bas ne doit pas désirer ce qu'il lui est défendu d'obtenir. Si vous recherchez le commerce du cœur, vous confessez donc que vous avez des pareils sur la terre ! Et alors quels droits auriez-vous donc de dominer au-dessus d'eux ?

LE ROI.

Je suis un homme sans énergie, je le sens. Mais tu demandes à la créature ce qui n'appartient qu'au Créateur.

LE GRAND INQUISITEUR

Sire, on ne nous trompe pas. J'ai sondé votre pensée ! Vous vouliez vous soustraire aux liens trop pesans qui vous enchaînent à notre ordre ; vous vouliez être libre, et seul. (*Il s'arrête un moment.*) Nous sommes vengés. Rendez grâces à l'église qui vous punit en mère. Les nouveaux liens que vous avez voulu former, c'était là votre punition ; connaissez-nous mieux. Maintenant, revenez à nous. Si aujourd'hui vous ne m'aviez fait appeler, demain j'eusse été votre juge.

LE ROI.

Prêtre, ne me parle point ainsi ! Modère-toi ; je ne suis point accoutumé à un pareil langage.

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuël ? J'ai donné deux rois à l'Espagne, et mon but a été d'affermir notre saint tribunal. Il en coûte d'avoir vécu en vain ; don Philippe lui-même travaille contre moi... Et dites-moi, sire, pourquoi m'avez-vous appelé ? N'ai-je rien à faire ici ? C'est la dernière fois que vous me voyez.

LE ROI.

Encore une question... ce sera la dernière, et je te laisse aller en paix... Que le passé soit oublié et que la paix soit faite entre nous. Sommes-nous reconciliés ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Oui, si Philippe se courbe avec humilité.

LE ROI, *après un instant de silence.*

Mon fils est soupçonné de haute trahison.

LE GRAND INQUISITEUR.

Que décidez-vous ?

LE ROI.

Rien, ou tout.

LE GRAND INQUISITEUR.

Qu'est-ce à dire, tout ?

LE ROI.

Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR.

Eh bien, sire ?

LE ROI.

Connais-tu quelque article de foi qui permette au père de livrer son fils à la mort ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour apaiser la justice divine, le fils de Dieu est mort sur la croix.

LE ROI.

Feras-tu adopter cette opinion dans toute l'Europe ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Partout où la croix est révérée.

LE ROI.

Et la voix de la nature, m'apprendras-tu à lui imposer silence ?

LE GRAND INQUISITEUR.

La nature se tait devant la religion.

LE ROI.

Je remets entre tes mains mon office de juge. L'acceptes-tu ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Je l'accepte.

LE ROI.

C'est mon fils unique. Pour qui aurai-je travaillé ?

LE GRAND INQUISITEUR, *avec feu.*

Pour la mort plutôt que pour la liberté.

LE ROI *se lève.*

Nous sommes d'accord. Viens.

LE GRAND INQUISITEUR.

Où ?

LE ROI.

Recevoir la victime de mes mains.  
( Il donne le bras au grand inquisiteur, et ils sortent. )

## SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

Appartement de la reine.

DON CARLOS, LA REINE ; vers la fin LE  
ROI avec sa suite.

( *Carlos déguisé en moine, une épée nue sous le bras, et le visage couvert d'un masque, qu'il ôte après quelques momens. Une porte s'ouvre; au même instant la reine sort, en vêtement de nuit, et un flambeau à la main.* )

CARLOS, un genou en terre.

Elisabeth!

LA REINE, *jetant sur lui un regard doux et mélancolique.*

Dans quel état nous revoyons-nous!

CARLOS.

Dans quel état!

( *Moment de silence.* )

LA REINE, *cherchant à se remettre.*

Levez-vous, Carlos, craignons d'épuiser notre courage. Ce n'est point par des larmes stériles et impuissantes que le héros qui a cessé d'être veut être honoré; laissons les larmes aux douleurs vulgaires... C'est pour vous qu'il est mort, c'est par sa vie qu'il a racheté la vôtre... ce

sacrifice ne sera-t-il pas payé? — Carlos! j'ai répondu de vous, c'est sur ma garantie qu'il a vu son sort avec résignation. Accomplirez-vous ma promesse?

CARLOS, *avec enthousiasme.*

Oui, je lui érigerai un monument tel que n'en obtint aucun souverain.... Sur son tombeau je planterai le Paradis.

LA REINE.

Ah! je vous reconnais bien; tel il vous a vu au moment de quitter la vie. C'est à moi qu'il a confié ses volontés dernières; je vous rappellerai sans cesse le serment que vous venez de prononcer.... Il m'a fait un autre legs; je lui ai donné ma parole, et je ne crains pas de le dire... Il m'a légué son Carlos. Je brave les soupçons. Je ne tremblerai plus devant les hommes; j'aurai tout le courage d'un ami: mon cœur s'épanchera. Notre amour, il l'appelait vertu... Oui, il disait bien, et je n'ai plus rien à craindre.

CARLOS.

N'achevez pas, madame! J'ai fait un rêve long et pénible; j'ai aimé... mes yeux viennent de s'ouvrir. Oublions le passé. Voici vos lettres, détruisez les miennes. Ne craignez plus rien de mon cœur. C'en est fait; un feu plus pur anime tout mon être, ma passion s'est éteinte dans la tombe. Aucun désir terrestre ne trouvera désormais de place dans mon âme. (*Après un silence,*

*lui prenant la main.* ) Ma mère, je viens prendre congé de vous. J'entrevois enfin qu'il est un bonheur plus précieux, plus désirable encore que de vous posséder. Une seule nuit a précipité le cours appesanti de mes années ; je suis mûr au printemps de mes jours. Je n'ai plus rien à faire ici bas que de me rappeler mon ami. Toutes mes récoltes sont faites et consommées. (*Il s'approche de la reine, qui se cache le visage.*) Vous ne me dites rien, ma mère ?

LA REINE.

Carlos ! que mes larmes ne tombent pas sur votre cœur ! Je pleure... je vous crois et vous admire.

CARLOS.

Vous fûtes la confidente de notre amitié. Sous ce titre, vous serez toujours pour moi ce que j'ai de plus cher au monde. Mon amitié, je ne puis plus vous la donner, comme je n'aurais pu donner mon amour à une autre femme. — La veuve de Philippe sera sacrée pour moi, si jamais la Providence me place sur son trône... (*Le roi, accompagné du cardinal inquisiteur et des grands, paraît dans le fond, sans être aperçu.*) Je vais quitter l'Espagne. Je ne reverrai jamais mon père... jamais dans cette vie. La nature est morte dans mon sein depuis que j'ai cessé de l'estimer. Rendez-lui son épouse, dédommagez-le de la perte d'un fils. — Je cours délivrer un

peuple opprimé du joug de ses tyrans. Madrid ne me reverra que roi, ou jamais. Maintenant, mon dernier adieu.

(*Il l'embrasse.*)

LA REINE.

O Carlos ! que me demandez - vous ? tant de grandeur d'âme est au - dessus de moi. Je ne puis que la concevoir, et l'admirer.

CARLOS *la tient dans ses bras.*

Oui, Elisabeth, oui, mon âme est forte. — Vous êtes dans mes bras, et je n'hésite pas ; hier aucune puissance humaine ne m'en eût arraché. (*Il s'éloigne de quelques pas.*) C'en est fait : le destin n'a plus rien qui m'effraye ; je vous ai tenue dans mes bras, et je suis resté maître de moi ! — Silence ! écoutez.

(*L'horloge sonne une heure.*)

LA REINE.

Je n'entends que la cloche lugubre qui sonne l'heure de notre séparation.

CARLOS.

Adieu donc, ma mère. Vous recevrez de Gand ma première lettre ; elle dévoilera le secret de notre liaison ; désormais j'agirai ouvertement avec don Philippe ; dès ce moment tout mystère est banni entre nous ; l'œil du monde n'a

rien de redoutable pour vous. Ce déguisement est le dernier de ma vie.

(*Au moment où il saisit son masque , le roi paraît à côté de lui.*)

LE ROI , *avec véhémence.*

C'est ton dernier.

(*La reine tombe évanouie.*)

CARLOS court à elle et la reçoit dans ses bras.

Elle est morte ! Dieu ! Dieu du ciel et de la terre.

LE ROI , *au grand-inquisiteur , d'une voix sombre.*

Cardinal ! j'ai fait mon devoir (*en lui montrant Carlos*), faites le vôtre.

(*Il sort.*)

VIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

---

**TABLE**  
**DU TROISIÈME VOLUME.**

---

<b>D</b> ON Carlos.	Page	1
Fragmens d'un drame intitulé Démétrius.		289

**FIN DU TROISIÈME VOLUME.**